

Charles Yriarte

**Les bords de l'Adriatique
et le Monténégro**

(contiene 257 incisioni su legno e 7 carte geografiche)

Venezia

Istria – Quarnero – Dalmazia – Montenegro

La costa italiana

Tomo V

edizione anastatica

a cura di Alessandra De Paolis

sulla base dell'edizione Hachette - 1878

Edizioni CISVA 2010



UN INTÉRIEUR DE SÉNATEUR MONTÉNÉGRIEN.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE MONTÉNÉGRO

Départ de Cattaro. — L'ascension de la montagne Noire. — La route. — Verba. — Arrivée à Niégosch. — Halte à Niégosch. — L'intérieur d'un sénateur. — La castradina. — Le village de Niégosch. — De Niégosch à Cettigné. — Vue du lac de Scutari et de l'Albanie. — De Baïtz à la plaine de Cettigné. — La capitale du Monténégro. — Notre installation au vieux palais. — Détail d'intérieur. — Le sac inépuisable. — La table d'hôte à l'hôtel de Cettigné. — Coup d'œil rapide sur l'histoire du pays. — Le prince Nicolas. — L'exercice du pouvoir. — Le sénat. — Le pays monténégrin. — Division par provinces. — Caractère de chacune d'elles. — L'habitant. — Son caractère. — Ses mœurs. — Le costume. — La femme monténégrine. — Son état social. — La constitution de la famille. — Les communautés (*zadrugu kuci*). — La femme dans la communauté. — La religion au Monténégro. — Les popes. — Le couvent de Cettigné. — L'organisation militaire des Monténégrins. — Leurs mœurs guerrières. — Du rôle des popes dans la guerre. — La campagne de 1876. — Dernière campagne des Monténégrins contre les Turcs en 1876. — L'armée monténégrine sur le terrain. — Prise de Gatsko et de Médun. — Le Monténégro devant la conférence. — Les Mir-dites. — Le retour.

I

Une excursion au Monténégro devait être le complément indispensable de notre voyage dans l'Adriatique; nous avons vu l'Istrie tout entière, le Quarnero et ses îles, la Dalmatie depuis Zara jusqu'au fond de la dernière des Bouches de Cattaro, et, quittant la côte, traversé le pays dans toute sa largeur, entrant en Bosnie et en Herzégovine : sept heures de route seulement nous séparaient de la capitale de la principauté ! Depuis deux mois que nous avons quitté Venise, le temps, constamment radieux, avait fait de ce voyage sur la côte slave de l'Adriatique une promenade pleine d'enchantement. Nous glissions sans fatigue sur des flots azurés ; pas

une fois la bora ne s'était déchaînée, — ce qui est rare à l'automne dans ces parages, — et les villes blanches des anciennes colonies de Venise, ceintes de hautes murailles, défilaient devant nos yeux. Les beautés de la nature, les souvenirs historiques, l'attrait de l'art, de l'archéologie, la nouveauté des mœurs et des costumes, tout se réunissait pour nous retenir encore loin de la France. Comment résister à cette dernière séduction : voir au cœur même de la Tzernagora, dans son cirque de rudes collines, — j'allais dire dans son mystérieux repaire, — cette fière race monténégrine que sa valeur a rendue populaire dans le monde entier, et pour laquelle nous autres Français nous avons toujours nourri un certain enthousiasme, alors même qu'elle nous combattait ! Le corps dispos, rompu déjà à la locomotion, l'esprit léger, avec une pointe de gaieté dans le cœur et cette satisfaction avide qui remplit d'espoir un voyageur auquel on a promis des horizons nouveaux, des mœurs pleines de saveur et d'éclatants costumes, nous nous trouvions, le mercredi 28 octobre, à la porte de Cattaro, au rendez-vous fixé par l'agent du prince de Monténégro, le sympathique Pero Radamanovich, et nous mesurions de l'œil la hauteur prodigieuse de la montagne en fredonnant les couplets des *Monténégrins* de Linander :

Sur ces monts qui touchent le ciel,
Dieu fit naître un peuple de braves.

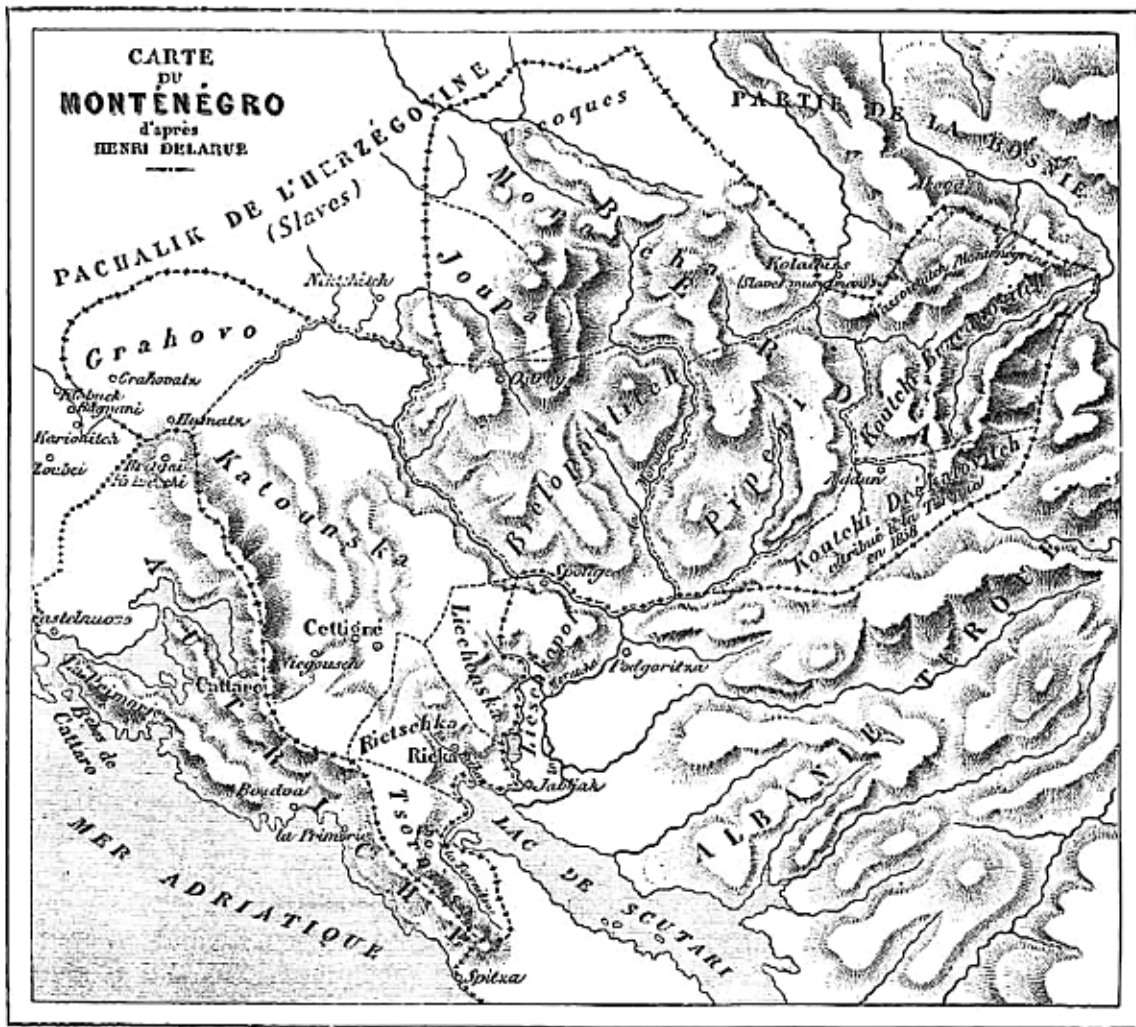
L'avant-veille, à peine débarqué du vapeur de la compagnie du Lloyd qui nous avait transporté de Raguse à Cattaro, un grand diable coiffé de la beretta nationale de la principauté et couvert de la *strouka* (le grand plaid rayé, meuble indispensable de tout montagnard), qui s'était fait malgré moi mon garde du corps, avait voulu me conduire sur l'heure à Celligné.

Un peu plus de prudence était nécessaire ; ce fut cependant avec lui que, malgré l'avis de l'agent, qui n'y consentit d'ailleurs qu'à regret, nous fîmes l'arrangement pour le cheval et le guide. M. Radamanovich, pour son début, eut un bon point dans mon esprit : il avait secoué la tête en voyant le montagnard comme s'il avait eu peu de confiance en lui : le grand gaillard, qui était du village de Scagliari, contre l'habitude de ses *pays*, qui sont très-honnêtes, très-exacts, très-intelligents et très-hardis, n'était point encore à neuf heures au rendez-vous. Nous commençâmes donc l'ascension sans lui, suivis d'une femme qui portait sur sa tête notre modeste bagage ; un enfant d'une quinzaine d'années marchait en avant des chevaux.

J'ai déjà décrit Cattaro, son quai, la ville et la marine. La porte par laquelle nous sortons est la porte de Terre, qui donne sur un ravin d'un aspect terrible, lit d'un torrent par où s'écoulent à l'Adriatique les pluies qui pendant l'automne tombent sans relâche et descendent en bouillonnant de la montagne. Là se tient le marché monténégrin, resserré entre la mer, la ville et le rocher, au pied même de la barrière qui nous sépare du Monténégro et de la route en échelle qui y conduit en mordant obliquement dans la montagne. C'est la première pente des *soixante-treize* lacets successifs de la route qui ne sont encore que la préface de l'ascension. Nous avons la ressource, pour compléter la description de ce pénible voyage, de nous reporter à la *vue de la ville de Cattaro*, que nous avons publiée et qui nous montre la citadelle de Cattaro dominant la ville à une hauteur énorme, avec ses murs crénelés en zigzags couronnés au sommet par le fort. Cette construction est dominée elle-même par la montagne chauve, à laquelle elle semble soudée dans la perspective, mais dont elle est cependant séparée par un profond ravin qu'on côtoie pendant l'ascension.

Le mont se dresse si subitement et le champ est si étroit entre la mer et les parois des rochers, que l'homme a dû s'ingénier pour les escalader ; il s'est frayé cette route en échelons obliques pris dans le rocher même ; aussi donne-t-on le nom d'échelle, *Scala*, à ces lacets vertigineux. Presque au départ, après une ascension de trente-cinq minutes, nous trouvons

un petit village abrité entre la forteresse et la ville, caché dans les aufractuosités, et dont les toits, protégés contre les vents furieux par des quartiers de roche, comme les chalets suisses, sont au niveau même de la route. A mesure qu'on monte, on domine d'abord la ville, puis le golfe de Cattaro, les Bouches, la montagne de la rive opposée qui enferme l'Adriatique et forme un golfe. Déjà on distingue Perasto, la série des petits villages blancs qui bordent les plages et s'élèvent au pied des monts à pic, et tous les petits promontoires formant des échan-



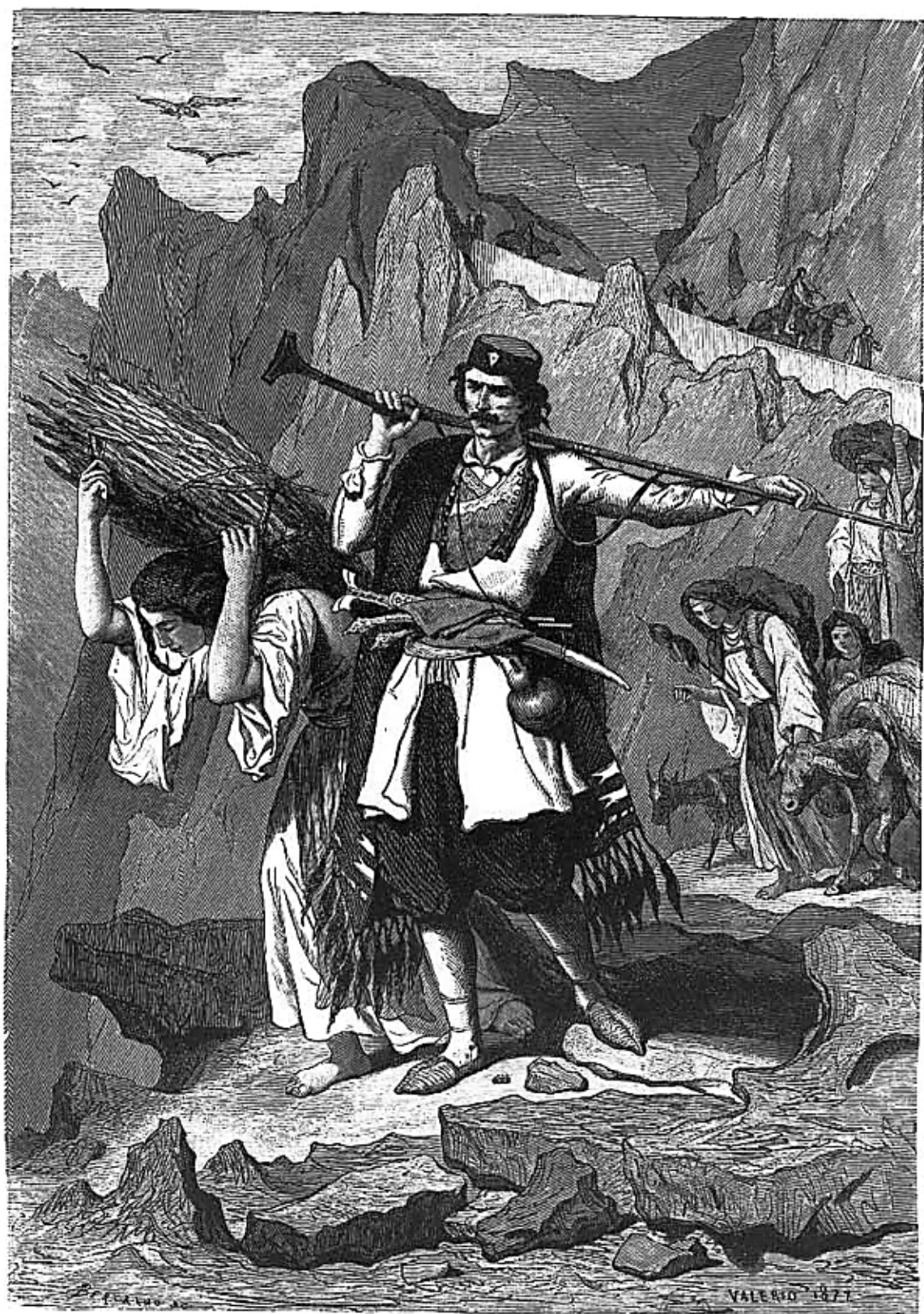
crures d'un tou soutenu dans la nappe bleue tranquille de la mer, avec leurs jardins verts où pointent des clochers.

Bientôt, à mesure qu'on monte, on arrive au niveau du fort, dont on est séparé par un noir ravin ; vous avez dépassé mille pieds d'altitude, et par un effet naturel de la perspective cavalière, plus vous montez, plus le fort se colle au rocher en diminuant la largeur du ravin, et plus la ville de Cattaro semble faire partie de la montagne : vous la voyez à vos pieds mêmes, avec ses places, ses rues, ses cours intérieures, sa marine piquée d'arbres verts, sa baie et ses trabacoli vus en projection, et sa promenade à la rive où vous laisseriez tomber perpendiculairement une pierre détachée du rocher.

Mais si vous relevez les yeux pour les porter à l'horizon ; comme sur une carte en relief se découpent, entre l'azur du ciel et l'azur des eaux, les crêtes capricieuses des montagnes qui forment les Bouches. Montez toujours, jusqu'au dernier des soixante-treize lacets ; aussi loin que la vue peut porter, dans une poussière d'argent, une brume légère que n'a pas encore dissipée l'ardeur des rayons du soleil, vous devinerez la dernière des six Bouches, au-dessus de Castel-Nuovo, et enfin la pleine Adriatique. C'est de là que, sur le pommeau de la selle, nous avons indiqué à grands traits les lignes essentielles du dessin que M. Riou a réalisé avec son talent habituel : « Les Bouches de Cattaro vues à vol d'oiseau, prises des hauteurs du Monténégro. »

Il a fallu une heure vingt minutes pour arriver jusqu'ici ; nous sommes encore en Autriche, et nous sortons du dernier lacet pour entrer dans les défilés de la montagne. Nous voici au sommet, après avoir escaladé la paroi verticale sur l'Adriatique ; et c'est ici même qu'est la ligne de démarcation de la frontière. La *Scala*, qui est tout entière autrichienne, est entretenue avec soin par le gouvernement militaire, de tout temps, comme on le sait, très-jaloux de ses routes stratégiques. A peine entré dans les défilés, le chaos commence : c'est comme un seuil symbolique où la nature veut vous avertir ; il faut d'abord côtoyer quelque temps le bord d'un précipice tellement profond que mon honorable compagnon, sujet au vertige, s'accroche à sa selle, en descend, et m'avertit qu'il en agit toujours ainsi à ce passage. Il y a quelques années à peine, il fallait se frayer ici un chemin au milieu des quartiers de roches amenés par les torrents d'hiver ; mais le prince Nicolas I^{er}, souverain actuel du Monténégro, après beaucoup de négociations, a obtenu de commencer la route de Cettigné à Cattaro : il l'a attaquée par ses extrémités, au point de raccordement de la *Scala* sur Cattaro, et au départ de Cettigné, aux premiers étiéris de la montagne Noire. Au point où nous sommes arrivés, il faudra la compléter par un parapet ; nous sommes forcés de nous coller au rocher qui surplombe, et dans lequel on a entaillé le chemin comme un balcon suspendu sur un abîme. Quelques ouvriers sont occupés à faire jouer la mine, et le conducteur des travaux vient saluer M. Radamanovich ; il nous invite à entrer dans une noire et profonde caverne creusée par les eaux qui forme une sorte de haute crypte naturelle, percée circulairement à jour à sa voûte, et d'où les eaux, tombant en chute, s'ouvrent une issue mystérieuse, canal souterrain qui se prolonge sous nos pieds à une grande profondeur et va se déverser dans le précipice que nous côtoyons. Ces durs travaux sont conduits avec une expérience naturelle à ces ingénieurs naïfs nés dans la montagne, et leurs travaux d'art leur font honneur. Il faut une demi-heure à peu près pour arriver du point de départ de la *Scala*, c'est-à-dire de la frontière autrichienne au plateau de la montagne, d'où l'on aperçoit, dans une plaine relativement belle quoique très-rocailleuse, le village de Niégosch. C'est un des points les plus durs du passage, une sorte de coupe-gorge qui forme la défense la plus impénétrable et la ligne militaire la plus redoutable. Ce passage est formé par les pentes des monts Bucovizza et Glavizza, et les eaux de la petite rivière Ricoviernovich ont sans doute creusé cette coulée effroyable au fond de laquelle on aperçoit un maigre filet d'eau. C'est la première fois depuis Scagliari (le village entre Cattaro et la forteresse) que nous apercevons la trace d'une habitation. Le village s'appelle Verba, les chevaux s'abreuvent à une source pure et c'est généralement là qu'on fait la halte ; mais mon compagnon me dit que nous sommes attendus à Niégosch, chez un honorable sénateur qui se fait un plaisir de nous donner l'hospitalité. En une demi-heure, après avoir franchi des passages sans horizon, où de chaque côté se dressent des rochers qui semblent disposés à souhait pour arrêter l'ennemi, nous atteignons enfin le plateau que les défilés nous cachent depuis longtemps. Niégosch, à une demi-lieue devant nous, forme une sorte de cirque entouré de montagnes dentelées.

Jusqu'ici nous avons croisé sur la route des groupes de femmes monténégrines qui se



MONTÉNÉGRIENS SE RENDANT AU MARCHÉ DE CATTARO.

rendent au marché de Cattaro par petites caravanes; elles viennent de Niégosch, de Baïtz, de Cettigné et de quelques villages épars dans les rochers. Grises d'aspect dans ces rochers gris, elles s'avancent courbées sous leurs fardeaux énormes; parfois elles poussent devant elles un petit âne chargé de légumes. Les hommes sont rares dans les groupes et marchent solitaires, la main sur la hanche, les armes à la ceinture, comme s'ils éclairaient le chemin; les pauvres créatures, pliées en deux, causent en marchant, tricotent des bas ou filent la quenouille; quoique pliées en deux sous le poids des fagots, de pâles éclats de rire éclairent de temps en temps ces physionomies empreintes d'une impression de tristesse. On est confondu de voir que dans cette ascension, pénible même pour nos chevaux, elles coupent directement les pentes de la montagne, évitent les détours et lacets, et vont droit devant elles comme des chèvres, choisissant avec sûreté, pour appuyer leurs pas, une série de saillies du sol qui échappent à nos yeux, sorte de route invisible pour tout autre que pour elles, échelle connue qu'elles gravissent avec une incroyable agilité et qui leur évite par quelques échelons presque verticaux, le détour de deux kilomètres que suit notre petite caravane. Notre jeune guide d'ailleurs en fait autant qu'elles, et l'on se demande comment l'*opanka*, cette chaussure des Slaves du Sud, permet au pied monténégrin une telle fatigue et un aussi rude effort. Quand nous passons devant Verba, nous croisons un groupe dont le chef nous jette le bonjour slave avec une sorte de fierté affectueuse qui nous rappelle le *Vaya Usted con Dios* des Andalous de la sierra Nevada. Si le chef de la famille connaît personnellement l'agent, il s'incline, le baise sur les deux joues en courbant légèrement le genou et la main gauche sur la poitrine, tandis que la droite tient en l'air la beretta; toutes les femmes, une à une, viennent nous baiser la main en murmurant d'un même ton monotone : *Oh ! louez Dieu !* Et elles passent devant nous, reprenant leur pénible ascension.

II

Nous voici à Niégosch, dans une plaine relative, sur le premier plateau de la montagne, entre Cattaro et Cettigné, vaste palier où se repose le voyageur avant d'escalader la nouvelle hauteur qui se dresse à l'horizon, lui cachant encore l'Albanie et le lac de Scutari.

Il faut s'écarter un peu de la route sur la gauche pour trouver les premières maisons de Niégosch, tête de district qui comprend plusieurs villages. J'ai dit que partout en Dalmatie, en Istrie et en Herzégovine, les paysans serbes plantent leurs maisons ou leurs cabanes à de grandes distances les unes des autres comme des fermes, et se plaisent dans un isolement qui s'explique par l'association de tous les membres d'une même famille. Ici, à Niégosch, il y a agglomération; les maisons, extrêmement basses (afin sans doute de ne pas laisser de prise aux vents furieux), disparaissent presque au milieu des pierres énormes et des gondolements d'un sol rocailleux et tourmenté, où çà et là, avec une grande parcimonie, la nature a ménagé des parties de terre cultivable très-espacées, très-divisées, et qu'on a eu soin d'entourer d'un petit mur, afin que l'ouragan n'emporte pas la précieuse terre à laquelle on a confié la semence. La maison où nous nous arrêtons est tout à fait à l'entrée, et son aspect extérieur est plus que simple. Je remarque que de grosses pierres fixées de chaque côté à des barres de traverse pressent de tout leur poids sur la toiture, servant à la protéger contre les coups de vent. Glissant sur un sol irrégulier qui semble dallé et où l'on s'étonne que l'homme ait pu asseoir et construire une demeure, nous entrons dans une cour où, comme dans un charnier, le sang ruisselle sur le rocher nu et va se perdre dans une sorte de puisard. Sur le seuil de la demeure, un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé de la beretta, vêtu du costume national, reçoit

le baiser de notre compagnon; des jeunes gens tout sanglants sourient aux arrivants et disparaissent dans de petites cabanes, étables ou porcheries, qui s'ouvrent sur la cour; des quartiers de moutons éventrés reposent sur le sol. Les enfants craintifs, tout barbouillés de sang, coiffés de la petite toque rouge, vont se réfugier dans le giron des femmes, qui se tiennent respectueusement à l'écart. C'est la fin d'octobre, nous avons surpris la famille monténégrine au moment où elle procède à l'importante tâche de la préparation de la *castradina*. On désigne ici sous le nom de *castradina* la chair du mouton et de la chèvre salée et boucanée, qui forme la ressource économique de la principauté tout entière, la base de son exportation, avec les *scorauze*, poissons du lac de Scutari séchés et fumés. Comme dans les familles patriarcales aux temps primitifs, le chef préside aux travaux; c'est la première période, la tuerie, qui s'exécute aujourd'hui d'une façon moins répugnante qu'autrefois au moyen de saignées, tandis que les voyageurs qui ont traversé ces régions il y a quinze ans à peine, racontent qu'on voyait les propriétaires eux-mêmes, enfermés dans des enclos où l'on avait parqué les innocentes victimes, se précipiter sur elles le yatagan à la main, abattant à droite, à gauche, en face, à tour de bras, comme dans un combat contre les Turcs, et semant le champ de cadavres, enivrés par la vue du sang et le cri des victimes.

Après les saluts d'usage, nous gravissons quelques marches et nous nous trouvons dans une large pièce propre, basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux, à la charpente apparente, au sol dallé, éclairée par deux petits jours mesquins grillés à hauteur d'homme. C'est la pièce unique de la maison. Deux grands lits très-larges, séparés l'un de l'autre par un espace où sont pendues quelques hardes, occupent tout un côté de la pièce; dans un angle se dresse une grande table basse, convertie d'un tapis, avec des bancs pour sièges, et un fauteuil en bois à la place d'honneur. Entre le lit et la table, au lieu le plus apparent, je remarque, fixé à la muraille, un de ces râteliers peints comme ceux des Kabyles, aux chevilles desquels pendent quatre pistolets albanais à la crosse d'argent, un beau yatagan, un revolver et un fusil damasquiné. À l'autre bout de la table, dans l'angle opposé à celui du lit, brillent dans l'ombre les nimbes en repoussé des saintes images, les icônes grecs aux nimbes d'argent devant lesquels brûle une petite veilleuse. Dans un autre coin, servant à la fois de table et de banc, repose sur le sol un de ces grands coffres grossièrement enluminés, communs à tous les habitants de l'Orient, le *cassone* des Italiens, la *huche* du Breton et du Normand: c'est la commode monténégrine, qui contient les vêtements, les bijoux, l'argent, tout le trésor de la famille. Un autre coffre plus simple, mais de même forme, sépare les deux lits. L'aspect, en somme, est convenable, et, jusqu'à un certain point, empreint d'une noblesse patriarcale; tout est large de proportion, on vivrait là sans peine au milieu de cette rude nature, et toute l'existence du chef de famille, voïvode ou capitaine, sénateur de la principauté, tient dans ce modeste domaine. C'est son foyer modeste; là reposent les siens sous son œil vigilant, là sont ses armes brillantes, sa riche ceinture, là il accueille son hôte et lui tend son verre, et dans son cadre éclatant, dans sa panagia mystique, la Vierge mystérieuse, qui s'efface sous la fumée et dont on ne voit plus que les grands yeux caves dans la face brune, protège la maison monténégrine.

On a fait venir toute la famille, la femme d'abord; d'un aspect sérieux et triste, comme toutes les mères serbes, usée de bonne heure, et qui sourit comme avec un effort. La fille, timide, réservée, craintive, mais gracieuse d'aspect; les garçons, bambins impétueux qui semblent les maîtres dans la maison, et, sans égard pour la majesté du père, le tiraillent et l'assiègent. M. Radamanovich salue tout ce monde avec affection; mais quelle réserve chez ces femmes qui viennent nous baiser les mains en courbant le genou! Le père de famille ne prend pas part à cette effusion de son hôte; sérieux, grave, on dirait qu'il veut ignorer ce qui se passe, il jette un mot à chacun, et tous disparaissent pour préparer le repas. La table est bientôt mise,

et le déjeuner consiste en un mouton grillé à l'albanaise, qu'on coupe en quatre avec un handjar ; le vin est bon : c'est celui de la côte dalmate, rouge, toujours un peu trouble, mais auquel le voyageur s'habitue vite. Nous nous sommes assis tous les trois seulement ; les femmes nous servent debout, ou bien elles se tiennent respectueusement à l'écart. Il nous faut rapidement prendre congé, la route est longue encore et nous devons faire une seconde halte dans le même village, chez le frère de notre hôte, qui demeure à quelques pas de là. La maison est moins spacieuse, mais on sent encore le bien-être ; nous sommes chez les chefs du pays, des seigneurs à leur façon, qui siègent dans les conseils de l'État, et qui aussi, pendant les jours de trouble, conduisent au feu ceux de la Nahija de Niégosch. Dans une petite pièce où la table est préparée, nous prenons le vin d'honneur, et l'on nous présente encore toute une famille. Partout c'est la même réserve chez la femme, la même tenue modeste, effacée ; mais on voit bien que l'affection n'est pas absente malgré cet aspect rébarbatif du seigneur et maître, et on sent que la mère, au foyer, est révérencée, chérie et honorée de ses fils.

Il faut regagner la route, mais je veux examiner de plus près ce grand village de Niégosch avec ses maisons longues et basses qui semblent à peine émerger de terre, éparses parmi les rochers ; çà et là autour des habitations, dans de petits champs entourés de pierres, croissent quelques pommes de terre, et des animaux, moutons et chevaux, cherchent une maigre nourriture dans les interstices du roc. Niégosch est le berceau de la famille des Pétrovitz qui règne aujourd'hui sur le Monténégro, et le prince actuel, qui y est né, y passe généralement une partie de la saison chaude, dans une température beaucoup plus basse que celle de la capitale, car les vents de l'Adriatique viennent rafraîchir l'air. D'ici, je vois se dresser la résidence princière, modeste demeure flanquée de deux tourelles, sur laquelle se dresse, veuve de son étendard, la hampe destinée à porter les couleurs nationales qui indiquent la présence du souverain. Ce village de Niégosch dépend de la province de Katounska, qui contient onze centres appelés ici *plémèna* ; c'est le plus riche d'entre eux, d'abord parce qu'il s'élève dans une plaine, ensuite parce qu'il est la résidence d'un certain nombre de propriétaires de bestiaux, qui tous se vouent à l'exportation de la castradina et en tirent un grand profit. Chaque année, la principauté expédie cent mille têtes de petit bétail, abattues, salées et fumées, constituant un fret pour les bâtiments du Lloyd, qui les portent dans chacune des villes du littoral, et surtout à Trieste.

A part cette plaine, où au moins on voit un peu de terre végétale et quelques traces de culture, nous sommes dans la partie la plus rude du pays ; plus tard, nous verrons dans la Berda des prairies montagneuses qui permettent au moins à l'homme de vivre, et qui font comprendre comment cette population déshéritée parvient à ne pas mourir de faim.

Ici, c'est la viande salée et fumée, la *castradina*, qui forme le fond de l'industrie locale, et chaque année l'exportation totale du pays qu'on en fait dans toute la région se monte à six cent vingt mille francs.

III

Niégosch étant en dehors de la route qui mène de Cattaro à Cettigné, il nous faut revenir sur notre droite et traverser la plaine ; nos chevaux nous attendent au pied de la montagne qui nous cache Cettigné, montagne dont l'ascension va constituer la seconde partie de l'excursion. Nous examinons à loisir les pauvres champs et la triste culture de ce district ; ce sont de petits morceaux de terre qui affectent la forme ronde, ou la forme carrée ou triangulaire ; la nature les a ménagés au milieu de ce chaos de pierre. Chacune de ces petites propriétés, qui

constituent une fortune ou du moins une ressource réelle pour celui qui en est le maître, est soigneusement entourée de petits quartiers de roches, et on me dit que, quand une famille vient à s'en dessaisir, le prix est relativement très-élevé. Il semble qu'en dehors des hommes employés à faire la castradina, tous les habitants du village soient aux champs et travaillent à la culture ou récoltent la pomme de terre. Je veux juger de sa qualité et je descends dans un petit ravin au fond duquel tout un groupe de femmes sont occupées à creuser un grand trou pour y enfouir toute la récolte, qu'elles vont recouvrir d'une couche de terre mêlée de petites pierres; elles vont en faire, en le battant, un sol dur comme un macadam; c'est un mode de conservation que j'ai déjà vu pratiquer du côté de la Bosnie. Le tubercule est sain et d'une belle



JEUNE FILLE MONTÉNÉGRINE DE NIÉGOSCH.

venue, quoiqu'il pousse dans un sol extrêmement pierreux; ces petits champs au fond des ravins et des crevasses, si petits que parfois ils ne dépassent pas un diamètre de quatre à cinq mètres, ne sont pas nouveaux pour moi; c'est la réduction des dollinas de l'Istrie et de la Dalmatie, où la bora souffle avec fureur, et où les seules couches d'humus propres à la culture, abritées entre les anfractuosités du roc, sont précieusement exploitées par les paysans, condamnés à vivre sur un sol ingrat, au milieu d'une nature marâtre, mais qu'ils aiment comme si elle les comblait de ses dons. Depuis Niégosch jusqu'à Cetigné, au train dont nous allons, avec des chevaux très-sûrs comme tous ces chevaux de montagne, mais d'une force ordinaire, il nous faut à peu près trois heures. Nous entrons, en les gravissant avec peine, dans des défilés étroits comme de petits tunnels et ménagés dans le roc qui nous enferme des deux côtés. Quand à notre gauche la paroi s'abaisse, nous longeons un ravin au fond duquel on aperçoit encore quelques paysans qui travaillent la terre, mais la solitude et le silence sont complets. La première

heure de route est très-rude, les pierres roulent sous nos pieds et nos chevaux glissent et semblent gravir un glacier. Quand l'horizon se découvre, ce ne sont, à droite, à gauche et en avant, que petits pics aigus qui se succèdent pendant plusieurs lieues et que tous les voyageurs, depuis les Vénitiens du quinzième siècle jusqu'à Viala de Sommières, Wilkinson, Tozer, Khol, Delarue, Boulogne, Frilley, et tant d'autres qui ont écrit sur le Monténégro, ont tous comparés à une mer en fureur dont les vagues auraient été subitement pétrifiées. L'impression est juste, et tous ceux qui voudront décrire le pays l'auront ressentie. Un certain découragement s'empare du voyageur et son cœur se serre de tristesse; plus d'horizons bleus comme dans les plaines arides de la Dalmatie, plus de majestueux décors avec des plans successifs à souhait pour le plaisir des yeux, comme dans nos Pyrénées, où, malgré le chaos, la nature semble avoir ménagé à l'homme, au milieu d'une des plus belles civilisations du

monde, un des plus beaux tableaux de la nature. Ici, pas un être vivant; des montagnes grises et nues succédant à des collines arides, l'homme obligé de se grouper dans une plaine chétive, qu'il travaille à la sueur de son front et qui lui représente un coin béni par la Providence, ménagé par Dieu même au milieu de ces vagues rocheuses. Malgré le spectacle étrange qu'on a sous les yeux et la nouveauté de l'aspect, la route est longue et pénible pour celui qui ne sait point ce qui l'attend au but. Tantôt nous sommes sur le cheval comme sur un plan oblique et nous devons nous tenir au pommeau de la selle pour ne point glisser en arrière, désarçonné par le côté de la croupe; tantôt, au contraire, nous voici rapidement jeté sur l'avant-train, obligé de saisir la crinière pour ne pas tomber en avant. Nous dépassons la fontaine de Danilo, ménagée par les soins du prince comme un point d'arrêt pour le voyageur; vers quatre heures, à la sortie d'un chaos si terrible, si tourmenté, si singulier par la superposition des quartiers de roches entassés les uns sur les autres comme pour menacer la vie des passants, si singulier, enfin, que le dessin que nous en offrons semble plutôt imaginé que scrupuleusement tracé sur nature, après avoir été absolument contraints de descendre de cheval, aimant mieux nous meurtrir les pieds que subir davantage les heurts que nous imprime la monture, nous voyons subitement se dérouler devant nos yeux un panorama sublime, encadré entre deux lignes austères de rochers déchiquetés comme par un subit cataclysme et formant les coulisses de premier plan de l'étonnante toile de fond que nous avons devant les yeux. C'est une succession de montagnes qui, vues du point culminant où nous sommes, semblent de petites collines que nous dominons de toute notre hauteur; derrière elles apparaît, comme un grand disque d'argent tombé dans une plaine, le lac de Scutari frappé par les rayons du soleil et découpant sur la plaine les éclatantes échancrures de ses rives. Voici le cours de la Moratcha, filet sinueux qui se dessine en clair sur un fond bleuâtre; plus loin, les montagnes neigeuses de l'Albanie du sud et le pays des Mirdites. A notre droite, presque sur le plan où nous sommes, entre cette coulisse de premier plan de rochers et la plaine de Cettigné, qui se déroule au-dessous de nous, se dresse, haute d'environ dix-sept cents mètres, la montagne de Lovchen, au sommet de laquelle, comme une pierre pétrifiée, comme un indestructible ex-voto qui échappera longtemps à la rage des hommes, s'élève le tombeau de Pierre II, le dernier vladika du Monténégro. C'est ce mont Lovchen qui nous cache, par son pic grandiose fermant le premier plan à notre droite, la vue des maisons de Cettigné, la capitale du Monténégro; mais l'entrée de la plaine est à nos pieds, formant une vallée relative qui n'est elle-même qu'un plateau de la montagne Noire, dominant de huit cents mètres la mer Adriatique, et d'une hauteur un peu moindre le lac de Scutari. Le piédestal sublime d'où



JEUNE GARÇON DE MONTÉNÉGR.

nous découvrons l'un des plus beaux panoramas qu'aient contemplés nos yeux de voyageur, habitués cependant aux merveilleux horizons de la sierra Bermeja et de l'Atlas, s'appelle le mont Kerschmach et s'élève à une très-grande hauteur au-dessus de Cattaro. En même temps que les yeux se reposent sur cette admirable échappée pleine de soleil et de lumière, l'esprit se rassérène, car nous doublons un cap rocailleux au sommet duquel se dresse le poteau télé-



VUE DU LAC DE SCUTARI ET DE L'ALBANIE, DU HAUT DE LA ROUTE DE CETTIGNÉ.

graphique. Ce fil léger suffit pour relier à l'Europe cette capitale, qui se dérobe encore à nos yeux, et qu'on croyait tout à l'heure condamnée à un profond isolement, au milieu de son cirque de monts abrupts et de sévères rochers.

Du sommet du Kerschmach jusqu'à la plaine de Cettigné, nous n'avons plus qu'à descendre, et la pente est si abrupte et si difficile que les chevaux glissent et roulent sur les durs galets. Nous ne remontons pas en selle et ne rencontrons plus que des petits bergers; juchés au-dessus de nos têtes, sur les sommets, leur calotte rouge éclate au milieu des pierres grisâtres; parfois un

chant monotone dénonce leur présence, et un léger bruissement de feuilles, que nous entendons à nos côtés, nous fait retourner la tête : ce sont des chèvres qui cherchent en vain leur nourriture dans les maigres taillis poussés dans les fentes du roc solitaire et aride. Au détour du défilé, assis dans une pose naturellement théâtrale, mais qui semblerait aussi voulue que si elle lui avait été indiquée par quelque artiste invisible, nous apparaît un montagnard le poing sur la



MONTÉNÉGRIEN EN ARMES DANS LA MONTAGNE.

hanche, coiffé de la beretta, vêtu de la *gougne* blanche avec le *djamadan* croisé sur la poitrine, tout brodé d'or, et le *kolan*, ceinture de maroquin rouge, bourrée d'armes comme un arsenal : il se repose dans cette solitude et nous accorde à peine un regard. Malgré l'or dont est orné son gilet, c'est, au dire de notre compagnon, un homme de la classe moyenne ; ses armes sont très-riches : un beau yatagan à fourreau d'argent repoussé et à poignée incrustée de coraux arrête nos regards. Grave, à peine coufiant, il nous laisse cependant mettre la main à cette belle

arme, qui représente certainement le prix d'une chaumière; deux pistolets d'un travail italien et un couteau à poignée d'ivoire dans une gaine de peau complètent son armement; un fusil à piston est à portée de sa main. Malgré cet appareil, cet homme n'est point un soldat; c'est un cultivateur de Baïtz, et il vient de Niégosch, où il a passé la nuit.

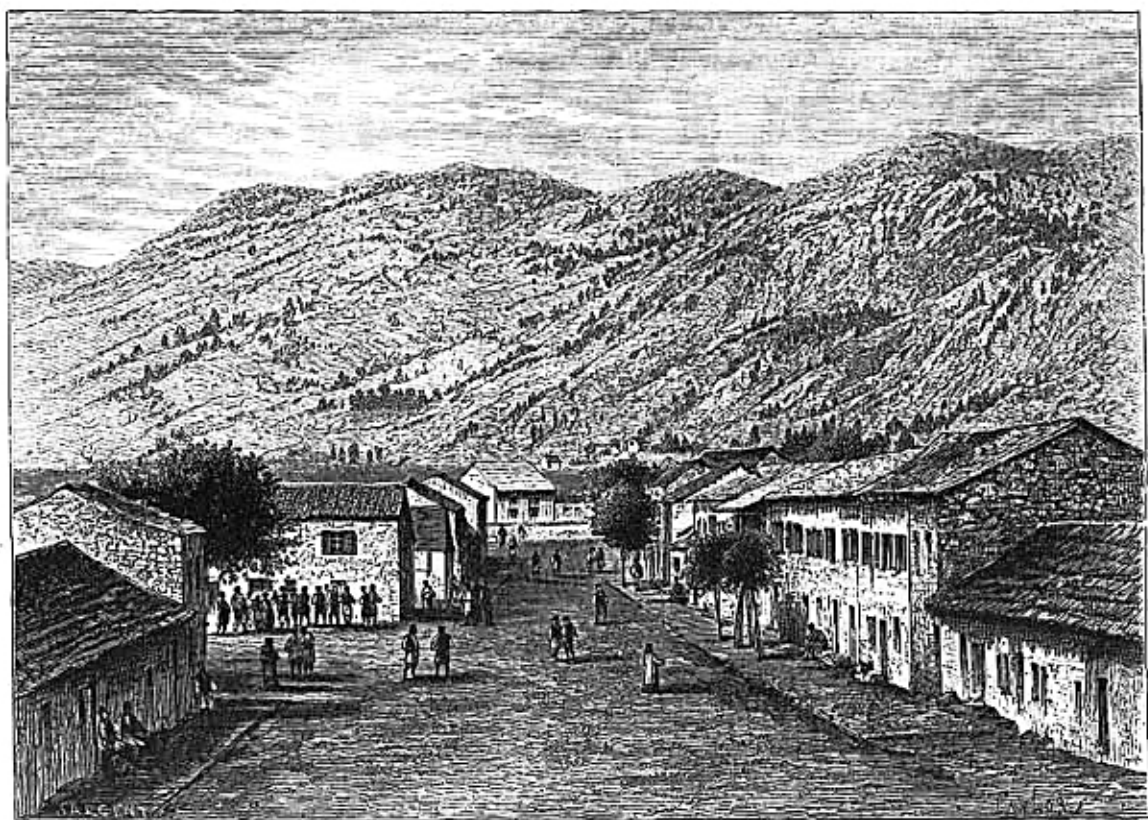
En quarante minutes, depuis le point culminant d'où nous avons découvert le lac de Scutari, nous arrivons au petit village construit en demi-cercle, sur la pente au nord de la plaine. Nous passons devant une église d'une simplicité primitive, présentant une façade absolument nue. Dans une anfractuosité de roc, en dehors de la route, sont arrêtées des femmes qui chargent sur leurs épaules de petits tonneaux trapus et des bidons de bois; il y a là une citerne creusée dans le rocher, assez haut dans la montagne; elles vont y puiser et descendent au village en longues files. La pente est longue et ardue, et nous avançons plus vite que nous ne le voulons. Nos chevaux sont restés en arrière; nous avons dépassé le Lovchen, et la plaine qui est à nos pieds se montre dans son étendue de trois milles du nord au midi, fermée de ce côté par des montagnes qui ont repris leur échelle réelle depuis que nous descendons au niveau de Cettigné. Bientôt la route se dessine, la main de l'homme a façonné le chemin et en a adouci les pentes; c'est l'amorce de la route du côté de la capitale, aussi bien exécutée qu'elle peut l'être et facilement carrossable jusqu'à la petite ville, qui nous apparaît sur la gauche, avec le blanc ruban de chemin qui y mène et la succession des poteaux télégraphiques qui y aboutissent. Voici des traces de culture, des maïs dont on a moissonné le grain et dont les feuilles sèchent sur pied, des champs qui ont dû porter des seigles, de l'orge ou de l'avoine et des pommes de terre. Nous sommes tout à fait en plaine. La masse blanche des habitations est dans le fond, à notre droite. M. Radamanovich nous fait remarquer un long bâtiment, d'aspect très-moderne et qui ressemble à une grange, devant lequel nous passons: c'est l'arsenal; en face de nous se dresse l'église et, très-près de là, un petit monument d'un caractère religieux surmonté d'une croix. J'en note la forme dans mon carnet, sans savoir à quel usage il est destiné; il rappelle un peu les santons de l'Afrique. Je lis dans le voyage de MM. Frilley et Vlahovij que c'est un mausolée consacré à la mémoire d'un parti de montagnards des Drobnjaks, qui, en 1862, avaient passé la frontière pour y chercher des armes et des munitions, et trouvèrent la mort en essayant de rentrer chez eux par le territoire ottoman. Nous dépassons encore un grand bâtiment sans caractère qui ressemble à un hôpital, et enfin, à cinq heures du soir, ayant quitté Cattaro à neuf heures du matin et nous étant arrêté pendant une heure et demie à Niégosch, nous faisons notre entrée dans Cettigné, après avoir trouvé à moitié chemin un aide de camp de S. A. le prince Nicolas, M. Nicolas Matanovich, qui venait au-devant de nous au nom de son souverain. Cet officier nous souhaite, dans le plus pur français, la bienvenue sur le sol de la Tzernagora. Nous avons employé six heures et demie à faire le trajet de la montagne.

IV

Cettigné, située dans une assez grande plaine entourée de montagnes, sert de capitale à la principauté depuis l'année 1485. Nous verrons, quand nous aborderons l'histoire de ce pays, par quelle suite de circonstances Ivan Tzernoïevizk, qui résidait près des bords du lac de Scutari, dans le château fort de Zabliak, se vit contraint de transférer ici le siège métropolitain et le trône des princes de Zëta.

L'aspect de la petite ville n'a rien de pittoresque ni de grandiose, et il y a trente ans les voyageurs qui y entraient n'y comptaient guère qu'une vingtaine d'habitations groupées autour du couvent. Le plan en est simple: c'est celui de nos grands villages de France et de la plupart

des villes de Croatie : une très-large rue bordée de maisons fort basses, coupées dans l'axe, à sa moitié, par une place, au centre de laquelle on a creusé un puits banal ombragé par un mûrier. A droite, perpendiculairement à l'artère principale, s'ouvre une autre rue aussi large que la première, mais beaucoup moins habitée. Sur la gauche se dresse une habitation carrée, ornée d'un balcon, entourée de murs où stationnent quelques Monténégrins en armes : c'est le palais du prince. Un peu plus bas, du côté opposé, une autre construction, plus importante encore comme développement, mais d'un aspect plus simple, précédée d'une cour close de murs fortifiés de tourelles aux angles, représente le vieux palais, abandonné depuis la mort



RUE PRINCIPALE DE CETINJÉ.

du prince Danilo. Enfin, en face de nous, appuyé aux étriers du mont Lovchen, s'élève le monastère, résidence de l'archimandrite, avec deux cloîtres superposés, une église et des corps de bâtiments. Un peu plus haut, dans la montagne même, bâtie sur le roc, se dresse la tour du monastère, tour légendaire pour tous les voyageurs, et que Viala et Wilkinson ont rendue célèbre par leurs récits. Aujourd'hui pourvue de cloches destinées à appeler les fidèles à la prière, cette tour, il y a trente années à peine, recevait au pourtour de sa muraille les têtes des Turcs décapités dans les combats incessants dont la frontière était le théâtre, et Wilkinson en a laissé un croquis, tracé sur nature, où l'on compte les sanglants trophées.

Si nous revenons au puits du Mûrier dans l'axe de la rue principale, et si nous regardons droit devant nous, la rue a pour perspective l'hôtel de Cetinje, construction simple, mais

d'une certaine ampleur, relativement au reste. L'hôtel a été élevé en 1867 aux frais du gouvernement, qui voulait pourvoir au bien-être des voyageurs. A gauche s'élève l'école des jeunes filles, construite sous le patronage de l'impératrice de Russie et dirigée par une personne tout à fait méritante et distinguée, M^{lle} N. Patzévitj. Cet ensemble de petite ville est froid et réserve au voyageur le moins exigeant une déception profonde au point de vue du pittoresque, surtout après la grandeur sinistre et l'attrait effrayant de la route suivie depuis Cattaro jusqu'ici ; mais nous n'avons pas été surpris, car nous étions préparé à ce spectacle par notre séjour dans les villages dalmates, dont l'aspect extérieur rappelle, non pas nos villages français, mais nos banlieues les plus banales des grandes villes. L'homme est très-intéressant, le costume brillant, coloré, curieux ; mais la carapace ou la coquille est banale et antipittoresque. Jusqu'en 1870, ces habitations si sommaires, sans aucune forme particulière, ainsi qu'on peut s'en convaincre par nos croquis scrupuleusement dessinés sur nature, avaient encore, comme élément caractéristique, le chaume de leurs toitures ; mais cet usage était extrêmement dangereux dans une ville où les maisons sont accolées les unes aux autres, et où on a pour habitude de ne point construire d'issue pour la fumée ni de foyer pour la flamme. Une prescription, exécutoire pour toute construction nouvelle, ordonne désormais l'emploi de la tuile.

Nous avons déjà dit que la plaine de Cettigné n'est qu'une plaine relative, un plateau de la montagne, et qu'elle règne à sept à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Quand, une fois dans cette plaine, on jette les yeux tout autour de soi, on se trouve au centre d'un cirque complètement fermé par des hauteurs ; les plus considérables, celles qui se dressent à l'ouest et au nord-ouest, dominant de trois à quatre cents mètres le niveau où nous sommes et portent à leurs flancs des taillis, des chênes verts, des sapins et des hêtres ; celles du nord et de l'est, moins élevées, sont arides, grises et chauves. Le soleil est couché, c'est l'heure douteuse où il ne fait pas encore nuit et où le jour s'achève ; les horizons montagneux qui forment la plaine, sur lesquels se détache la silhouette de l'hôtel, au bout de la grande rue, ont revêtu une teinte sombre, riche, harmonieuse et très-intense, comme celle d'un velours vineux et violacé, ou comme la riche nuance des collines couvertes de bruyères à la fin de l'automne. En examinant cet effet, nous n'avons plus besoin de discuter avec tous les voyageurs l'origine du nom (*Montagne-Noire*, — *Tzerna Gora*). On se demande encore si le mot *Noir* ou *Terrible* s'adresse à la montagne ou au caractère de ses habitants ; le premier voyageur qui essayait de peindre cet horizon nouveau a pu être frappé par la teinte sombre qu'il revêt à certaines heures et a pu lui donner ce nom de *Montagne-Noire*. Qu'on discute tant qu'on voudra l'origine du nom, notre première impression doit être la vraie, et elle corrobore l'opinion d'écrivains qui font foi.

V

Nous avons fait notre entrée dans la ville accompagné de l'aide de camp du prince, qui nous invite, de la part de Son Altesse, à accepter l'hospitalité dans le vieux palais ; l'hôtel de Cettigné, paraît-il, n'est pas confortable, et, pour le moment, il n'est même point meublé. Nous prenons possession d'une chambre assez spacieuse au premier ; la porte donne sur un long couloir qui dessert toute une série de pièces uniformes comme celles d'un couvent. C'était la résidence de Danilo, le prédécesseur du prince Nicolas, misérablement assassiné à Cattaro en août 1860. De son temps, on désignait l'édifice sous le nom de *Bigliardo*, le *Billard*, en souvenir de l'ébahissement qu'avait causé aux habitants l'installation de ce meuble dans l'une des chambres habitées par le prince, celle qui lui servait de salle de réception et de salle

du conseil. Cinquante hommes avaient dû porter les différentes pièces de ce meuble depuis Cattaro jusqu'à Cettigné, et l'impression causée par l'événement avait été assez profonde pour laisser une très-longue trace. Avant Danilo, c'est-à-dire du temps où les princes du Monténégro assumaient par leurs deux caractères — celui d'évêque ou *Vladika* et celui de souverain — les deux pouvoirs spirituel et temporel, ils n'avaient d'autre palais que le monastère : cependant Pierre II, le dernier vladika, qui fut véritablement un homme remarquable, qui avait beaucoup voyagé et finissait par se trouver à l'étroit dans la civilisation arriérée de ces montagnes, avait abandonné déjà le monastère et jeté les fondements du Bigliardo, qui



UN COIN DE RUE A CETTIGNÉ.

servirait sans doute encore de résidence aujourd'hui, sans le dénouement tragique de la carrière de Danilo.

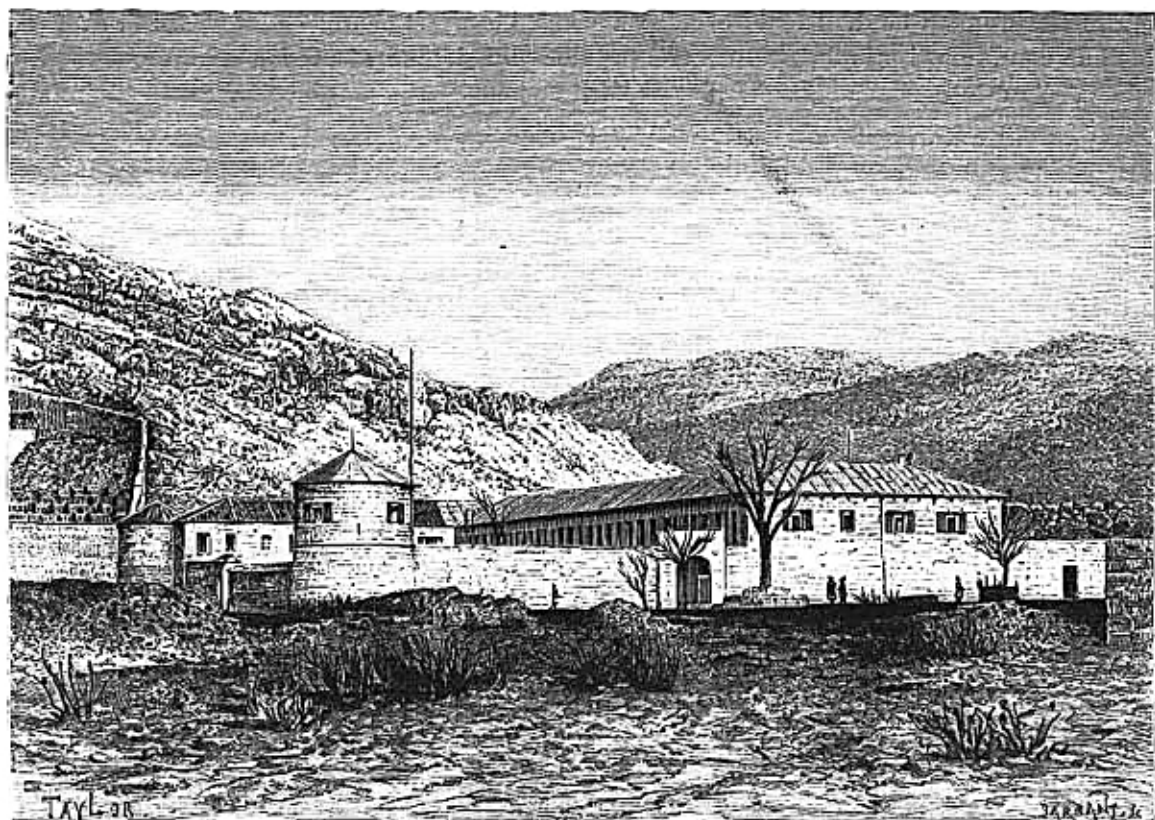
On nous donne pour serviteur un Monténégrin silencieux et bien dressé, à l'aspect très-convenable, qui fait partie de la livrée du prince ; il est vêtu de noir, quoique la coupe des pièces de son vêtement rappelle celles du costume national. Avant de nous installer, nous parcourons le bâtiment où nous allons loger. Le corps de logis est entre deux cours, l'une qui regarde la rue où s'élève le palais et mène au monastère, l'autre qui dessert les écuries du prince. Cette première cour est fortifiée aux angles par de petites tourelles qui lui donnent un certain caractère. L'étroit corridor sur lequel donnent les chambres est coupé de distance en distance par des portes massives : il est desservi par de larges escaliers. Tout au bout du couloir, en retour sur la rue du palais, le bâtiment se prolonge ; c'est le prince Danilo qui a fait ajouter cette

aile, qui contient la salle du sénat. Le reste du bâtiment sert aux gros ouvrages : c'est une sorte de maison de débarras. Je vois des enfants sortir d'une pièce du bas qui paraît servir d'école. Les étrangers et les envoyés en mission sont logés ici sur l'invitation du prince ; c'est là aussi que loge son médecin particulier, et quelquefois son secrétaire. J'ai pour voisin de chambre un slavophile distingué, un *Prussien libéré* comme il s'appelle lui-même, M. Gustave Rasch, publiciste allemand, l'auteur d'un voyage au Monténégro, *vom Schwarzen Berge*, dédié au prince Nicolas, et le signataire d'un autre volume, publié d'abord à Brunswick en langue allemande, confisqué, déposé aux tribunaux allemands, qui ont prononcé contre l'auteur la peine de quatre mois de prison, et enfin traduit en langue française par M. Louis Léger, sous le titre : *les Prussiens en Alsace-Lorraine, par un Prussien*. Je regrette qu'une réserve mutuelle nous ait privés d'aller l'un à l'autre. J'ai perdu là sans doute l'occasion de profiter de la connaissance approfondie de la langue serbe qui permettait à M. Rasch des observations interdites à mon ignorance de l'idiome.

La nuit vient, me voici entre quatre murs froids et nus ; le serviteur comprend quelques mots d'italien, ce qui me donne la faculté de m'entendre avec lui. Je vais procéder à mon installation et suppléer à tout. Il me faut une demi-heure à peine pour transformer le logement de telle façon que le grave Monténégrin, qui ne s'étonne pourtant guère, n'en revient pas de sa surprise, lorsqu'il me rapporte l'eau que j'ai demandée pour mes ablutions ; il vient toucher chaque objet et m'en demande l'usage. Il faut savoir que j'ai appris à voyager avec un sac de dimension fort restreinte qui pourrait s'appeler le sac inépuisable, et je défie qui que ce soit de me prendre au dépourvu ; car, si je ne puis l'attacher au trousselin ou à la palette de la selle, je le porte sans façon sur mon dos avec deux courroies, comme le sac du soldat, et je n'ai besoin d'âme qui vive. Tout y est jeté au hasard, sans parti pris et sans aucune de ces dispositions ingénieuses des Anglais pratiques, qui combinent longuement les dimensions des objets pour leur faire occuper le moins de place possible.

J'ai d'abord un pagne très-fin, de la soie la plus exquise, très-coloré, bariolé ; — je suis comme les nègres, j'aime les couleurs vives, — je m'en sers comme d'un tapis de table, mais il remplit encore maint autre office. Le miroir de poche, en métal, se dresse aussitôt sur une toilette improvisée, triple planchette qui repose sur un *pinchard*, sorte de canne déguisée, bien connue des peintres, et qui forme trépied pour recevoir la tablette. De chaque côté de ma glace sont mes deux petits bougeoirs, pourvus de leur bougie, se vissant l'un sur l'autre, selon le système des nécessaires, et formant dans le sac une botte de fort peu d'épaisseur ; puis voici ma machine à esprit-de-vin, bien fourbie, pour le thé du matin, viatique indispensable en ces rudes pays où il est difficile de trouver même une goutte de lait ; j'ai aussi le buvard sacramentel, bureau ambulante où se trouvent le manuscrit commencé et la correspondance courante, et l'encrier inépuisable, fort plat et se vissant hermétiquement. J'ai des conserves de Liebig, bouillon et lait, rangées méthodiquement par grandeur, du sucre, une gourde plate de fine eau-de-vie pour corriger l'eau saumâtre, des crayons, des albums, la boîte minuscule pour l'aquarelle, avec ses godets à eau : assez de matériel pictural enfin pour faire un chef-d'œuvre — si on avait du talent. — Je n'oublie pas le livre commencé, de petit format et tout de résistance, un livre de fond ; un Musset fut mon compagnon de vingt à trente ans ; mais désormais je m'aperçois que je change, quelque conversion s'opère en moi esprit, car je me surprends, avant de partir pour des pays où le livre est rare, à prendre sur mes rayons soit un Montaigne, soit un Pascal ; joignez à cela un dictionnaire slave, les *Serbes* de Saint-René Taillandier ; Bouloungne, Delarue, Cyrille, Tozer, miss Mackensie, indispensables pour ces régions : voilà tout mon attirail ici. Puis viennent les soins vulgaires : le sac anglais.

pour la toilette, le cirage dûment empaqueté et la brosse à tout faire, inconnus dans ces parages. — Vous voyez que je vous dis tout. — Le linge de corps est roulé dans le plaid avec la paire de souliers de rechange et le paletot à capuchon pour le cas d'une nuit très-froide passée à la belle étoile. Une fois ainsi pourvu, le plaid au troussequin de la selle, le sac à la palette si je suis à cheval, et au dos si je suis à pied, le roi n'est pas mon maître, comme on dit, et je brûle la grande route, fort de mon indépendance. L'an dernier, j'avais un lit de voyage qui me gênait fort ; j'ai appris à m'en passer, parce que, tous ces pays étant plantés de blé de Turquie et de sorgho, on trouve toujours un gîte sur un bon tas de paille sèche, et je



LE VIEUX PALAIS (LE KONAK), ANCIENNE RÉSIDENCE DU PRINCE DE MONTÉNÉGRU.

dois dire d'ailleurs, à l'honneur de la Dalmatie, qu'en combinant sagement mes étapes, j'ai trouvé partout un lit. On n'en trouverait évidemment point si, au lieu d'aller d'une ville importante à une cité de quelque valeur, on s'arrêtait au village au-dessus ou au-dessous : cela m'est arrivé trop souvent à l'époque où j'étudiais mal mes cartes avant de me mettre en route; aujourd'hui je suis plus expérimenté.

On m'a souvent demandé si je prenais des armes dans ces voyages. Je réponds sincèrement que, même dans les pays les plus dangereux, je n'ai jamais pris un canif autrement que pour tailler mes crayons. J'ai parcouru la Bosnie et l'Herzégovine en pleine insurrection, j'ai été deux ou trois fois dans d'assez mauvaises passes, mais j'ai toujours pensé que j'eusse été un homme perdu si j'avais eu un revolver sur moi ; surtout, au commencement de l'année dernière, une première fois à Kostaĭnitsa, d'où les Turcs m'ont renvoyé l'épée dans les reins, et à Banjaluka, où

les rédifs m'ont un peu foulé aux pieds sous prétexte que j'avais la prétention de suivre l'état-major turc à cheval après avoir visité les camps insurgés. — Passons pour un innocent, mais passons, et surtout voyons ! c'est là l'essentiel. Quant à prendre des airs de bravache sur les grandes routes de ces régions, je ne le conseille à personne. Le prince de Joinville, qui — le sait-on ? — est un aquarelliste très-habile, voyageait en 1873 dans les mêmes régions ; un jour qu'il dessinait paisiblement une vue de Banjaluka, il fut assailli à coups de pierres, et c'était en temps de paix : c'est peindre le pays au point de vue des aventures qu'on y peut courir. Que faire en pareil cas ? La prudence de Zadig vaut toujours mieux que la témérité de Guzman. Il est heureux sans doute de voir des pays curieux, d'observer des mœurs peu connues pour les décrire, de se régaler les yeux de costumes rutilants ou bizarres, mais, pour que la chose soit spirituelle jusqu'au bout, il faut revenir ; ma guenille m'est chère, — *mi preme la vita*, — et j'estime que le parti pris de s'armer d'autre chose que d'une résolution achevée, d'un visage calme, d'un ton résolu dans la parole, et surtout de bonnes et innocentes intentions, constitue un danger et peut servir à ne point revenir des excursions difficiles. Si rude lutteur que l'on soit, on aura toujours contre soi le nombre et la brutalité de compagnons peu civilisés.

Je déteste aussi les grands préparatifs et les salamalecs sans fin ; j'essaye de passer tranquillement sans faire claquer mon fouet, mon petit album en poche, où je note sans cesse, et le bruit se répand à peine de l'arrivée d'un étranger que j'ai déjà croqué tout le pays, dans le fond de mon chapeau et sans grand étalage. Je trouvai, en décembre dernier, dans les régions des Confins Militaires de Croatie, un capitaine anglais de stature colossale ; pourquoi ne le nommerais-je pas ? il est devenu mon ami : — c'est le capitaine Campbell, qui me proposa, en me voyant tracer mon itinéraire sur une carte, de l'accepter pour compagnon de voyage en Bosnie ; il venait du Monténégro, où il avait pris nombre de lettres pour les chefs insurgés. C'était une bonne fortune, car on se sent plus à l'aise dans une aventure quand on s'appuie sur un soldat loyal doublé d'un gentleman accompli ; mais bientôt mon *life-guard* me demanda d'un air fort sincère combien de chevaux je comptais acheter, et quel était le nombre de mes serviteurs, — surtout s'ils avaient servi dans la cavalerie !... Je l'assurai sans plus tarder, en lui montrant mon petit sac inépuisable, ma valise, mon caoutchouc et mon bâton, que c'était là tout mon bagage, que je n'en aurais pas d'autre, et que je n'avais même pas l'intention d'acheter un âne. — Je fus perdu de réputation au club *Army and Navy*, et je partis seul.

Ne croyez pas cependant que ces procédés sommaires m'attirent toujours du mépris, me fassent dédaigner du vulgaire, ou me privent des avantages indispensables de la société des *honnêtes gens* (comme on disait jadis en France). D'abord, dans le fond de la valise, bien et dûment enveloppé, j'ai glissé un habit noir et un gilet en cœur, et au besoin, le soir, dans la parure la plus virginale, je puis faire un vis-à-vis dans un quadrille ou accepter l'invitation d'un consul, d'un ministre ou même d'un prince régnant, comme ce fut le cas cette fois chez LL. AA. les princes Milan Obrénovich de Serbie et le prince Nicolas Péetrovicz. Quant à ma petite installation de chambre de voyage, lorsque, après m'avoir livré une sorte de grenier vide avec un grabat dans le coin, je hèle la servante pour apporter l'eau et qu'elle voit ma table installée avec les ressources aussi élégantes qu'inattendues que j'ai tirées de mon sac, généralement ces Slaves naïves conçoivent un grand respect pour ma personne ! Je suis même presque toujours sûr qu'à mon retour, après avoir visité la ville, le niveau de mon eau de Botot a singulièrement baissé. J'ai le regret de dire qu'à Dvor, à la frontière de Bosnie, la servante du lieu ne sut pas résister à la fascination qu'exerçait sur elle mon flacon d'eau de Cologne, qu'elle avait prise pour quelque exquise liqueur ; elle paya même son imprudence d'un assez grand malaise.

Cette fois je viens de produire mon effet accoutumé. A la vue de ma table si bien installée, de ma toilette dressée entre les deux blanches bougies de fine cire, de ma bibliothèque portative et de mon bureau ambulant orné de mon éclatant madras, l'austère Monténégrin qui me sert, qui m'avait laissé il y a une demi-heure dans une chambre vide, ouvre de grands yeux d'abord, puis se prend à sourire en me regardant, et enfin touche du doigt chaque objet avec une admiration qui me flatte.

Après un instant de repos, il faut songer à soutenir le corps ; le déjeuner pris à Niégosch était copieux, mais ce n'est plus qu'un souvenir. M. Matanovich, l'aide de camp de Son Altesse, veut bien nous mettre au courant des ressources du lieu ; il nous a précédé à la *locanda* qui sert d'hôtel à Cettigné, et va s'occuper de notre bien-être. On semble avoir ici quelque inquiétude à l'égard des voyageurs que la curiosité pousse à franchir la montagne, et la question du ravitaillement paraît être un objet de préoccupation grave pour ceux qui tiennent à ce que les étrangers emportent une bonne impression de leur pays.

VI

L'intérieur de l'hôtel de Cettigné, où l'aide de camp de Son Altesse nous a précédé, est vide ; l'hôtelier qui exploitait la maison n'avait pas de ressources suffisantes pour le meubler ; son successeur est à peine installé ; nous trouvons cependant une *table d'hôte*, où notre place est marquée, et nous voici au premier étage, dans une grande chambre, au milieu de laquelle on a dressé la table, tristement éclairée par de pâles et rares luminaires, qui laissent dans l'ombre toute la partie vide de cette grande pièce froide. Un à un entrent les convives, presque tous chefs et dignitaires, venus sans doute des tribus voisines et qui n'ont point leur foyer dans la capitale. Une petite servante assez accorte, Dalmate sans doute et de la côte, puisqu'elle parle indifféremment l'italien et le serbe, me désigne la seule place vacante, et je m'assieds, ouzième, au milieu de dix Monténégrins d'aspect rébarbatif, presque tous de très-haute taille, aux cheveux longs, à la moustache brune, décorés la plupart de médailles commémoratives et portant tous à la ceinture de véritables arsenaux ! Pas un ne dépose ses armes pour prendre son repas. Quand on passe le premier plat, une sorte de ragoût aux pommes de terre, un des Monténégrins, qui veut certainement me faire honneur, me désigne durement du doigt afin qu'on me serve le premier. Je compte vingt-quatre pistolets à ces dix ceintures. Tous les convives gardent sur la tête leur beretta : ils portent la gougne blanche avec le gilet rouge brodé d'or ; quelques-uns d'entre eux ont des broderies noires sur le fond garance. Ces messieurs chuchotent en m'examinant ; l'un d'eux demande à la fille de service si je parle le serbe ; je comprends qu'elle fait de moi un Italien parce que je communique avec elle en cette langue, et par un mot que je jette, « *Fransouski*, » je réclame ma nationalité. Il me semble que les physiologies s'éclairent ; mais le geste est dur et je me sens assez peu à l'aise. La politesse est rude, l'aspect légèrement féroce, la tenue à table affecte un sans-gêne tout montagnard ; quand je fais quelques façons pour accepter l'honneur d'être servi le premier et que j'insiste trop, on me fait comprendre par un geste d'autorité qu'il ne s'agit pas ici de faire des manières, mais bien d'obéir et de permettre à des voisins d'exercer l'hospitalité à leur façon. Il n'y a pas là le plus petit mot pour rire ; l'attitude est correcte jusqu'au bout, mais reste réservée, froide et presque rude. Le repas suit, on dépèce au yatagan un demi-mouton grillé, et le fromage national complète le repas. Les pipes s'allument, ces messieurs restent à deviser entre eux ; je salue et on me répond par un souhait bref : on sent que ces hauts personnages, dont la plupart sont des sénateurs, ne veulent point paraître accorder leur attention à un étranger et qu'ils ne

sont point disposés à s'étonner. Je traverse la grande rue où glissent quelques ombres, toutes enveloppées dans la *strouka*, qui se porte posée sur le dos en laissant les deux côtés balayer le sol. Le long du mur de la résidence du prince, les périaniks font sentinelle et marchent de long en large; parfois une porte s'ouvre, et une vive lumière projetée par la flamme d'un foyer allumé au milieu de la pièce dessine sur le sol de la rue de grandes silhouettes noires. Je rentre à tâtons dans ma chambre du vieux palais, et, avant de me livrer au repos, je note les impressions de la route suivie depuis Cattaro jusqu'ici.

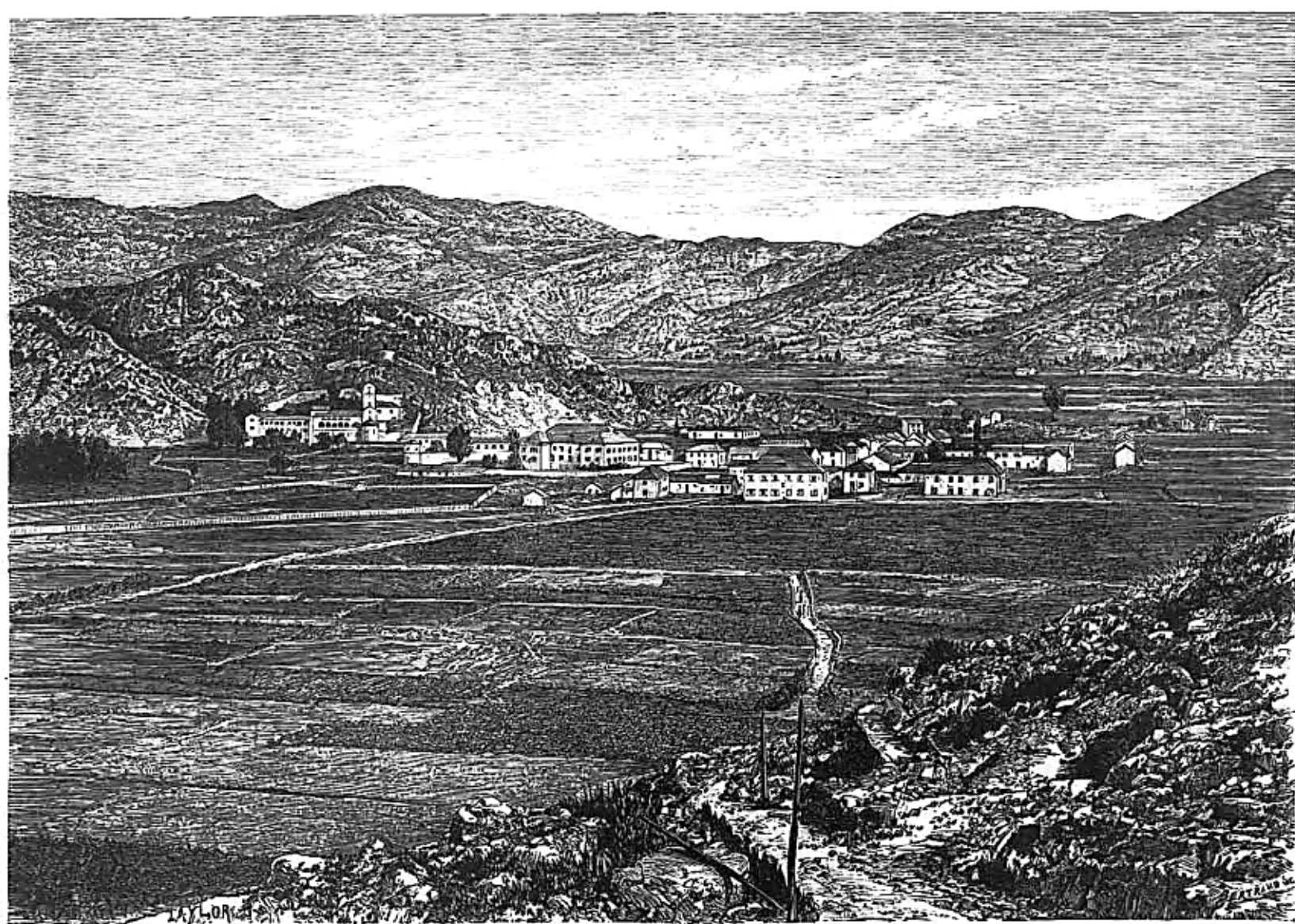
Comme la montagne est haute ! Comme la France est loin ! Quelle barrière entre l'Adriatique et ce coin du monde !

Nous touchons le sol monténégrin, et voici la capitale de la petite principauté; quels sont les peuples qui ont foulé ce sol, à quelle race, à quelle nationalité appartenaient-ils ? A qui ont-ils obéi ? Quelles sont les grandes lignes de son histoire, et au nom de quel principe le prince qui gouverne aujourd'hui exerce-t-il une autorité incontestée sur ces peuples fiers et invaincus jusqu'ici ? C'est ce que je vais essayer de dire en quelques lignes ¹.

Cent soixante-huit ans avant Jésus-Christ les Romains occupent ce territoire ; le voyageur trouve encore aujourd'hui leur trace évidente dans une voie conduisant de l'Épidaure antique à la Scutari d'aujourd'hui, la Skodra de l'empire d'Orient. C'était alors la Dalmatie Prévalitaine, qui faisait partie de l'ancienne Illyrie. Les Goths l'envahissent ; puis les Slaves, qui avaient déjà fait de Dioclée leur capitale, l'occupent à leur tour. Vers le septième siècle, le nom d'Illyrie disparaît au milieu de la confusion des invasions successives des Croates, des Bulgares et des Serbes. Le royaume serbe se constitue; ce grand pouvoir resté comme un idéal des Slaves du Sud et auxquels ils font constamment allusion aujourd'hui sous le nom de « la grande idée », s'exerçait sur la Bosnie, les deux Mœsies, une partie de la Dalmatie romaine, les deux Dacies ; et ces régions restent soumises à la dynastie des rois serbes jusqu'à la date fatale de 1389, anniversaire de deuil pour tous les Slaves du Sud. La bataille de Kossovo, remportée par les Turcs sur les Serbes en cette année 1389 eut pour suite immédiate la dissolution du royaume serbe et son absorption par les Mahométans.

Au moment précis de cet immense désastre qui tient tant de place dans l'histoire de la Turquie d'Europe, le Monténégro faisait partie de la Serbie et était gouverné par un ban qui en reconnaissait la suzeraineté. La journée de Kossovo rompit le lien ; les bans, ducs ou princes de Zéta ne firent point leur soumission, et ce faible rameau de la branche serbe représenta

¹ Ceux qui voudront aller plus avant auront recours aux sources; ils liront le plus récent ouvrage et le plus complet, sur le sujet : celui de MM. Frilley et Wlajovitz, Viala de Sommières, qui fut gouverneur de Castel-Nuovo sous l'Empire et vint ici en mission auprès du vladika, Wilkinson, le grand voyageur anglais, lady Strangford, miss Mackenzie et sa compagne anonyme, les voyages de Tozer, de Köhl, de Vuk Stefanovich Karatchitch, de Krasinski, du docteur Boulogne, celui de Delarue, qui est une autorité réelle sur le sujet, puisqu'il fut le secrétaire du prince Danilo et joua un rôle dans les événements du dernier règne. Ils pourront parcourir les brochures de Cyrille, pseudonyme transparent d'un écrivain qui, sur le sujet spécial, a résumé Delarue et Viala et éclairci quelques origines historiques; consulter Rasch que j'ai déjà cité, les *Rambles in Istria, Dalmatia and Montenegro*, par R. H. L., publiés à Londres en 1873; Peaton, plus complet et plus sérieux avec ses *Highlands and Islands of the Adriatic*; puis les Allemands, très-nombreux, souvent sérieux, et pleins de renseignements, mais un peu difficiles à lire à cause du plan défectueux et du manque de classification des matières traitées; Stieglitz (Stuttgart, 1841), le docteur Muller (Prague, 1844), Pasl et Scherh (Agram, 1846), Alex. Andric (Vienne, 1853), et enfin les écrivains serbes. Malheureusement nous n'avons pu lire ceux-ci que traduits (quand ils l'ont été, ce qui n'est pas le cas de tous) : Siméon Milutinovic (Belgrade, 1833), Milorad Medakovic (Semlin, 1850). Il ne faudrait pas non plus oublier Ami Boué, Cyprien Robert, Lenormant, Taillandier, Louis Léger, les « classiques » pour ainsi dire, ni M. X. Marnier, le premier voyageur après Viala; si M. Marnier a été dépassé depuis, on s'est beaucoup appuyé sur ses *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, et si le Monténégro d'alors ne ressemble plus à celui d'aujourd'hui, son œuvre n'en est pas moins sincère et intéressante. Il faudrait lire encore les Russes, mais je m'en suis tenu au français, à l'anglais, à l'allemand et à l'italien, et pour cause.



VUE GÉNÉRALE DE CETTIGNÉ. (Voy. page 380.)

l'indépendance de la race en refusant sa vassalité au sultan Amurat II. C'est là le titre éternel de gloire du Monténégro. Cinq siècles bientôt écoulés n'ont pas donné de démenti (définitif du moins) à ce fier rôle de la Principauté et à la mâle attitude de ses princes. Si Agram et Belgrade représentent la tête et le cerveau, Cattigné reste le bras et l'épée de la cause serbe.

Depuis Kossovo, on compte trois périodes historiques distinctes dans l'histoire du Monténégro : la première, qui se termine en 1516, est celle des princes séculiers : elle finit avec Georges V, dernier duc de la famille des Tsernoïevitch, qui, marié à une Vénitienne, abdique et se retire dans la patrie de sa femme, laissant le pouvoir au vladika German. Le fait important de ces règnes successifs, c'est la résolution prise par Ivani en 1467 (après la mort de Scanderbeg, prince d'Albanie, qui l'aidait dans sa lutte contre les Turcs) d'abandonner Jabliak, située dans la plaine au nord de Skodra, et de transporter ses dieux lares dans ce cirque entouré de montagnes où s'élève aujourd'hui Cattigné, plus facile à défendre et où il conservera mieux l'indépendance de sa patrie. Cette période a sa grandeur ; on fonde des monastères, on bâtit des palais dans les villes d'Italie, et des églises pour les Slaves qui résident à l'étranger. Trente ans après la découverte des types mobiles, une imprimerie nationale fonctionne à Rieka !

En 1516, l'élection du vladika German est ratifiée par le peuple, et il désigne son successeur ; les pachas de Scutari entament le pays, les habitants émigrent et se réfugient à leur tour au cœur de la montagne, dans la province de Katounska ; le vladika assume alors les deux pouvoirs spirituel et temporel. C'est une époque de luttes incessantes, d'invasions répétées ; mais jamais la conquête partielle ne prend un caractère définitif, car le peuple reste en armes et lutte toujours. En 1687, les Monténégrins, abandonnés par les Vénitiens, restent seuls en face des Turcs, et Soliman-Pacha pénètre jusqu'à Cattigné, qu'il met à feu et à sang, mais il n'y peut fonder son autorité. C'est le malheur des temps qui cimente l'union des tribus des montagnes et de la plaine. En 1697 se termine la deuxième période, par l'élection au trône d'un membre de la famille Petrovicz, la même qui règne encore aujourd'hui. Les chefs monténégrins de toutes les provinces, réunis en assemblée générale pour l'élection d'un vladika destiné à remplacer Visarion mort en exil, portent leur choix sur Danilo, le chef de cette dynastie, homme énergique et jouissant d'une rare autorité sur ses sujets, tant comme chef militaire que comme évêque. Danilo médite d'en finir avec les Turcs ; un jour, dans cette même Podgoritza dont le nom revient si souvent dans l'histoire nationale, le pacha de Scutari l'engage sur sa parole à venir bénir une église ; à peine arrivé, on le saisit, la mort l'attend, et il n'y échappe qu'en payant une rançon de trente mille ducats. De retour à Cattigné, il prend la résolution de massacrer tous les Musulmans qui résident sur le territoire, et la nuit de Noël de l'année 1702 est celle choisie pour ces nouvelles *Vêpres siciliennes*. On le voit, la lutte est incessante, et il suffit de lire l'histoire de ce pays pour comprendre cette haine traditionnelle que se lèguent les générations des deux pays. Les Mahométans, à leur tour, sont décidés à anéantir définitivement leur ennemi, et envoient contre les Monténégrins cent vingt mille hommes, commandés par le grand vizir Kuprili. Les tribus confédérées sont forcées de se retirer au cœur des montagnes, et le Monténégro est encore envahi ; Cattigné est pillée et incendiée une seconde fois, deux mille hommes sont emmenés en captivité, mais le flot des envahisseurs se retire encore. C'est le moment où, reconnaissantes de l'énergie qu'il a montrée dans la lutte, les tribus rendent héréditaire dans la famille Petrovicz le pouvoir dont elle a revêtu le vladika Danilo ; mais comme le mariage est interdit aux évêques, ils désignent leurs neveux pour leurs successeurs.

Nous sommes en pleine période moderne. Les vladikas qui se succèdent depuis Danilo

jusqu'en 1852 réunissent les deux pouvoirs ; le successeur de Pierre II, le second Danilo, prend le titre de Danilo I^{er}, parce qu'il dépouille son caractère religieux dans le but d'avoir l'hérédité directe et d'éviter les troubles qui accompagnent d'ordinaire la ratification, par l'assemblée des voïvodes, du successeur désigné par le testament du vladika. C'est une ère nouvelle pour le pays ; Danilo est le premier prince séculier : sous son règne, fécond à tous les points de vue, une importante bataille, celle de Grahovo, remportée contre les Turcs, sauve la principauté d'une dernière invasion, et à la suite de cette bataille, grâce à l'initiative du gouvernement français, on procède enfin à la délimitation du territoire monténégrin et des provinces turques. Nous dirons plus tard quel grand rôle a joué Danilo I^{er}, qui mourut assassiné en août 1860. Son successeur est le fils de son frère Mirko ; il a été proclamé par le sénat prince du Monténégro et des Berda, le 2-14 août (1860) ; c'est lui qui gouverne actuellement la Principauté.

VII

Le prince Nicolas I^{er} Petrovich Niégosch, qui dans les protocoles prend le titre de Prince et Gospodar de Tsernagore et Berda, est né en 1841, dans ce village de Niégosch que nous avons traversé. La famille des Petrovich est originaire de l'Herzégovine : elle habitait dans cette province un lieu appelé aussi Niégosch. Vers 1530, comme ils avaient conservé la foi chrétienne, alors qu'un grand nombre de Serbes vaincus par les Musulmans s'étaient convertis au mahométisme et jouissaient de privilèges dont ils se servaient pour les accabler, tous les Petrovichs, réunis en caravane, se résolurent à passer la montagne avec leurs serviteurs et leurs troupeaux, et plantèrent leur tente sur un plateau où ils pouvaient trouver des pâturages. Donnant au hameau qu'elle fonda le nom de son ancienne patrie, la famille s'accrut, prospéra, s'imposa par l'énergie de ses chefs, par leur autorité et leur richesse, et compta bientôt parmi les plus considérables du pays. Nous avons vu qu'en 1697, après la mort du vladika Visarion, un des Petrovichs, très-jeune alors, mais renommé par sa bravoure et l'ascendant qu'il savait exercer sur les tribus, fut élu vladika par l'assemblée générale des voïvodes de toutes les provinces. Telle est l'origine de la dynastie actuelle, qui occupe donc le trône depuis cent quatre-vingts ans ; nous avons dit aussi qu'en raison de la condition de chef spirituel et d'évêque, qui, s'unissant à celle de prince séculier dans la personne du vladika du Monténégro, lui interdisait le mariage, l'hérédité appartenait aux neveux : c'est en vertu de ce principe d'hérédité que règne le prince Nicolas, fils de Mirko Petrovich, frère aîné de Danilo, archiduc ou vèlikivoïvode du Monténégro. Cependant, la renonciation du dernier vladika Danilo au caractère sacré d'évêque lui ayant permis de contracter mariage, l'hérédité directe devait être la conséquence naturelle de ce fait ; et, à défaut d'enfants, Mirko Petrovich, frère de Danilo, aurait dû ceindre la couronne ; mais des circonstances particulières et une renonciation personnelle déterminèrent le choix de son fils Nicolas I^{er}, septième souverain de cette dynastie.

L'étude consciencieuse de tout ce qui a été écrit sur le prince et sur le pays qu'il gouverne, s'éclaire pour nous d'une lueur nouvelle depuis que nous avons visité le Monténégro : c'est la lueur de la vérité, le reflet de ce qui est, et l'impression personnelle vivement ressentie que rien ne saurait remplacer.

Le jour où dans les journaux de Spalato, occupé aux fouilles de Salone, nous lûmes le récit passionné des massacres de Podgoritzza, nous entendîmes l'écho de la terrible commotion qu'en reçurent les Monténégrins, et nous résolûmes de faire une excursion au Monténégro. Il faut voir la Russie en hiver, et le Sahara en été, c'est notre avis ; quant au Monténégro, si

on peut y aller quand le Turc vient de l'outrager et quand le montagnard rugit, il faut saisir l'occasion ; le peuple se présente alors dans son vrai caractère.

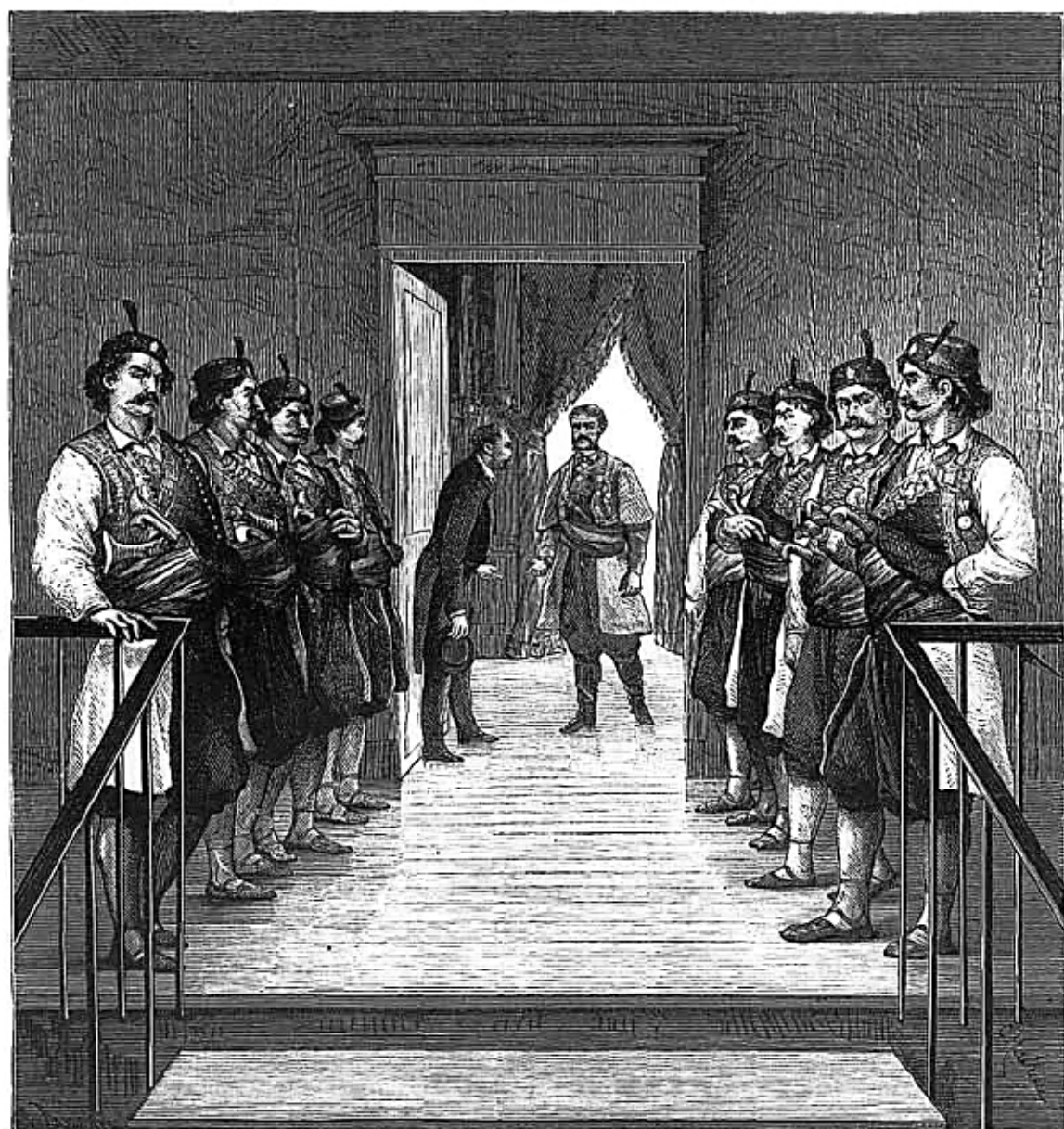
Comme on ne va guère à Rome sans voir le pape, on va encore moins au Monténégro sans voir le souverain ; d'ailleurs on est à Cattigné comme dans un cirque, et, fût-on résolu à passer inaperçu, on ne le pourrait guère, car de son palais le prince lui-même voit toute la ville, chaque démarche est connue, l'arrivée d'un nouveau venu a son importance, quoique le Monténégrin, de sa nature, s'occupe assez peu de l'étranger. Un voyageur qui est du monde ne se risque guère par delà ces monts ; il a un but déterminé, l'étude, la géologie, la botanique, etc., ou il vient avec le but de tout homme politique, ou il est écrivain, ou voyageur, et la petite cour de Cattigné aime à se renseigner sur les personnalités qui visitent la région. On flaire volontiers des envoyés secrets dans chaque passant, comme dans toute la presqu'île des Balkans chaque aventurier qui passe peut facilement se donner pour un *agent russe*.

Toutes nos lettres pour la Principauté et les Échelles du Levant, y compris celles personnelles à Son Altesse, étaient restées en Italie par suite d'un malentendu. L'agent du prince à Cattaro, que nous avions connu par hasard à Sebenico, avait annoncé notre arrivée par télégraphe, et comme l'aide de camp, Monténégrin du nouveau régime, ancien élève de Saint-Cyr, parlait le français aussi facilement que nous-même et était un lecteur assidu de la *Revue des Deux Mondes* et de maintes publications françaises, nous fûmes vite présenté. Nous devons dire que tout Monténégrin de la classe élevée est un peu diplomate, et je soupçonne l'aide de camp d'avoir voulu me faire parler un peu plus que je ne le désirais pendant les conversations préliminaires, afin de se mieux renseigner et de faire son rapport. Je pensais à la belle scène du troisième acte d'*Hamlet*, quand le prince de Danemark dit à Guildenstern : « Par le sang bleu ! pensez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte ? » Mais quand on appartient comme nous depuis vingt ans à la publicité, il serait difficile, en pays civilisé, de se faire plus grand compagnon qu'on ne l'est en réalité, et en somme il faut croire que le rapport fut favorable, car le lendemain de notre arrivée on nous fit savoir que nous serions admis au palais vers le milieu du jour.

Le palais de Cattigné, résidence des princes, ressemble par ses proportions à une grande villa des environs de Paris ; le soir où nous y fûmes reçu pour la première fois, après avoir traversé une salle d'entrée décorée de panoplies, nous gravîmes un escalier accédant au salon d'attente du premier étage, où de chaque côté de la porte, sur le palier, quatre gardes du corps, en armes et en grand costume, faisaient la haie. Ce ne sont pas, je crois, les *périaniks*, qui sont au nombre de cent vingt et représentent la gendarmerie, mais bien les *kubahadlie*, véritables gardes du corps, qui peuvent correspondre, pour le petit État, à ce qu'étaient récemment chez nous les cent-gardes. Ils ne dépassent pas le nombre de dix. Un aide de camp nous reçut à l'entrée, dans ce premier salon orné du portrait du prince Danilo, de ceux de l'empereur et de l'impératrice de Russie et d'Autriche, de l'ex-empereur et de l'ex-impératrice des Français, ceux du vladika Pierre II, de Mirko Petrovitch et des deux princesses Darinka, veuve du dernier prince ; enfin celui de la princesse Milena, la souveraine actuelle. Notre œil de peintre reconnut le faire habile de Cermak, le sympathique Serbe que son talent a naturalisé chez nous, et qui a popularisé en France les scènes de la vie monténégrine.

A peine introduit dans le second salon, le prince vint à nous, et bientôt la conversation s'engagea. Les événements politiques étaient très-graves ; il était soucieux, triste et très-préoccupé. Un habitant de l'Herzégovine, sujet turc, ayant été trouvé mort sur le territoire monténégrin le jour où les montagnards, selon leur habitude, se rendent au marché de Podgoritza, les Turcs s'étaient jetés à l'improviste sur eux, en avaient massacré dix-sept, hommes et femmes, se faisant ainsi justice eux-mêmes avant de savoir si le meurtrier appartenait réellement à la

Principauté. En face d'un tel fait, depuis les gorges des défilés de la Katounska jusqu'au bord du lac de Scutari; tous les Monténégrins étaient frémissants et ne pensaient qu'à la vengeance. Le prince, d'une main ferme et vigoureuse, s'efforçait de retenir ses fiers montagnards qui



RÉCEPTION CHEZ LE PRINCE.

brûlaient de se venger; mais la diplomatie avait été saisie du conflit. Entré désormais dans le concert européen depuis la part que les puissances avaient prise à la délimitation de son territoire, et placé naturellement, par la tradition et la communauté de la race, sous la protection amicale de la Russie, Nicolas I^{er} voulut à tout prix éviter de donner un scandale à l'Europe. Il ne doutait point de son ascendant, il savait qu'il serait obéi; mais on comprend que sous le prince diplomate,

habitué aux transactions politiques et aux attermolements des chancelleries, le Monténégrin ardent dévorait impatiemment l'injure, et comprenait la sourde colère qui grondait au fond du cœur de ses sujets. Et de fait, mieux au courant des choses, je m'expliquai l'attitude soupçonneuse et triste de mes compagnons de table de la veille, venus sans doute pour conférer sur un tel sujet, humiliés dans leur orgueil national et blessés dans leurs sentiments patriotiques.

Je n'essayerai pas de refaire un portrait du prince ; l'ensemble des décisions et des circonstances que je rapporterai par la suite le feront, j'espère, mieux connaître qu'un croquis littéraire. Mon dessin serait, il est vrai, tracé sur nature, mais il ne saurait avoir toute la maturité qui distingue ceux des honorables voyageurs qui ont eu la bonne fortune d'habiter longtemps le Monténégro. Voici les traits qui m'ont frappé, tels que je les retrouve sur mon carnet de voyage :

De très-haute taille, très-basané, le front bas, les cheveux épais, brillants et bien plantés, les yeux vifs et pénétrants, d'une grande ampleur et d'une simplicité qui a sa grandeur, le prince représente le type accompli du montagnard. Cet homme, qu'on dit ardent et impétueux, a la voix douce et pénétrante, le parler lent et réfléchi, et cache son extrême énergie sous un calme et une douceur qui ont quelque chose de séduisant. Cette force physique, cette adresse et cette agilité célèbres, qui font du prince Nicolas le premier cavalier et le premier tireur de la Principauté, se dissimulent sous un aspect simple et presque tendre. Son allure est bien celle d'un homme de guerre, mais il y a certainement en lui un diplomate prudent, avisé et habile, un temporisateur qui, parvenu au trône dans des conditions politiques extrêmement graves, ayant vu plusieurs fois son pays à deux doigts de sa perte, sait désormais qu'il n'arrivera à son but que par une décision rapide le jour où il faudra frapper, et au contraire par une retenue absolue le jour où l'ennemi, quelle que soit la grandeur de l'outrage, pourra compter, outre ses forces collectives, sur l'appui des circonstances politiques. Aussi Nicolas I^{er} met-il plus de gloire à maîtriser l'ardeur de son peuple qu'à le voir triompher une fois engagé dans la lutte. Je n'ai pas la naïveté de croire qu'on juge les hommes et surtout les princes en quelques heures d'une conversation réservée, toujours et fatalement banale ; mais il est très-certain qu'on sent une impressionnabilité, une nervosité presque féminine sous cette énergique enveloppe. La voix sympathique, bien timbrée, qui caresse et peint si bien la chaude expansion quand elle parle de l'amour qu'elle ressent pour la France, doit rugir à son heure quand elle commande ; la main qui étreint loyalement, doit broyer celle qui serait tentée de trahir ou de refuser l'obéissance. En un mot, l'homme doit être aimé, et le prince doit être redouté. D'ailleurs il a déjà donné des preuves d'une grande énergie personnelle ; il parle de son petit peuple avec une affection profonde ; il sent ce qui lui manque, et peut juger, par comparaison, de l'état social de son pays avec ceux des autres régions de l'Europe ; mais il apprécie ses qualités natives, il a le don de suivre les grands courants nationaux, et c'est ce qui fait que les Serbes ont les yeux tournés vers lui.

Sa première jeunesse s'est passée au sein de cette nature aride et tourmentée ; enfant, il a gravi ces rochers, il s'est assis au foyer du plus humble, écoutant les chants populaires qu'accompagne la guzla, et qui célèbrent les grands faits de l'histoire du Monténégro ; la Muse serbe qui dit les hauts faits, pleure les morts et exalte les vainqueurs, l'a touché de son aile, et il chante à son tour. C'est d'ailleurs la tradition du trône, car l'un de ses prédécesseurs compte parmi les plus grands rhapsodes de la Serbie ; mais c'est aussi un élan du cœur, une inspiration qui demande à s'épancher. Par tous ces liens, l'amour des armes, le goût des exercices violents, l'agilité, la force, il se fait peuple et il reste prince, parce qu'étant le premier par le pouvoir, il est encore le premier dans ces luttes qui rappellent les combats antiques. Son éducation est européenne ; son père, Mirko, l'a laissé jusqu'à dix

ans courir en liberté dans la montagne; puis on l'a envoyé à Trieste, où, dans une famille serbe, il a reçu l'instruction nécessaire à la position qui l'attendait, sans substituer au caractère et au génie du Serbe ces tendances trop cosmopolites qui, à son retour dans sa patrie, font souvent d'un prince un étranger parmi les siens.

L'espèce de protectorat moral exercé par la France, qui était décidée à prendre en main les intérêts de la Principauté, et qui faisait alors entendre sa voix en sa faveur dans les congrès, et aussi les relations personnelles de Danilo I^{er} avec Napoléon III, eurent pour résultat d'amener le jeune Petrovich à Paris, au collège Louis-le-Grand. C'est une raison analogue qui fait que ses enfants reçoivent leur instruction à Saint-Pétersbourg. Mais le jeune homme passait du moins ses vacances dans sa patrie, et il n'y revenait qu'avec une ardente émotion; il étouffait dans ces grandes ruches administratives où on ne voit ni le ciel ni les horizons, où la plante humaine ne se développe point à l'air libre. A l'automne de 1860, comme il n'avait que dix-neuf ans à peine, le meurtre subit de son oncle, qui ne laissait qu'une fille, la princesse Olga, fit de lui le prince souverain de la principauté.

Mirko, le père du prince, était l'incarnation du Monténégrin âpre et rude, tel que l'ont peint les voyageurs du commencement de ce siècle, Viala de Sommières, puis plus tard Wilkinson et M. Marmier; c'est une figure historique d'ailleurs; son nom, qui revient souvent dans les chants héroïques des Serbes de la Principauté, fut la terreur des Turcs, et il mérita son surnom, *l'Épée du Monténégro*. Danilo I^{er}, esprit élevé, trop avancé peut-être pour la nation qu'il était appelé à gouverner, au courant des réformes nouvelles, développé par les voyages, le frottement des peuples divers, la lecture et la connaissance des langues étrangères, représentait plutôt dans l'État l'administrateur, le législateur qui devait réformer les mœurs et les adoucir. Mirko, son frère, était le soldat, et le soldat de la montagne, qui se soucie peu des attermoiements de la politique et de la diplomatie; il a été pendant toute sa vie le chef militaire le plus redouté: c'est lui qui, avec Stephanow, Kersto et Radonich pour lieutenants, commandant en chef à Grahovo, infligea aux Turcs, guidés par Hussein-Pacha, cette terrible défaite qui reste encore célèbre dans tout l'Orient, et que les Turcs ne sauraient oublier. La vengeance de la Sublime-Porte s'exerça rudement contre lui; vers 1862, quand, encore sous le coup de la défaite et résolue à frapper un grand coup, l'armée ottomane, divisée en trois corps, franchit la frontière sur trois points, à Zagaratz, à Kokoti, à Liechanska, et dans la Rieka-Nahia, et, après des fortunes diverses, menaça pour la troisième fois la capitale, força l'Europe à intervenir, l'article 5 du traité de paix signé entre Omer-Pacha et le jeune prince Nicolas stipula le bannissement de Mirko. C'était cruel pour un fils de mettre sa signature au bas d'un tel traité; mais il faut avouer que c'était reconnaître le prix qu'on attachait à la perte d'un tel chef pour les Monténégrins. On doit dire que cette stipulation spéciale resta lettre morte, et Mirko, pendant les cinq années de paix relative qui suivirent, put s'occuper de réorganiser les forces militaires de la Principauté. C'est dans cette période que la France donna au pays une marque de sa sympathie, en organisant une loterie dont le profit fut employé à acheter douze mille carabines pour armer les forces monténégrines. En 1867, au moment où le prince Nicolas visitait la France, le choléra éclata à Cettigné, exerçant ses ravages dans presque toutes les provinces de la Principauté; le prince revint à la hâte; personne ne put l'empêcher de reprendre sa place au milieu de ses sujets terrifiés par l'apparition du fléau, et il eut la douleur de voir son père, Mirko, mourir dans ses bras, atteint de ce mal implacable.

Le prince a épousé, en 1860, Milena Youkoffitj, fille du voïvode Petar Stephanow: cette union a eu le caractère de la plupart de celles qui se contractent au Monténégro, où les enfants sont souvent fiancés au berceau. Mirko Petrovich et le voïvode Petar Stephanow, unis sur les champs de bataille, s'étaient juré amitié et devaient la resserrer par les liens de ce mariage.



LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE MONTÉNÉGRU.

qui avait le grand intérêt de ne pas amener dans cette petite cour une étrangère dont les mœurs, les goûts et les relations pouvaient être contraires à ceux du pays. Le portrait que nous publions donne une idée juste des traits de la princesse Milena : elle porte habituellement le costume national, rehaussé par l'éclat d'une beauté faite de charme et de dignité majestueuse. Elle est représentée dans la toilette qu'elle portait le soir où nous eûmes l'honneur de nous asseoir à la table du prince ; elle y figurait à côté de la mère du souverain. Rien de plus gracieux que ce costume national, déjà très-attractif chez les plus pauvres, et susceptible d'une grande richesse quand il est porté par des personnes de haut rang : tout en conservant le caractère dans toute sa pureté de coupe et de type, elles peuvent y ajouter la richesse que comporte leur situation. Grande, digne et noble, paisible dans le geste et d'une beauté mâle et fière, assez silencieuse et presque timide, comme la plupart des femmes de cette région, la princesse, au lieu de la coiffe noire des femmes du peuple, portait sur la tête un de ces foulards orientaux aux vives couleurs, encadrant ses beaux cheveux noirs. Le teint, très-mat, est animé par de grands yeux vifs ombragés de sourcils épais et de longs cils. Une perle énorme, entourée de rubis, fixée au milieu de la coiffure et complétée aux oreilles et au cou par le reste de la parure, ornait ses cheveux. Elle portait ce jour-là une de ces fines chemises de gaze brodée, lamée de soie blanche, qui laissait voir le corsage coupé par la *libada* blanche brodée d'or, sorte de caraco large comme un dolman, ne descendant pas plus bas que la taille et laissant jouer la manche du dessous, bouffante, et serrée au poignet par de riches attaches. La mère du prince, au visage très-caractérisé, aux traits pleins de relief comme une belle médaille, plus austère dans sa tenue, portait la *libada* noire, richement brodée d'argent.

La princesse a sept enfants, six filles et un garçon, et l'empereur de Russie a tenu l'un d'eux sur les fonts de baptême, ce qui a été pour tout le pays l'occasion de cérémonies et de réjouissances, dont une photographie, que nous avons trouvée à Cattaro, a conservé le souvenir. Nous revoyons là les horizons connus, le Monastère et le Palais vieux, et, au centre des groupes armés, le prince lui-même, sa mère tenant le nouveau-né dans ses bras, l'envoyé de l'empereur de Russie chargé de le représenter au baptême, le consul de Russie à Raguse, chargé d'affaires du Monténégro, M. Ionine, dont il a été beaucoup question dans ces derniers temps. Un autre dessin montre, groupées ensemble, les têtes graves de toute cette petite famille des Petrovitch, avec leurs yeux vifs éclatant dans des visages pâles, presque graves et comme effrayés devant l'objectif.

La princesse Milena parle correctement le français et elle tient sa place même dans les conseils, encore que ce privilège ne soit point d'ordinaire celui de la femme dans ces régions où la mère seule a droit aux véritables égards, et où l'épouse et la sœur sont d'ordinaire dans une situation inférieure, en raison même de leur sexe. Dans une circonstance solennelle. Nicolas I^{er}, qui souvent a frappé l'imagination de ses sujets par des décisions énergiques qui n'étaient pas toujours conformes aux coutumes nationales, a affirmé sa volonté d'appeler la compagne de sa vie à la direction des affaires politiques. C'était en décembre 1868 ; reconnaissant envers l'empereur de Russie des marques de bienveillance constantes qu'il avait reçues de lui, le prince entreprit un voyage en Russie, et il notifia aux consuls de Raguse, à ceux de Scutari, ainsi qu'aux pachas des provinces voisines, qu'il remettait en son absence la régence du pays à la princesse Milena. Il y a là un pas de fait dans une voie nouvelle. Le prince Milan de Serbie affecte la même attitude, toute conforme à nos usages européens, et c'est un contraste frappant avec les mœurs presque orientales de ce pays, où leurs adversaires éternels, campés depuis plus de quatre siècles dans les mêmes régions qu'eux, relèguent la femme au harem, n'accordant des droits de cette nature qu'à la sultane validé.

On comprend le sentiment qui m'arrête en retraçant les souvenirs de l'hospitalité reçue à Cettigné. Si un voyageur veut se montrer digne de l'honneur qu'on lui fait, aussi loin de la mère patrie, en l'introduisant sans arrière-pensée au foyer du souverain, il faut qu'il se garde d'imiter ceux qui estiment le prix de l'argenterie des dressoirs et discutent le menu ; mais je puis dire que, dans sa dimension modeste, ce palais de Cettigné a grand air ; peut-être même le confort et la recherche sans prétention de l'intérieur font-ils plus vivement sentir tout ce qui manque aux Monténégrins des villes et des campagnes.

L'étiquette de la cour est digne, sans minutie ; tout y conserve, à l'extérieur, le cachet national qu'augmente encore la tradition du costume observée dans tout son caractère ; mais la conversation, toute parisienne, proteste contre ce pittoresque élégant. Il est toujours curieux pour un étranger qui parcourt depuis plusieurs mois des régions arides et dépourvues de tout centre de société, de retrouver tout d'un coup, derrière les hautes montagnes péniblement franchies, dans un pays légendaire (un des seuls de l'Europe dont l'habitant ait gardé son prestige et reste encore mystérieux), un milieu presque parisien où il n'a aucune définition à faire ; où il parle sans préparation et sans intermédiaire de tout ce qui lui est familier ; où on l'entend, alors que rien de ce qui l'entoure ne ressemble à ce qu'il voit dans sa patrie ; où on lui répond dans sa langue et on le comprend comme si on habitait la même patrie intellectuelle. Que ce soit un vernis et que le fond des mœurs reste intact, je le crois ; que ce soit une contrainte et un masque posé pour une heure, ou encore le résultat d'un effort momentané, c'est possible ; mais le fait est là, et, à part la mère du prince, qui, je le crois, ne comprenait pas la langue française, tous les convives parlaient notre idiome comme nous-même, et aucun ne se privait d'une observation piquante.

Outre le prince et sa mère, la princesse sa femme et l'institutrice chargée de l'éducation de la jeune famille, Son Altesse avait convié ce soir-là à sa table M. Ionine, le chargé d'affaires de Russie ; le président du sénat, M. Dieudonné Petrovitch, son cousin, Stanko Radonich, sénateur, et le ministre de l'Instruction publique. Rien ne m'a frappé dans les usages comme ayant un caractère spécial, et je n'ai pas besoin de dire que, malgré la barrière que la nature a élevée entre Cettigné et le reste du monde, les raffinements de la civilisation ont pénétré jusqu'ici. La seule consolation offerte à mes yeux avides de pittoresque, c'est la livrée du palais : le service était fait par des Monténégrins vêtus de la gougne blanche, qui ne me firent pas regretter ces valets de pied de nos dîners anglais, français ou italiens, si graves, si bien rasés, si bien cravatés, qu'on se demande, en les croisant dans les couloirs, si ce ne sont pas des maîtres des requêtes de la cour des comptes invités comme vous.

Le soir on nous permit la cigarette, et quelques officiers se joignirent à nous ; de temps en temps on apportait des dépêches pour Son Altesse, et elle disparaissait pour répondre aux communications. Nous devisions de toutes choses, des romanciers, des peintres, du boulevard, de la guerre, hélas ! la nôtre, si cruellement ressentie dans ces montagnes par tous ces guerriers avides de nouvelles, et qui en suivaient les péripéties avec un si vif intérêt. Le jeune président du sénat, élevé à Paris, où nous l'avions vu passer dans des salons amis, vivant, nerveux, actif, vif dans le geste et dans le propos, si jeune d'aspect qu'on lui aurait donné vingt ans, nous reportait aux boulevards et parlait de notre ville avec un enthousiasme sincère. M. Radonich, plus mûr, avait accompagné le prince Danilo dans ses voyages à la cour de France, et rapporté dans son pays la notion exacte des progrès à réaliser. Le ministre de l'Instruction publique nous énumérait les réformes qu'on s'efforçait d'introduire. M. Ionine, qui a joué depuis un rôle si actif dans toutes ces affaires d'Orient, nous parut réservé et boutonné comme un diplomate ; mais, comme la plupart des Russes, plus au courant que nous-même de la France, de Paris et de son personnel.

La princesse regrettait que nous ne vissions d'abord du Monténégro que cette province de Katounska, si âpre et qui est une rude préface au voyage. Enfin nous avons conservé de cette soirée un vif souvenir, et en pensant à la rudesse de la nature qui nous entourait, à cette humble capitale de la Principauté, cachée dans une plaine entourée de hautes montagnes et séparée du monde par des barrières qui semblent infranchissables, nous avons senti plus vivement la distance qui sépare la cour du peuple, et la disproportion réelle qui existe entre la tête et le corps de la Principauté.

Dehors tout était sombre ; les gardes marchaient de long en large devant les murs du palais ;



LES ENFANTS DU PRINCE.

quelquefois un Monténégrin attardé glissait comme une ombre dans la grande rue : un serviteur de la maison du prince nous précédait, une lanterne à la main, et nous ramenait à notre logis du Palais Vieux au milieu du silence et des ténèbres.

Il n'y a pas d'intermédiaire entre le prince et ses sujets, et c'est peut-être un des plus curieux spectacles réservés à l'étranger que celui de cette simplicité patriarcale qui amène le dernier des Monténégrins, respectueux, affectueux même, mais tout à fait libre dans son attitude et dans sa parole, en face de son souverain. Ce n'est point qu'il n'y ait du faste extérieur et une mise en scène digne et presque grandiose dans la façon dont Nicolas I^{er} se présente à ses sujets, car l'appareil et le prestige qui entourent le souverain sont aussi dans le caractère

local ; mais il y a cependant là un reflet des mœurs antiques et une certaine bonhomie dans les usages. Le lendemain de notre arrivée, comme nous étions en train de dessiner le type d'un pope dans la chambre basse de l'hôtel de Cettigné, par une fenêtre ouverte à la fois sur le palais et la plaine qui s'étend derrière la résidence, nous vîmes sortir le prince, entouré d'un nombreux état-major composé du président du sénat, des sénateurs, des ministres, des voïvodes, des gardes et des périaniks, en tout une trentaine de personnes de la suite, tous dans leur costume national. La plupart d'entre eux, les plus qualifiés, portaient la botte à l'écuyère ; les autres, cette guêtre albanaise qui s'ouvre sur le pied et qu'on appelle *dokolienitsé*. Le prince marchait seul à quelques pas en avant, une cravache à la main et sans armes ; les premiers dignitaires le suivaient, et derrière eux les chefs, groupés selon leur rang. De temps en temps, Nicolas I^{er} s'arrêtait pour interroger un passant, qui, la beretta à la main, répondait à ses questions après avoir légèrement incliné le genou. Arrivé dans la plaine, il s'assit sur un tronc d'arbre ; quelques individus l'avaient suivi, et l'un d'eux, marchant droit à lui, s'arrêta à quelques pas et engagea la conversation. Le prince était silencieux ; il écoutait, répondait parfois par monosyllabes, très-bref, très-sérieux ; d'autres se succédèrent, et le colloque dura ainsi un certain temps. C'est ainsi que parfois il rend la justice, termine un différend, étouffe à son origine une vendetta prête à naître, empêche un forfait, ou prévient un malheur ou console une disgrâce. Ce soir-là, Son Altesse nous dit elle-même qu'un paysan de Rička n'avait pas craint d'aborder la grave question des meurtres de Podgoritza, et, avec une faconde propre aux Serbes en général et aux Monténégrins en particulier, lui avait représenté l'émotion produite par le massacre. Il avait confiance dans son souverain, il ne doutait pas que son cœur n'eût été déchiré comme celui de ses sujets ; mais, employant ces aphorismes, proverbes et dictons populaires communs à tous les Serbes, il lui rappelait que pendant que la diplomatie délibérait, le loup fondait sur les brebis.

C'est vraiment un des traits spéciaux de ce petit gouvernement que cette communication directe entre le prince et les siens : il reçoit directement les plaintes ; il correspond avec tous, depuis le voïvode jusqu'au pâtre, si ceux-ci ont eu recours à lui ; il ne refuse jamais audience, et un Serbe de la Principauté, si humble qu'il soit, n'a jamais recours à un plus habile pour exposer son cas et se défendre. La plupart du temps, alors que la saison est belle, c'est sous le grand mûrier, près du puits de la grande rue, ou sous l'arbre qui s'élève à la porte du Monastère, où l'on a disposé un banc circulaire, que se tiennent ces lits de justice qui rappellent le chêne de saint Louis. Dans les grandes occasions, l'arbre peut aussi être témoin de scènes d'un caractère épique qui peignent bien le caractère de ce peuple belliqueux. En 1861, le prince, âgé de vingt ans, assistait impassible à la lutte que soutenaient les Serbes d'Herzégovine ses voisins, soulevés contre les Turcs par Luka Vukalovicz : les démonstrations de deuil public causées par la mort de Danilo I^{er} duraient encore, quand un envoyé d'un voïvode de la frontière arrive au palais en annonçant que l'ennemi foule le sol monténégrin. Nicolas ordonne de déployer sur le palais l'étendard qu'on avait retiré en signe de deuil ; on prépare les chevaux, les armes, les munitions ; on envoie de toutes parts des messagers, et le soir, au coucher du soleil, le prince vient s'asseoir sous le grand arbre de la plaine : tous les habitants de Cettigné l'entourent ; et là il proclame la lutte en entonnant les *Pesmas*, ces beaux chants de guerre, hymnes patriotiques destinés à enflammer le courage des moins intrépides.

VIII

Le pouvoir, il y a quelques années encore, était autocratique ; les lois consistaient dans le droit coutumier, qu'on se léguaient par tradition. Danilo I^{er}, qui fut un souverain très-éclairé,



LE PRINCE RENDANT LA JUSTICE.

d'accord avec les chefs et les vieillards, a promulgué un code général dont le protocole dit qu'il a été constitué afin que « pour toujours soient jugés tous Monténégrins et Berdianis, petits ou grands, pauvres ou riches, chacun ayant des droits égaux à ce qu'il lui soit rendu justice. » Ce code, promulgué le 23 avril 1855, tiré à un nombre d'exemplaires assez grand pour que chaque habitant pût en posséder un, est composé de quatre-vingt-treize articles; il embrasse tous les sujets et semble avoir prévu tous les cas, sauf ceux qui sont purement litigieux et se rapportent à la propriété. Plus tard, quand nous parlerons de la constitution de la famille au Monténégro, et que nous indiquerons les réformes introduites dans ces derniers temps, nous verrons que le prince actuel a senti la nécessité de mettre le code de la Tsernagora en rapport avec celui des différents États de l'Europe. Un légiste très-distingué, qui n'est plus désormais un étranger pour nous, et que nous avons souvent coudoyé dans nos archives d'État, M. Bogisic, de Raguse, conseiller d'État et professeur à l'université d'Odessa, a été chargé en 1871 de rédiger le code définitif du Monténégro et de présenter dans une série de tableaux parallèles les différentes interprétations de la loi dans chaque cas prévu par chaque article. Son œuvre est très-avancée, et nous en suivons l'exécution avec l'intérêt qu'inspire une œuvre aussi ardue.

C'est de 1851 que date la grande réforme politique opérée par Danilo I^{er}; jusque-là, nous l'avons dit, le pouvoir civil, religieux et militaire est concentré dans une seule main. Le *vladika* est évêque, prince, généralissime; et si l'on compare les deux États, on voit que le *vladika* peut être appelé avec plus de raison encore que dans l'empire du Nord l'autocrate de la Principauté. Le fait important de la renonciation de Danilo à son caractère religieux modifie profondément l'essence du pouvoir et la forme dans laquelle il s'exerce; aussi dès ce moment on peut dire que la forme du gouvernement de la Principauté est une forme monarchique absolue, et de plus héréditaire. Une question grave se pose au début; je la résoudrai par une affirmation, sans donner les raisons qui entraînent de ma part cette conviction, que j'ai acquise par l'étude de l'histoire et la lecture des documents diplomatiques turcs¹ et monténégrins depuis les traités de Carlowitz et de Passarowitz, jusqu'aujourd'hui. — Oui ou non, les Turcs, qui prétendent avoir incorporé le Monténégro à leur empire par les conquêtes du sultan Mourad I^{er} dès le quinzième siècle, et plus spécialement à la province d'Albanie par celles de Mahomet II, sont-ils — en droit comme en fait — les seigneurs suzerains de la Principauté?

On voit où nous conduirait la discussion du fait; nous ne l'abordons même pas, et nous répondrons hardiment: Le Monténégro est bien un pouvoir indépendant de la Porte. On a fait autrefois un mystère de la rédaction d'une note célèbre qui parut au *Moniteur officiel* le 11 mai 1838, et qui éclata comme une bombe dans tout l'Empire Ottoman². Cette note est très-catégorique, très-décisive, et elle oppose aux subtilités orientales la logique implacable des faits. « La Porte Ottomane ne saurait invoquer des droits incontestables ni des motifs d'urgente nécessité. Il y a deux questions: l'une, qui est de savoir si la Porte a un droit de suzeraineté sur le Monténégro; l'autre, si certains districts, occupés et régis tour à tour par l'autorité ottomane et par celle du prince de Monténégro, doivent faire partie du territoire de ce petit pays, ou être rattachés aux provinces turques. Sur le premier point, la Porte invoque le droit de la conquête; et c'est en effet le seul qu'elle pourrait invoquer avec quelque vraisemblance, car il n'existe entre elle et le Monténégro aucune convention qui consacre à son profit un droit

¹ *Recueil de documents diplomatiques relatifs au Monténégro*, publiés en 1876, à Constantinople, chez M. S. H. Weiss, libraire à Péra, par Benoît Brunswick.

² Voir le numéro du *Moniteur universel de l'empire français*, 11 mai 1838. — Ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que cette note, extrêmement nette, et dont la rédaction trahit une plume tout à fait autorisée, est due à M. Faugère, actuellement directeur des archives au département des affaires étrangères, et qui, si je ne me trompe, était alors sous-directeur à la politique.

quelconque de suzeraineté. Reste donc la conquête; mais le fait de la conquête ne se transforme en un véritable droit qu'à certaines conditions, dont la plus essentielle est l'occupation permanente et continue du pays conquis, ou du moins sa sujétion attestée par des actes d'administration souveraine, tels, par exemple, que le paiement d'un tribut, la présence d'une garnison, etc. Or l'histoire atteste que si les Turcs ont quelquefois attaqué avec succès le Monténégro, ils n'ont jamais pu se maintenir dans ce pays; et c'est un fait incontestable que, depuis bientôt un siècle, le Monténégro leur est demeuré entièrement fermé. »

Voilà le fait. Nous le relatons comme un historien, sans autre parti pris que celui de voir clair dans une question à laquelle tous les documents diplomatiques, toutes les prétentions n'enlèveront pas sa valeur effective. Donc, passons! — Le prince Nicolas I^{er}, souverain d'un pays *indépendant*, dans les premières années de son gouvernement, avait encore l'autorité absolue; depuis il a volontairement délégué, en théorie, une partie de son pouvoir en instituant un ministère, et il a appelé des chefs à la direction des différentes branches qu'il a créées dans l'administration. Jusque-là il avait la libre disposition, sans contrôle, de tous les revenus de l'État, et même des revenus de l'Église. Il existait bien à côté de lui, ou plutôt au-dessous de lui, une assemblée générale ou *skouptchina*, mais elle n'était convoquée que dans des circonstances tout à fait extraordinaires et pour résoudre un cas spécial. Il existait aussi un *Sénat*, il existe encore; c'est le cas de définir cette institution: on verra qu'elle n'est pas faite pour entraver l'autorité du prince.

Le Sénat (en serbe *soriet*) a été créé en 1831 par le vladika Pierre II; c'était alors la *Skouptchina* ou assemblée du peuple qui nommait les douze membres dont il se composait; le vladika avait un droit de *veto* et pouvait récuser les personnalités qui l'offusquaient; peu à peu, et dès les premières années du règne de Danilo, le choix des membres fut laissé au souverain, et la *Skouptchina* nommait toujours ceux qu'il désignait: c'était le triomphe de la candidature officielle. Bientôt on ne convoqua même plus l'assemblée, et le prince, après avoir désigné personnellement les seize titulaires, donnait la présidence à son frère ou à un proche parent. C'était disposer absolument de cet aréopage. Dès le principe, on avait inscrit dans une sorte de constitution flottante (qui ne fut véritablement fixée qu'en 1868) que le Sénat discuterait les lois et les soumettrait à la ratification de la *Skouptchina*; mais comme en somme l'attribution de la justice est le plus grand privilège pour ces races un peu primitives, et que c'était surtout le danger créé par l'influence que prenaient peu à peu les chefs de tribu chargés de juger les différends qui avait déterminé le vladika Pierre II à constituer le Sénat, le rôle de ce corps, dès le règne de son successeur Danilo, devint purement judiciaire. Quand il a tenté de sortir de ses attributions, le prince l'a brisé net, en vertu du droit de dissolution que lui confère la constitution. Ce fut justement le cas peu de temps avant mon séjour au Monténégro.

Sous Danilo, la présidence du Sénat était dévolue à Mirko, le père du prince actuel; après sa mort, elle a été confiée à un cousin du prince, qui a fait son éducation en France, Bozidar Petrovicz, extrêmement jeune alors, car plus de sept ans après, quand nous avions l'honneur de le rencontrer, nous nous étonnions encore de lui trouver un aspect aussi juvénile. Nous aurons bientôt à revenir sur cette personnalité quand nous nous occuperons des qualités militaires des Monténégrins. La vice-présidence du Sénat a été confiée à Petar Stephanow Voukoticj, beau-père du prince. On voit que les avenues du pouvoir sont bien gardées; et depuis la promulgation de l'étonnante constitution turque, les Monténégrins pourront passer pour rétrogrades vis-à-vis de la Sublime-Porte.

On sait les droits et les privilèges du Sénat; les membres de ce conseil ne portent pas de costume particulier, mais ils déploient dans leur tenue le luxe que comporte leur haute situation relative: quelques-uns chaussent la botte haute à la hongroise, et quand, par les temps

froids, ils mettent par-dessus leur costume la belle pelisse rouge à fourrures, dont les manches pendent comme celles d'un dolman (*tchinteratz*), pelisse que le prince Danilo mit à la mode au retour de ses voyages dans le Nord, ils ont grande allure et pourraient lutter comme pittoresque avec les brillants Magyars. Au moment où je suis arrivé à Cettigné, il est probable que le Sénat était en permanence à cause des circonstances créées par les massacres de Podgoritza, car on



UN SÉNATEUR MONTÉNÉGRIEN.

me montra tous les sénateurs réunis ; les personnages avec lesquels j'avais dîné la veille appartenaient pour la plupart à ce corps de l'État.

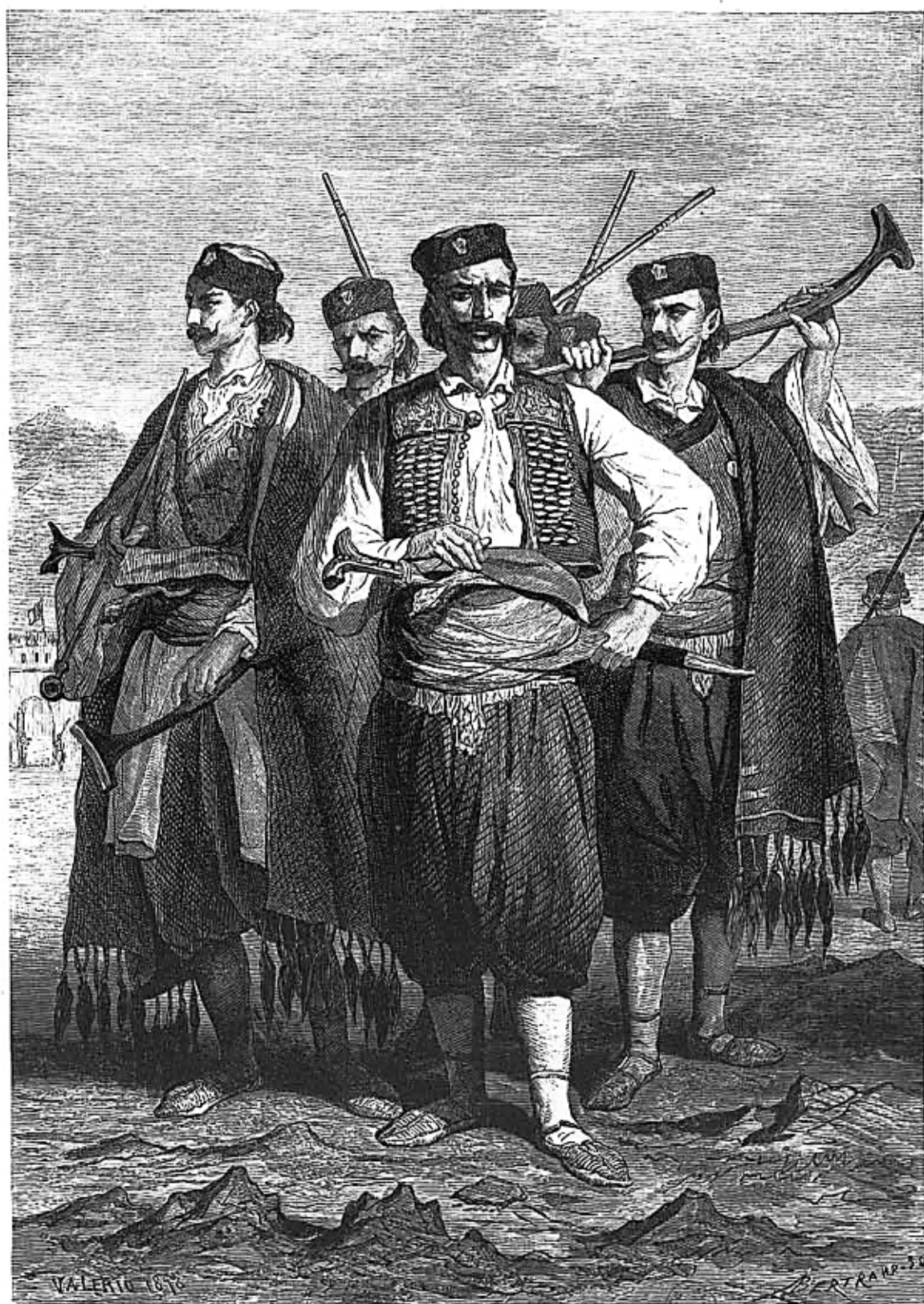
Les sénateurs monténégrins sont au nombre de seize, dont un président et un vice-président ; le budget du Sénat pour les appointements de ces seize personnages s'élève à la somme de quinze mille neuf cents francs. Le président reçoit trois mille cinq cents francs ; le vice-président, trois mille ; cinq sénateurs, qui sont choisis parmi les plus influents de la capitale, touchent annuellement quinze cents francs, et les autres neuf, pris parmi les plus riches des diverses

provinces, perçoivent sept cent cinquante francs. La somme est modeste, mais le budget général n'est pas non plus très-élevé, et d'ailleurs c'est plutôt une indemnité qu'un traitement.

Le siège primitif des séances du Sénat était une sorte de hangar qui s'élevait à Cettigné près du couvent, et se composait de deux parties : l'une servant d'écurie commune ; l'autre, de salle des séances. Dans la première, chaque sénateur, venu de sa tribu ou de sa résidence dans la plaine, attachait, en arrivant, à un clou le cheval ou la mule qui l'avait porté ; dans l'autre, on siégeait sans façon, en fumant autour d'un foyer, après avoir accroché les fusils aux râteliers, mais en gardant toutefois les pistolets et kadjars à la ceinture. Ce temps n'est plus. Lenormant, Wilkinson, Marmier et les premiers voyageurs ont décrit cette salle sénatoriale, où il paraît que souvent, quand la discussion se prolongeait, on mettait sans façon un mouton au palan de bois qui sert de broche, puis on le faisait rôtir et on le dépeçait tout en discutant : de sorte qu'entre deux discours un sénateur se levait gravement pour aller retourner le rôti ou couvrir de cendres le feu trop violent. C'était un souvenir des temps homériques, et cela devait avoir une grande couleur locale ; pendant ce temps-là, un secrétaire, sorte de *kodja* assis à la turque, écrivait sur ses genoux le procès-verbal.

Vers la fin du règne de Danilo, on avait ajouté une aile au château du Palais Vieux, où nous sommes déjà entré, afin de loger les sénateurs, et depuis 1873 c'est encore là que se réunit le Sénat. J'ai vu cette salle, mais il n'y a point à la décrire, car elle est absolument nue. Une division est établie entre les membres de l'assemblée et ceux qu'elle est appelée à juger ; cette barrière représente la barre du tribunal suprême. Il est assez remarquable que lorsque le prince veut siéger, et cela arrive souvent, une sorte d'étiquette respectée exige qu'on lui réserve un banc sur lequel on pose un sac de laine, comme pour le chancelier de l'Échiquier. Les Serbes de Belgrade qui font partie de la Skouptchina (à part ceux qui logent dans la ville et sont citadins) ne m'ont point paru moins rustiques que les sénateurs du Monténégro ; mais j'ai assisté à de nombreuses séances, et le lieu où elles se tiennent est tout à fait dans le goût moderne. J'ai assisté aussi aux séances de la diète d'Istrie à Parenzo, et à celles de la diète de Dalmatie à Zara, comme aussi aux medzlis de Bosnie et aux réunions du konak de Banjaluka : de toutes ces régions du Sud, c'est encore le Monténégro qui a le mieux conservé le caractère primitif, et là où ce caractère frappe le plus vivement l'étranger, c'est dans la réunion à l'air libre des membres qui composent le conseil. On m'a dit que d'ordinaire les sénateurs se réunissaient sous le grand murier, près du puits, dans l'artère principale de la ville ; mais je crois que ces réunions-là n'ont pas un caractère délibératif, tandis que parfois, par un beau temps, il leur arrive de tenir conseil à la porte même du Monastère, sous le bel arbre qui se trouve là, groupés tous sous les vertes ramures, dans leurs éclatants costumes, les armes à la main, discutant à l'air libre et offrant un tableau de la vie militaire qui est tout à fait typique de ce pays et fait penser aux scènes de la vie antique.

C'est en 1873 que le prince créa un ministère, mais je n'ai pas besoin de dire que la bureaucratie n'envahit pas encore l'État. Le Monténégrin, de sa nature, n'est pas porté aux fonctions sédentaires. En 1871, on avait remplacé les capitaines, chefs de tribus, voivodes à la tête de chaque *Nahia*, par un fonctionnaire qu'on n'ose appeler ni gouverneur ni préfet, mais qui tenait des deux pouvoirs. En même temps, développant à outrance l'instruction primaire, adoptant avec une précipitation louable les innovations, le télégraphe, le système des courriers, adhérant sans retard aux conventions internationales et suivant autant que possible les progrès réalisés par les Autrichiens ses voisins, le prince semblait n'avoir qu'un objectif, la transformation du pays. Le gouvernement avait même fondé un journal, *Tsernagorats*, journal officieux s'il en fut, qui comptait assez peu d'abonnés et dut suspendre sa publication, mais qui reparut peu de temps après sous le titre *Glas Tsernagorski*, « Voix du Monténégro ». La première de



LES GARDES DU PRINCE DE MONTÉNÉGRO.

toutes les réformes, celle qui s'imposait avant tout et devait influencer la réussite de toutes les autres, c'était la construction des routes. Quels que soient les efforts du prince, il n'est pas encore arrivé à mettre en communication les divers points de son territoire, et on ne peut vraiment voyager qu'à pied ou à cheval dans toutes ces régions ; c'est même un grave effort que de franchir certains passages.

IX

La grande amélioration tentée, celle qui doit amener les résultats les plus immédiats, c'est l'achèvement de la route qui mène de Cattaro à Cattigné, et met le plus directement le territoire en communication avec l'Adriatique. J'ai raconté dans quelle mesure ce travail est effectué ; mais il est juste de dire qu'on a fait de ce projet une question politique, que le labeur est rude, et qu'il faudrait des ressources autrement considérables que celles de la Principauté pour l'achever. En 1869, on a voulu relier Rieka à la province des Bielopavitz ; le tracé est fait, la route est même terminée ; mais avec les intempéries elle présente de graves obstacles, et c'est une véritable entreprise pour un voyageur que de partir de la Zéta pour gagner les Piperi, les Koutchi, les Vassoïevicz. On ne trouve d'autre abri que les cabanes, nulle ressource, si ce n'est le pain de maïs, le lait et le fromage ; et, quand on voyage en caravane, il est nécessaire de porter tout avec soi.

La superficie totale du territoire est de deux mille neuf cent kilomètres carrés, et le nombre des habitants s'élève à cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf (chiffre donné par le prince lui-même dans sa lettre au Grand Vizir, en avril 1877). Tout le pays, partagé en deux grandes parties, le Monténégro et les Berda, comprend huit provinces ou *nahije* ; celles du Monténégro sont au nombre de quatre : la *Katounska*, la *Tsernitsa*, la *Rietchka*, la *Liechanska* ; celle des Berda sont les *Bielopavitz*, les *Piperi*, la *Moratcha* et les *Vassoïevicz*. Administrativement, les *nahije* se divisent à leur tour en *plemenas*, qui représentent nos cantons, et les *plemenas* se composent des villages, qui ne sont parfois qu'une réunion de quelques cabanes.

Nous sommes entrés par le sud-ouest, par la *Katounska* ; c'est une province importante, parce qu'elle comprend la capitale, Cattigné, et Niégosch, berceau de la famille régnante. Mais si le voyageur jugeait de l'ensemble du territoire par cette région, il aurait une idée fautive de la Principauté, car elle ne présente sur ce point que le spectacle le plus aride, et le cœur se serre à la pensée d'un peuple condamné à disputer sa vie à une nature aussi marâtre. La plaine de Grahovo, où eut lieu la déroute des Turcs en 1858, appartient aussi à cette province montueuse. On rencontre des plaines à l'ouest, vers l'Herzégovine, et le plateau de Niégosch, que nous avons traversé, offre quelques traces de culture.

La *Rietchka Nahia* s'étend entre la plaine de Cattigné et le lac de Scutari, à une heure et demie de la capitale ; le climat y est très-doux ; l'aspect est beaucoup moins aride que celui de la *Katounska* ; on y cultive la vigne et le grenadier. La province emprunte son nom, qui signifie « fleuve », au cours d'eau qui, à trois lieues de Rieka, se jette dans le lac de Scutari. La région voisine du lac, qui est au même niveau que lui et par conséquent assez marécageuse, est assez sujette aux fièvres.

La *Tsernitsa Nahia* est pressée entre le lac de Scutari et le district dalmate-autrichien ; c'est la province la plus riche et la mieux cultivée ; son climat est celui de l'Italie, et les fruits y sont abondants et très-savoureux.

La *Liechanska Nahia* va de la pointe du lac de Scutari jusqu'à la frontière de l'Herzégovine.

Cette partie est cruellement désolée, les villages y sont épars et se dissimulent aux yeux du voyageur ; la seule industrie est celle de l'élevage ; il n'y a pas un centre qui ne respire la misère et la tristesse. C'est, avec les passages de Cattaro, la partie la plus abrupte et la plus sauvage du pays.

Les *Bielopavitz* s'étendent entre Niksich et Podgoritz ; le chef-lieu est Danilograd, situé entre l'Albanie et l'Herzégovine. Cette province est très-fertile, couverte de forêts, arrosée de nombreux cours d'eau, et d'un aspect séduisant qui rappelle la nature de la Suisse ; c'est l'ancienne Zéta, qui donnait autrefois son nom aux ducs suzerains de Serbie. A Danilograd est l'avenir du pays : on a fait là quelques efforts pour améliorer le sol, le gouvernement a fait

jeter sur la Rieka-Zéta un pont de bois qui a plus de deux cents mètres. La plaine offre de grandes ressources à la culture, mais on conserve dans un but de défense les bois et taillis, qui sont des citadelles naturelles pour les défenseurs menacés du côté de Niksich comme du côté de Spouz. C'est le point le plus étroit du territoire, à cause de cette échancrure de l'Albanie qui s'enfonce au cœur du Monténégro. Un corps d'armée turc qui à Niksich, en Herzégovine, voudrait donner la main à un autre corps parti de Spouz, pourrait le faire par une marche hardie. Ce fut toute la stratégie des Turcs en 1862 ; aussi, au risque de perdre les avantages qu'offre la culture, laisse-t-on sur pied des forêts qui offrent des ressources pour la défense.

A Orza-Louka, dans cette Nahia des *Bielopavitz*, le prince Nicolas possède une petite villa où il vient passer quelques jours pendant l'été, et dans la même Nahia, à Ostrog, s'élève le monastère le plus célèbre du pays. Adossé à la paroi d'un rocher et dominé par la montagne à une grande hauteur, une de ses chapelles a été creusée dans le roc. C'est un lieu de pèlerinage pour les Serbes ; ils viennent de tous les



JEUNE MONTÉNÉGRINE DE LA RIETCHKA NAHIA.

points du territoire prier sur la tombe du vladika Basile, tour à tour moine et guerrier, qui vivait dans une retraite ascétique d'où il sortait pour conduire au feu contre les Turcs les bandes monténégrines.

Les *Piperi*, ou habitants de la *Piperska Nahia*, occupent les bords de la Moratcha ; ils sont pasteurs, et par la délimitation de 1858 ils ont perdu la ressource des pâturages chez les Kutchi ; leur pays est très-montueux, et ils sont extrêmement pauvres.

Jusqu'à la mer le pays est enfermé dans un corset de fer, et le Monténégro étouffe, car s'il a un débouché sur l'Adriatique par Cattaro, il faut considérer que ce débouché est tout à fait à la merci du gouvernement autrichien ; et selon qu'il est ou n'est pas sympathique au mouvement qui part de Celligné, cet État peut ouvrir ou fermer le passage. Ensuite, la nature

s'est chargée de rendre ce débouché presque inaccessible en élevant entre les Monténégrins et la mer cette prodigieuse barrière que nous venons de franchir.

Tout ceci est indispensable pour bien saisir la situation de la Principauté. Pour son commerce, pour l'écoulement de ses produits, elle n'a d'autre débouché que celui de Cattaro, dont l'accès est presque impossible malgré le grand effort qu'on tente en perçant la route en voie d'exécution ; et si elle cherche à gagner l'Adriatique par le pachalik de Scutari, elle est naturellement de ce côté à la merci de son ennemi. Un tel état de choses serait encore possible pour un pays fertile ; on le cultiverait, on consommerait sur place, et, si l'on avait un excédant qui permit l'exportation, on ferait péniblement des échanges par Cattaro ; mais chacun sait qu'il est loin d'en être ainsi.

La statistique établit sans doute que, malgré la pauvreté du sol et la lutte que l'homme doit engager avec la nature pour en triompher, le pays, pris dans son ensemble, peut suffire à sa consommation ; mais, outre que le cas est contesté, si la récolte du maïs et celle de la pomme de terre manquent, la Principauté est affamée. De là une question vitale pour le pays, qui est au plus haut degré une question d'actualité, c'est-à-dire la demande de concession par l'Empire Ottoman d'un port sur l'Adriatique. C'est une question que la conférence réunie naguère à Constantinople devait être appelée à résoudre.

Nous ne devons pas trop ici nous laisser entraîner à aborder ces questions d'économie ; mais nous pouvons résumer en quelques mots la discussion qui a eu lieu à ce sujet dans la conférence des puissances qui résolut autrefois la question de délimitation du Monténégro, donnant ainsi une existence légale à un pays dont jusque-là le territoire était toujours contesté par ses voisins.

Nous avons pu, chez deux puissances différentes, au siège même des archives de l'État, consulter les comptes rendus secrets des séances de la conférence. M. de Bartenoff, qui représentait la Russie, avait pris, d'accord avec la France, l'initiative de demander à la Porte la concession du petit territoire de Spitz, dont on trouvera le nom sur la carte, au-dessus d'Antivari, à la rive même de l'Adriatique. M. le comte de Luddolf, qui représentait l'Autriche, avait reçu des instructions contraires aux intérêts des Monténégrins, et, dans cette circonstance, il concluait non-seulement contre la cession de Spitz, mais même contre la délimitation nouvelle. L'Angleterre, elle, suivit sa politique traditionnelle, dont nous venons de voir une confirmation solennelle au congrès de Constantinople de 1877 ; ses deux représentants, sir Henry Bulwer et M. Churchill, différaient d'avis : le premier voyait dans la concession du territoire de



MONTÉNÉGRIEN DE LA RIETCHKA NADIA.

Spitza un accès sur le territoire ottoman pour les Russes, protecteurs des Monténégrins; le second, plus conciliant, proposait de canaliser la Boiana, qui est le déversoir du lac de Scutari, et de mettre la Principauté en relation avec l'Adriatique par cette voie nouvelle. — Que répondait le grand vizir? « Nous sommes vis-à-vis du Monténégro, par rapport à nos possessions de la Turquie d'Europe, dans une situation tout aussi grave que le Monténégro vis-à-vis de ses communications avec l'Adriatique. Si nous voulons passer du pachalik d'Albanie dans notre pachalik d'Herzégovine, ou de Scutari à Mostar, il nous est impossible de le faire sans contourner tout le territoire, sans nous engager dans le passage difficile où nous sommes toujours attaqués, entre la Serbie et la Principauté. Qu'on nous concède donc une route de Scutari à Mostar! »

Ce que demandait la Turquie, c'était entamer la Principauté et ruiner le pays. Les négociations n'aboutirent point; la France dut se borner à réclamer la délimitation définitive, et du reste elle l'obtint. Le dernier congrès de Constantinople a franchement abordé la même question, et la réponse de la Porte a été identiquement la même. Aujourd'hui, la guerre étant déclarée, la solution est reculée pour longtemps.

Le territoire de la Principauté se compose de deux parties distinctes, le Monténégro et les Berda, ce qui explique le titre que prend le prince dans les protocoles; les deux cartes qui me semblent les plus exactes, parmi toutes celles que j'ai consultées sur place, sont celles de Wilkinson et celle d'Henri Delarue, qui fut secrétaire du prince Danilo I^{er}, de 1856 à 1859. J'ai pu constater que notre compatriote a laissé un vif souvenir dans le pays; c'est d'après ses relevés que nous avons fait graver la carte qui accompagne notre récit. On comprend, en jetant les yeux sur ce territoire et en voyant comment il est borné, l'état de guerre permanent dans lequel les Monténégrins vivent vis-à-vis des Turcs, malgré les traités et les conventions. A l'ouest, les montagnes séparent le pays des provinces dalmates de l'Autriche que nous venons de parcourir; mais à toutes les autres orientations la Turquie enserme le Monténégro et l'étouffe, ne lui laissant aucun accès à la mer. Un peu au-dessus de Podgoritz, à Spouz (que Wilkinson appelle Spuss), le territoire turc vient s'enfoncer dans les flancs de la Principauté comme une lame. Si l'on veut chercher avec moi les quatre ou cinq noms que je vais citer, on s'expliquera clairement les récents faits de guerre qui ont tenu l'Europe en éveil. A la limite de la ligne frontière qui sépare le Monténégro du département ou plutôt de la province de Cattaro, on lit le nom de *Grahovo*: nom qu'il faudrait écrire avec du sang, car sur ce champ de bataille on peut dire que, toutes proportions gardées, les Serbes ont pris la revanche de Kossovo. En 1857, une insurrection éclata en Herzégovine, dans les districts frontières du Monténégro, et les insurgés comptaient naturellement sur leurs voisins; c'était le moment où le prédécesseur de Nicolas I^{er}, Danilo, cherchait à délimiter exactement la Principauté pour éviter les luttes constantes. Le 13 février, à la suite d'incursions des Turcs sur son territoire, Danilo déclara la trêve rompue et entra en lice. Vers le mois d'avril suivant, comme un commissaire de la Sublime-Porte pour les affaires du Monténégro, Kemal-Effendi, était venu s'établir à Mostar, le prince lui envoya demander une dernière fois de limiter exactement les frontières pour éviter les conflits. La réponse fut ce qu'elle sera toujours de la part des Turcs vis-à-vis des Serbes: « Reconnaissez d'abord l'autorité du sultan! » Le 4 mai, les Musulmans brûlèrent quelques villages et s'établirent à Grahovatz. Danilo envoya son frère Mirko avec quatre mille hommes pour faire face à l'ennemi, puis les autres contingents des provinces le rejoignirent. On se rencontra le 11 mai; le 12 mai, on conclut un armistice pour enterrer les morts; le 13, un corps d'armée turc, s'étant placé dans une position dangereuse, essaya de rejoindre le corps principal: le combat recommença et se termina par un véritable massacre des forces de Hussein-Dahim-Pacha. Les Musulmans

perdirent trois mille hommes, tous leurs convois, huit canons, trois mille fusils, leurs munitions de guerre et leurs provisions de bouche. Il faut insister sur cette date de Grahovo, parce que le résultat politique de cette journée fut considérable. C'est en effet de ce jour que date la constitution territoriale définitive de la Principauté, légalement délimitée par une commission européenne. Le but évident des Turcs, ce jour-là, était l'invasion et



PAYSANS SLAVES DES FRONTIÈRES VERS GRAHOVATZ.

probablement la soumission du pays, — solution périlleuse qui fut conjurée par la victoire des Monténégrins ; — mais Danilo I^{er} fut très-habile : au lieu de se donner la facile supériorité d'entrer en Herzégovine après Grahovo, et de s'emparer de quelque lambeau de territoire turc, il obéit à la voix de la France qui lui disait de s'en remettre à l'intervention des puissances et d'attendre leur décision. En mai parut au *Moniteur* l'article qui faisait prévoir l'attitude de la cour de France dans la question, et, presque en même temps, l'amiral Jurien

de la Gravière arrivait à Raguse avec deux bâtiments. La Sublime-Porte, quelques années après la guerre de Crimée, ne pouvait refuser d'adhérer aux propositions de la France; le 8 novembre 1858, les représentants des cinq grandes puissances signaient le protocole de délimitation définitive. La possession de Grahovo, de la Joupa et de la vallée de la Béla fut assurée au Monténégro; on laissa aux Turcs une partie de la Nahia de Koutchi-Drakalovitch. De cette façon, les Monténégrins avaient des positions avancées sur l'Herzégovine, et, dans le cas d'un conflit, la Principauté, de ce côté, était facile à défendre.

Après Grahovo, si l'on remonte vers la Bosnie, on trouve le fort de Niksich, qui garde la frontière; ce fort est si singulièrement accoté à la Principauté, que, par trois fois dans leur dernière lutte, les Monténégrins ont dû ravitailler leurs ennemis par leur territoire, à la suite des armistices conclus avec les insurgés de l'Herzégovine. La Moratcha est gardée, du côté de la Bosnie, par de rudes montagnes; mais, depuis Spouz jusqu'à Jabliak et de l'autre côté du lac de Scutari, le pays devrait se limiter par une frontière naturelle, celle de la rivière, tandis que c'est là que le territoire de Lieschkopol entre au cœur de la Principauté comme un coin de fer.

La *Moratcha* emprunte son nom au cours d'eau qui la traverse et qui forme la partie la plus reculée du territoire. Elle est enfermée entre la Bosnie et l'Herzégovine, et son peuple représente le type monténégrin dans ce qu'il a de plus pur et de plus caractéristique. Ce sont des patriotes ardents, des sujets dévoués et désintéressés, très-attachés à leurs traditions, très-loyaux et pratiquant la vieille hospitalité serbe. Ils vivent de leurs troupeaux et ne cultivent pas leur terre, conduisant leurs moutons de pâturage en pâturage, et ne s'occupant que de pourvoir aux besoins les plus élémentaires de la vie. On dit que c'est là que se conservent dans toute leur pureté primitive les chants des rapsodes qui disent l'histoire nationale du pays. La *Moratcha* offre certaines ressources au point de vue des bois de construction, car toute une région est plantée en forêts, et il y a là des bois de haute futaie sur lesquels, dès 1861, le consul britannique de Scutari avait jeté son dévolu, afin de les exploiter pour la marine anglaise. Le prince Nicolas crut devoir offrir à la France de profiter de cet avantage au lieu de le laisser à l'Angleterre; mais la question n'était pas encore résolue en 1873, et les habitants du district, s'appuyant sur une compagnie étrangère, ont voulu entreprendre eux-mêmes l'exploitation, afin d'en tirer tout le profit possible.

Près de la source de la *Moratcha* s'élève le cloître de la *Moratcha*, construit, si l'on en croit la tradition, par Douchan, le fameux roi de Serbie; on y montre encore une corne de buffle qui, du temps de ce souverain, servait à la communion, et un grand nombre de tombes restées intactes qui prouvent que le sanctuaire a échappé à la dévastation des Turcs.

Les *Vasöevicz*, limités par la Bosnie et l'Albanie, ressemblent un peu, comme nature, à la *Moratcha* et sont riches en forêts qu'on n'a pas encore exploitées; on sent le voisinage de l'Albanie, d'où les Vénitiens tiraient leurs bois pour les galères et les approvisionnements de leur grand arsenal.

Les voyageurs qui traversent le Monténégro sans en faire un but tout spécial d'études, entrent ordinairement par Cattaro, effectuent le passage de la montagne, séjournent à Cettigné, de là vont à Rieka et, descendant le cours de la *Moratcha*, arrivent au lac de Scutari, où ils s'embarquent sur de grands canots à douze rameurs appelés des *londras*, et s'échappent par Antivari. Ils ont ainsi traversé le pays, de la frontière dalmate à la frontière turque d'Albanie. Pour se lancer chez les Piperi ou dans la *Moratcha* et les autres *nahije*, il faut organiser une caravane, et c'est une véritable aventure qui demande beaucoup de temps, à cause de l'état incroyable des routes à franchir. On doit prendre des guides à Cettigné, porter avec soi ses vivres, se munir de chevaux ou de mulets, choisir la saison favorable et, dans ce cas, pour peu

qu'on se soit présenté à Cettigné avec des lettres de recommandation ou des lettres de créance, le prince accorde gracieusement le concours d'un ou deux pérjaniks qui servent d'escorte. A part les médecins qui ont vécu dans le pays, à part les ingénieurs et les secrétaires du prince qui ont écrit sur le Monténégro, c'est une bonne fortune que n'ont pas eue beaucoup de voyageurs que celle de parcourir toutes les provinces ; mais se borner à voir Cettigné, c'est n'avoir du pays que l'impression la plus rude et la moins avantageuse ; il faut au moins aller jusqu'au bord du lac, si l'on veut concevoir du pays une idée plus juste et plus consolante. Le passage de la montagne qui mène à Rieka et qui, entre Cettigné et le lac, nous apparaissait relativement peu élevé du haut des rochers au sortir de Niégosch, est peut-être aussi tourmenté que ceux qu'on a traversés pour arriver à la capitale. En se dirigeant de Cettigné vers l'Albanie, si l'on se retourne, entre le lac de Scutari et la plaine qu'on vient de quitter, pour jeter un regard sur le Lovchen et la plaine où s'élève la capitale, on jouit encore d'un prodigieux panorama. Il ne faut guère que cinq heures pour aller de Cettigné à Rieka, mais on monte toujours jusqu'à Granitza. C'est le point d'où il faut embrasser l'ensemble : on aperçoit devant soi la vallée et le cours de la Rieka, les eaux brillantes du lac avec la citadelle de Jabliak, l'ancienne résidence des princes de Zéta avant qu'ils se fussent réfugiés à Cettigné, les îles turques de Vranina, Monastir et Lesendria ; à gauche, les montagnes de l'Albanie et le pays des Mirdites, et, comme on prend le lac dans sa plus grande longueur, la nappe de ses eaux bleuâtres s'étend jusqu'aux extrêmes horizons.

A partir de Granitza, on commence à descendre, et le passage est très-difficile, les chevaux glissent à chaque pas dans ces gorges désolées et l'on éprouve véritablement une sorte de découragement en face d'une aussi rude nature.



MONTÉNÉGRIN DE GRAHOVATZ.

X

Si le Monténégro n'offre aux voyageurs ni monuments ni ruines, à peine une trace visible des siècles passés, quelques dalles brisées, qui furent une voie romaine, et des vestiges du moyen âge tout à fait frustes vers la Moratcha, l'homme y est un intéressant sujet d'études et les mœurs du pays y ont conservé leur caractère primitif.

Dans ce petit État, constitué comme nous l'avons dit, tout le monde a le droit de porter des armes et de donner sa voix dans les assemblées populaires. Les sujets sont tous égaux

devant la loi; ils ne reconnaissent pas de classes, malgré la différence qu'une longue tradition de commandement peut mériter à telle ou telle famille, ou malgré le prestige qui peut rejaillir sur tel ou tel citoyen par suite des honneurs que lui a conférés l'élection. Nulle charge n'est héréditaire, sauf celle de la couronne, et le dernier du peuple peut aspirer à tout, à trois conditions : d'abord si son activité, son industrie particulière et son ingéniosité l'ont amené à la fortune, il se désigne naturellement au choix de ses concitoyens; ensuite, si son courage personnel, une inspiration subite, un trait de bravoure ou un bonheur particulier dans l'attaque ont appelé sur lui l'attention et l'ont fait considérer comme un chef digne d'être choisi par tous, il arrivera par le suffrage aux rangs élevés; enfin (et c'est la preuve du prestige de l'éducation) des connaissances un peu plus étendues que celles du commun, la supériorité que donnent les voyages, l'étude, la connaissance des idiomes étrangers, feront de lui le candidat inévitablement choisi par ses concitoyens.

Je crois qu'on peut établir d'une façon à peu près générale que l'habitant de la Tsernagora est brun d'aspect, tandis que l'habitant de la Berda est blond, comme certains Slaves du Sud. En général, tous deux sont minces, élancés, bien pris dans leur taille, souvent très-élégants d'allure et d'une démarche fière et un peu théâtrale. Ceux de la Tsernitsa et des Bielopavicz se distinguent entre tous par leur haute taille et rappellent ces beaux types dalmates des environs de Knin, que M. Valerio a dessinés pour les précédentes parties de ce voyage. Comme ils ne s'allient jamais entre eux (car leur religion proscriit les unions entre parents au degré le plus éloigné), le type se renouvelle sans cesse, et le peu de soin que reçoivent les enfants en bas âge, la rudesse du climat, l'absence absolue des précautions les plus élémentaires déterminant une grande mortalité chez les enfants, ceux qui sont nés robustes survivent seuls. Cependant, quand on s'attache à la beauté du type et à son uniformité, l'observation donne souvent des démentis à cette règle : nous avons beaucoup dessiné d'après nature, et souvent nous avons fait poser, non pas les types que nous choissions, mais ceux qui voulaient bien s'offrir; à côté de modèles d'une rare perfection de formes, admirablement équilibrés, nous avons constaté la présence d'un certain nombre d'individus assez frêles, hâves et de constitution débile. Les uns, certainement, étaient minés par la fièvre; mais chez les autres, mieux constitués, on constatait un manque d'identité dans la race. Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle variété des types : le Monténégro a été longtemps un lieu d'asile où tout ce qui se trouvait compromis ou gêné dans sa liberté sur le territoire ottoman, venait se réfugier avec ses biens, sa famille et son troupeau, ou simplement avec ses armes pour toute fortune.

Quelques hommes distingués, auxquels il faudra toujours recourir quand il s'agit du Monténégro, des médecins surtout, MM. Tedeschi, Boulougue, le docteur Frilley, le docteur Feuvrier, et aussi M. Vlahovitz, ont consigné leurs observations fondées sur un long séjour dans le pays, et ils ont constaté, entre autres traits physiques, que chez le Monténégrin, si fort qu'il soit d'allure, le ventre est souvent excavé; c'est au port de la ceinture toujours chargée d'armes fort lourdes qu'il faut attribuer cette particularité, qui nous a frappé nous-même.

Très-habiles aux exercices du corps, marcheurs infatigables, habitués à une lutte constante contre la nature, les Monténégrins sont dans un état d'*entraînement* permanent; ils peuvent supporter les plus grandes fatigues, et simplifier la vie comme l'Arabe du désert. Cependant, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, ils arrivent assez facilement à l'intempérance, et ce montagnard qui vit habituellement de pain, de pommes de terre, de riz ou de froment, et qui s'abreuve à la source la plus proche, mange jusqu'à la pléthore lorsqu'on tue un mouton, et, quand il s'adonne à l'eau-de-vie, il le fait avec un véritable excès.

Sur la frontière de l'Herzégovine et du Monténégro, près de Grahovo, j'ai eu l'occasion de

loger chez un Dalmate qui avait joint à sa maison un petit débit d'eau-de-vie ; il me disait qu'il s'était trompé dans sa spéculation en prétendant donner une boisson moins frelatée et de meilleure qualité que celle qu'on débitait partout ailleurs, et sur laquelle il gagnerait cependant encore assez ; il avait calculé qu'il devait doubler sa vente en offrant un véritable avantage au point de vue de la qualité : mais, au contraire, son voisin, qui donnait une liqueur plus rude,



MONTÉNÉGRO DES ENVIRONS DE CETTIGNÉ.

plus vitriolique, et qui l'obtenait par les mélanges les plus artificiels, resta le plus achalandé. Ces gosiers peu délicats veulent qu'on réveille en eux le sens atrophié par l'habitude des épices incandescentes, et même par les huiles rances dont ils ont l'habitude.

Le Montenégroin, plein de vigueur et de santé, respire l'air salubre de la montagne et entretient l'harmonie de toutes ses facultés physiques par un exercice continu, par des jeux qui rappellent les combats et les luttes antiques, et par des tournois de force et d'adresse. Il jouit aussi d'une certaine gaieté et est doué d'un esprit vif et d'une imagination mobile. C'est un

être changeant et inconstant, il n'a ni la patience, ni la persévérance dans l'effort ; son esprit conçoit vite, son imagination envisage le but, escompte le résultat et s'en exagère l'avantage. Il y a de l'enfant dans ce soldat si téméraire dans l'attaque ; lorsqu'il ne réussit pas d'emblée, il devient tout à coup timide et plein de défiance en lui-même. Dans la vie habituelle, il passe aussi très-rapidement de la joie au découragement, du calme à la colère, et sans qu'on puisse dire qu'il soit facile à désarmer, on triomphe cependant assez vite de ses passions.

Son goût dominant est celui des armes, et les plus pauvres font les plus grands sacrifices pour porter à leur ceinture un handjar de prix ou des pistolets d'un beau travail. La plupart ont encore des pistolets à pierre et s'en servent avec dextérité ; les plus fortunés se procurent en Albanie ces armes à clous d'argent qu'on appelle *ledenitze*, et depuis quelque temps il n'est pas rare de leur voir des revolvers à la ceinture. Dès que pour la première fois on a importé chez eux cette arme au tir rapide, les plus riches se sont empressés d'en acquérir de semblables. J'ai vu arriver dans un village un fusil à aiguille, le premier peut-être qu'on importait dans ce petit centre ; celui qui le possédait fut pendant la journée entière obsédé par ses voisins, qui venaient voir l'arme, la manier, et qui voulaient l'essayer à tour de rôle ; ce fut pendant plusieurs heures un tir sans interruption, et une expression d'envie se lisait sur les traits de chacun des assistants. L'armement du Monténégrin a beaucoup changé dans ces dernières années : réglementairement les fusils distribués par l'État sont tous des fusils des différents systèmes récemment employés dans les armées européennes, et qui ont été réformés ; mais en général chacun s'arme selon ses moyens et son goût personnel. Ceux qui sont les plus proches de la frontière d'Autriche ont la carabine et le fusil Martini ; plus on avance, plus l'arme prend de caractère et perd en précision. On voit à l'épaule du montagnard depuis le petit tromblon carré incrusté de nacre, qui rappelle celui des bachi-bozouks, jusqu'au long fusil albanais à crosse courte, fin comme une canardière, orné de plaques repoussées comme les espingardes du Maroc. Malgré l'imperfection de leur arme, les Monténégrins sont des tireurs remarquables. Les Turcs ont le sentiment de la distance et la mesurent avec une rare précision : c'est ce qui les rend si aptes à faire de bons artilleurs ; les Monténégrins ont la même qualité, et, de plus, ils savent très-bien rectifier leur tir ; d'ailleurs ils s'exercent constamment, et, dans la plaine qui s'étend derrière le palais, on voit fréquemment le prince, entouré des siens, lutter avec eux au tir à la cible. La sœur du prince, qui représente beaucoup mieux que sa femme le type de la Monténégrine classique apte aux fatigues guerrières, suit parfois ces exercices les pistolets à la ceinture, tenant compte des coups qui portent juste et faisant les fonctions de juge du camp.

Déjà, dans la haute Dalmatie, sur la limite de la Bosnie, entre Kuin et Sign, nous avions vu des colosses faisant partie de cette garde provinciale des *Pandours*, tout brillants d'argent, portant toute leur fortune sur la poitrine, chamarrés de chaînes, de médailles, de hausse-cols repoussés, qui affectaient une dignité froide, se pavanaient dans leur éclatant costume et se laissaient complaisamment retourner sur toutes les coutures, pourvu qu'on les admirât. Ici ce désir de briller est aussi très-frappant, et c'est un signe de la race. Nous avons vu des montagnards notoirement pauvres qui portaient habituellement des broderies d'or sur leurs vêtements, et des armes dont le prix était un contre-sens avec leur position.

Le Monténégrin marche complaisamment : il a naturellement un aspect digne et fier, mais il se campe volontiers et ses attitudes semblent être étudiées. Il est très-orgueilleux par nature, et le sentiment exagéré qu'il a de sa valeur, de son courage et de ses facultés, tourne en somme à son avantage, car il le pousse à des entreprises téméraires qui réussissent parfois. La race offre, après tout, un singulier mélange de qualités et de défauts. L'homme parle haut, son abord est dur, hautain, silencieux ; s'il marche seul dans la rue, et

si on le regarde, il s'enfle volontiers et redresse sa taille ; à côté de cela il a de la bonhomie et montre de l'humilité à l'égard de ses supérieurs. Il a ce que nous appelons de « l'aristocratie » dans le port, et il est démocrate dans le fond, car il donne le baiser de paix à plus humble que lui, et fait preuve à l'égard du dernier de ses clients d'un sentiment d'égalité qui est touchant dans la forme qu'il revêt.



FEMME DE LA HERDA.

On dirait que son costume national le porte à se faire valoir, et ce goût de briller qui se révèle dans sa tenue est considéré comme si nuisible à son état économique, que le prince Nicolas, la deuxième année de son règne, essaya, par son propre exemple, de réagir contre cette tendance, et de faire abandonner l'usage des costumes pompeux, des riches broderies d'or, des fourrures de prix, qui emportent parfois le plus clair de la fortune de celui qu'ils ornent. C'est depuis ce temps que le prince substitua à ces belles torsades d'or du *djama*

(gilet croisé sur la poitrine) les simples soutaches de cordonnnet noir, qui ont aussi leur caractère. Nous avons vu déjà à Raguse la corporation des commissionnaires, qui, à coup sûr, ne représentent pas une couche sociale bien fortunée, déployer dans leur costume un luxe encore plus grand et plus coûteux. C'est, du reste, une des principales industries des centres les plus riches de la Turquie, de la Serbie, de la Bosnie, de la Dalmatie et de l'Herzégovine, que ce travail de soutaches d'or dont on orne le djamadan. Dans tous les bazars de Serrajevo, de Belgrade, de Banjaluka, de Mostar, des villes d'Albanie, et même dans la plupart des villes de Dalmatie, une rue entière est réservée à ces tailleurs qui, accroupis tout le jour, préparent ces somptueux vêtements, destinés la plupart du temps à des gens pauvres.

L'habitant de la Principauté est peu actif et montre un certain dédain pour tout travail manuel ; son oisiveté lui semble la consécration de sa dignité personnelle. Dans les dernières années du règne de Danilo, frappé du peu d'industrie du paysan et de sa résignation à cet état végétatif, qui est la négation du mouvement et l'obstacle invincible à tout progrès, le prince avait envoyé à l'étranger quelques jeunes gens intelligents qui auraient appris des métiers et les auraient enseignés aux autres. Cette tentative a échoué ; mais le niveau moral s'est beaucoup élevé, le pays est très-sûr, et le voyageur n'a rien à redouter dans ses excursions solitaires. On a mis fin à nombre d'exactions élevées jusque-là à la hauteur d'institutions et qui semblaient œuvres pies à ces rudes montagnards. Ils pratiquaient naguère les razzias sous le nom de *tchéta*, et cette forme d'excursion à main armée chez les voisins d'Herzégovine, de Bosnie et d'Albanie était tout à fait passée dans les mœurs. Déjà le prédécesseur du prince Nicolas avait posé en principe que la *tchéta* était un crime et un vol ; il a fallu beaucoup d'énergie pour réformer ces mœurs-là. Il est un autre point plus délicat à traiter, et un reste de barbarie qu'on voudrait voir effacer des mœurs des Monténégrins : c'est cet usage horrible de mutiler les cadavres et de couper la tête, le nez ou les oreilles de l'ennemi tombé. Il est très-difficile de pénétrer l'idée qui présidait à cette sanglante mutilation, qui n'est pas d'ailleurs la spécialité des Monténégrins, et qui tend beaucoup à disparaître des mœurs. Les derniers souverains du Monténégro, hommes éclairés, qui avaient voyagé et rapportaient dans leurs montagnes les idées civilisatrices des grandes cours d'Europe, ont commencé par montrer le dégoût que leur inspirait cette odieuse habitude : bientôt ils ont pros crit les sanglants trophées, et enfin rendu des édits sévères contre tous ceux qui seraient surpris mutilant les vaincus. Le voyage de Wilkinson date de 1840, et, sur la tour qui s'élève au-dessus du couvent de Cetigné, il compta, lors de son passage, vingt têtes desséchées dressées sur de petits palans. Depuis ce temps tous les voyageurs qui ont traversé le pays parlent bien de la réputation qu'on a faite à un individu pour avoir coupé un nombre plus ou moins grand de têtes, et il est certain que dans les grandes luttes qui ont signalé les dernières années de Mirko et les premières années du prince Nicolas, on n'avait pas renoncé à cette sanglante coutume ; mais depuis quelques années on n'ose plus parler de ces prouesses et s'en faire un titre de gloire.

Dans la dernière insurrection, et pendant la guerre de 1875-1876, le fait s'est renouvelé, parce qu'entre deux ennemis aussi implacables que les Monténégrins et les Turcs il ne peut y avoir de merci ; mais, du côté où le combat prenait le caractère d'une bataille régulière, sous des capitaines qui n'étaient point des chefs de bande, on a au contraire fait le plus possible de prisonniers, et ils ont reçu les mêmes traitements que dans nos guerres d'Europe. En Herzégovine, il y a eu beaucoup d'infractions à cet usage des peuples civilisés, et en Bosnie j'ai vu de mes yeux, sanglantes, livides, accrochées aux deux palans d'un *karaula*, poste avancé des Turcs sur les frontières serbes, deux têtes de raïas pendues par les cheveux noués en nattes à l'extrémité desquelles pendaient de menues monnaies et des amulettes. J'ai même couru un réel



INTÉRIEUR DE FAMILLE MONTÉNÉGRINE DANS LA MONTAGNE.

danger en voulant faire un rapide croquis du karaula orné de ce singulier appendice, et les Turcs m'ont reconduit jusqu'à la frontière autrichienne pour le fait seul d'avoir ouvert mon album en face de cet odieux trophée.

On sent bien que c'est un sujet difficilement abordable avec les nationaux que celui que je traite ; mais je me rappelle encore que dessinant, dans un village aux environs de Cettigné, d'après un Monténégrin d'un aspect martial, qui portait trois médailles sur la poitrine et posait complaisamment, une assez jolie fille qui parlait quelques mots d'italien vint à moi, puis regardant mon dessin, m'apprit que mon modèle était un pope, et que les médailles qu'il portait sur la poitrine correspondaient au nombre de têtes qu'il avait coupées.



L'ÉCOLE DES JEUNES FILLES A CETTIGNÉ.

Un voyageur anglais, Tozer, pense que le montagnard coupe la tête de son ennemi tombé dans le seul but de donner une preuve irréfragable de sa victoire à ceux qui n'y ont pas assisté. « Mais c'est le Turc qui a commencé, » dit le Monténégrin, et notre propre expérience nous a appris que sur tout champ de bataille où nous avons vu des mahométans engagés avec des chrétiens, où que ce fût, en Afrique ou en Asie, les premiers ont constamment pratiqué l'horrible usage de la décapitation.

Comme trait particulier de caractère, il faut encore citer la facilité du Monténégrin à garder les notions qu'on lui inculque, et s'il applique à l'instruction le respect humain et l'amour-propre qui le distinguent, il arrive très-vite à un résultat. Les écoles ont beaucoup réussi ; Cettigné possède une école de jeunes filles très-bien tenue, qui ne le cède point à nos écoles primaires ;

mais si les écoles sont nombreuses, elles ne sont pas assez suivies en dehors de la capitale. Doué d'une faconde naturelle et éloquent sans étude, jamais un habitant de la Tsernagora n'a besoin du secours d'un avocat pour se défendre et débattre ses intérêts.

XI

L'étranger qui, ignorant l'idiome serbe, privé par conséquent du moyen de pénétrer les mœurs intimes et de s'introduire au foyer, ne fait que passer dans le pays monténégrin ou y séjourne quelque temps seulement, se fait certainement une idée fausse de la situation et du rôle de la femme dans la Principauté. S'il en juge par ce qu'il voit, il dira sans doute d'elle que sa naissance est le premier de ses malheurs. En effet, ces longues files de femmes hâves, prématurément fatiguées, qui portent de lourds fardeaux, gravissant péniblement la montagne, comme si elles représentaient dans le ménage et dans la famille la bête de somme vouée aux durs labeurs, n'éveillent dans l'esprit qu'une idée de servage ; en même temps, l'attitude de l'homme vis-à-vis d'elle, son dédain apparent (ou pour être plus juste, son indifférence) lorsqu'il affecte de ne pas la voir et d'ignorer sa présence, indiquent son infériorité sociale. Si l'on pénétre plus avant, si on se renseigne chez les Serbes instruits, ceux qui ont toute autorité pour connaître l'état exact des choses, on constate, dans le sein même de la famille, des compensations à cette position pénible, qui leur pèse d'ailleurs beaucoup moins que nous ne le supposons avec nos sentiments d'habitants des grandes villes de l'Europe.

Il est certain que la naissance d'une fille dans une famille est considérée comme un malheur, ou tout au moins comme une grande déception ; on en a vu un curieux exemple en haut lieu, au Monténégro. Le prince, dont la famille est nombreuse, ne compte qu'un rejeton mâle parmi ses sept enfants, et l'empereur Nicolas ayant accepté de tenir l'un des enfants qui allaient naître sur les fonts du baptême, le représentant du tsar reçut un accueil assez froid dans le pays, parce que le nouveau-né était une fille.

Dès qu'on a constaté, dans une famille, que l'enfant est du sexe masculin, c'est une joie délirante dans la maison ; l'écho des détonations se répercute dans la montagne ; la table est mise, et tous les voisins viennent s'y asseoir : tout respire l'allégresse, et chacun apporte son vœu ; l'un des plus étranges, celui qui révèle les instincts guerriers de ce peuple, c'est celui qui souhaite au nouveau-né *de ne pas mourir dans son lit*. S'il est né une fille, le père s'avance sur le seuil, et baisse les yeux en demandant pardon à ses voisins et amis ; il s'excuse, il n'ose même l'avouer, mais on devine sa déception. Si enfin plusieurs fois de suite, au lieu d'un héritier et d'un soldat de l'avenir, la mère de famille n'a donné à son mari que des filles, elle doit, selon une superstition populaire, rassembler sept prêtres qui vont bénir de l'huile, la répandre, et enlever, pour le changer, le seuil de la porte de la maison qui a été ensorcelée le jour des noces.

La fille est née ; elle est élevée au foyer et à la dure ; mais, il faut cependant le dire, elle reste l'objet des soins constants de sa mère, — car les femmes slaves sont les plus tendres des mères. — La jeune Monténégrine n'aura pas d'autre fonction, jusqu'à ce qu'elle soit mère de famille et femme d'un chef d'association, que celle d'accomplir les plus vulgaires soins du ménage, dans cette vie simple, primitive et rude, près de la nature. Elle a trois soins quotidiens : elle va à la fontaine, qui est souvent très-haut dans la montagne, et elle rapporte l'outre ou le baril sur ses épaules ; elle va au bois, dans les taillis, aux fentes des rochers, ou dans les forêts lorsqu'elle habite au midi ; enfin elle prépare le dîner de son seigneur et maître, qui se prélassait au soleil, ou qui se promène, ou qui chasse. En dehors de ces fonctions habituelles du

ménage, elle tricote des bas et des vêtements chauds pour l'hiver ; elle brode aussi et elle file, mais ses travaux de broderie sont beaucoup moins intéressants que ceux que j'ai signalés avec quelques détails dans les régions de la Dalmatie ; car son costume, tout gracieux qu'il soit, n'a pas le charme de couleur des costumes dalmates. Devenue jeune fille, à l'âge nubile, la galanterie n'existe pas pour elle, et l'hommage que nous accordons si naturellement aux femmes ne leur est jamais rendu. Je ne dis pas que la nature perde là ses droits, il serait naïf de le croire ; mais cette coquetterie innée qui fait qu'une femme, se sentant l'objet de l'attention et de l'admiration d'un homme, est flattée au fond du cœur, — alors même qu'elle se dérobe pudiquement



JEUNES MONTÉNÉGRINES AUX CITERNES DE CETTINE.

au secret hommage qu'on lui rend, — est un sentiment que la Monténégrine du peuple ne connaît point. Comme elle ne se sent pas humiliée par la condition de servage qu'on lui impose, il semble qu'elle ne soit pas fière de l'attention dont elle peut être l'objet ; il m'a même semblé parfois que les plus belles éprouaient une réelle frayeur en face de cette insistance toute platonique que met un galant homme étranger à fixer ses regards sur un beau visage dont il ne détache qu'à regret les yeux. La Monténégrine ne comprend pas l'amour sans la consécration du mariage, et le séducteur devient une victime, s'il n'est prêt à réparer sa faute. D'ailleurs la femme est très-respectée, et quels que soient son âge, sa beauté, sa faiblesse, on la rencontre dans les solitudes des forêts, ou sur les hauteurs inaccessibles des montagnes, isolée et sans défiance, car elle n'a jamais à redouter l'insulte.

Modeste dans sa tenue, si le travail et la peine l'ont vieillie de bonne heure et si sa beauté

s'est vite flétrie, elle est susceptible pourtant d'une grande grâce. A côté de la Monténégrine basanée, à l'œil noir, vif comme un charbon ardent, être insensible et dur, masculin dans son allure, animal dans son geste, endurci à la fatigue, sorte de portefaix hommasse, — comme l'être étrange et infatigable qui nous a servi de guide pendant toute notre excursion, portant nos sacs sur son dos et coupant verticalement les lacets de la montagne, — que de types gracieux, délicats et flexibles ! Que de physionomies douces, un peu tristes, allanguies, au teint pâle des Orientales si séduisant, teint rose-thé auquel les grands yeux voilés par des cils épais et abrités sous d'épais sourcils donnent un charme incomparable ! Que de beautés majestueuses, grandioses, aux traits épiques, comme ces Cérès aux gestes amples et larges, qui se devinent encore aux fresques effacées des murs antiques de Pompéi ! Il faut avoir vu les cartons d'aquarelles faites sur nature par M. Valerio, — devenus la propriété de l'État et classés à l'école des Beaux-Arts, — pour se faire une idée de la beauté des types qu'on peut rencontrer là.

Les générations qui ont précédé la nôtre avaient la coutume de fiancer deux enfants encore au berceau, perpétuant ainsi dans deux familles, dont les chefs étaient des amis de cœur, une amitié héréditaire rendue plus forte encore par les liens de ce mariage. Cette coutume, au dire d'observateurs serbes, tend beaucoup à disparaître. Les noces sont précédées de fiançailles, et les filles monténégrines se marient de seize à vingt ans ; les garçons, malgré le proverbe monténégrin qui dit qu'ils « prennent femme quand ils ceignent l'épée », s'unissent entre vingt et vingt-cinq. Si le garçon choisit sa future, les parents réunis en conseil de famille doivent ratifier ce choix ; cela fait, on va de très-grand matin demander la main de la jeune fille, car les Monténégrins, comme tous les Serbes, sont fort susceptibles, et ne voudraient pas que le refus eût de la publicité dans le village ; mais, avant de demander l'autorisation du père, on s'est assuré secrètement du consentement de la fiancée. On se fait alors de mutuelles visites ; mais ce n'est qu'à la troisième que le fiancé peut rencontrer celle qui sera sa femme et échanger directement avec elle les cadeaux d'usage. La jeune fille reçoit des pantoufles, et le jeune homme a en échange une chemise brodée et tissée par celle qu'il a choisie. Jusqu'au jour des noces, il ne peut plus entrer dans la maison de sa future, et ce jour est fixé dans une fête de famille qui s'appelle *la soie* (*svila*) ; elle a lieu d'ordinaire trois semaines avant le jour de sa consécration ; on y arrête aussi le nombre des convives, et la somme qu'il convient de donner pour les cadeaux de noce. Le fiancé est absent, mais il sait que la *svila* a lieu, et pendant ce temps il doit envoyer deux petits tonneaux de *raki* : l'un reste chez la jeune fille, l'autre va chez ses parents. Quand la *svila* est finie, trois personnes déléguées en avisent la fiancée, en apportant chez elle de la toile pour faire des chemises, de la soie à broder et une petite pièce d'or ; on débouche alors le *raki*, et les trois parents du jeune homme boivent avec ceux de la jeune fille. Tout cela est réglé comme un ballet : les anneaux s'échangent, et la foi est engagée. Dans certaines parties du Monténégro, le fiancé présente une pomme à sa fiancée, et il suffit qu'elle la prenne pour qu'elle soit liée ; dès lors elle ne danse plus dans aucune réunion, elle ne peut plus sortir seule et vit dans la retraite, vouée aux travaux de l'intérieur.

Si, par hasard, une jeune fille fiancée rompait avec cet usage et continuait, dans sa nouvelle condition, non pas à coqueter avec les jeunes gens, mais simplement à prendre part à leurs jeux, ce serait un cas de rupture. Il y a quelques cas prévus, comme la cécité, par exemple, qui peuvent dégager la parole donnée sans entraîner de vendetta ; mais dans ce cas-là, c'est la personne qui est frappée qui dégage l'autre, et il y a certainement quelque chose de noble dans le silence que garde celui ou celle qui devrait tenir sa parole même au prix d'un si grand sacrifice.

De tous les pays serbes où ces usages sont à peu près les mêmes, à part des détails de pure



MONTÉNÉGRINES : UNE MARCHANDE DE CETTIGAL.

mise en scène, le Monténégro et l'Herzégovine sont ceux où l'on prend le moins patiemment la violation de la foi jurée. J'ai passé un certain temps dans les Confins Militaires, et je sais que là on taxe en argent les dommages causés à la famille par la rupture de la foi; mais, depuis Grahovo jusqu'aux Bielopavicz, si l'homme refuse de tenir la parole engagée, on recourt aux armes, et bien souvent les représailles sont sanglantes et terribles. Dans la Dalmatie, aux régions que nous avons traversées, vers Knin, la solution est assez curieuse et, selon nous, assez immorale. Si c'est la jeune fille qui a trahi sa foi, on la tient quitte en lui faisant rendre le double de la valeur des cadeaux qu'elle a reçus, de sorte qu'il y a une compensation d'argent pour le fiancé trompé.

On sait que l'Église orthodoxe défend le mariage entre parents jusqu'au quatrième degré; les Monténégrins sont beaucoup plus scrupuleux que leur Église, et, dans l'usage, ils vont jusqu'à proscrire l'union au neuvième degré. Si l'on appartient à la même association de famille, au même clan, on ne peut pas s'unir, même alors que la parenté serait au vingtième degré.

Il faut tenir compte à ces peuples, si en dehors du mouvement de notre civilisation, de la pureté et du désintéressement de leurs sentiments pour tout ce qui regarde la famille, le mariage et les enfants. Les Serbes, en général, ont des proverbes et des dictons pour toutes les circonstances de la vie, et rien ne traduit mieux leur façon de sentir et de penser à cet égard que les formules populaires qu'ils emploient. Ils disent par exemple: « Si tu prends le diable à cause de sa fortune, la fortune s'en va, mais le diable reste. » — « La beauté est vantée dans le monde, mais la maison ne se glorifie que de la bonté du cœur de la femme. » Les cérémonies du mariage sont très-compiquées, très-longues, et le peuple y attache la plus grande importance; elles ont un caractère extrêmement curieux, tout y est symbolique, et ces usages se conservent intacts depuis bien des siècles. Le récit minutieusement détaillé de ces cérémonies nous entraînerait un peu loin et ferait d'ailleurs double emploi, — car les lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici se rappelleront peut-être qu'en passant à Péroï, petite colonie monténégrine près de Fasana, aux rives de l'Adriatique, en Istrie, nous avons assisté à un mariage célébré selon la coutume du Monténégro. Nous citerons seulement quelques traits symboliques d'un caractère antique, qui font de ces fêtes comme un souvenir vivant des traditions les plus reculées. Au moment où la mariée franchit le seuil de sa nouvelle demeure, on lui offre une petite gerbe de froment et une assiette pleine de miettes de pain qu'elle pose sur la table de la salle à manger; à son tour, elle apporte un pain, symbole de la richesse qui doit entrer avec elle dans la maison qui l'adopte. Une coutume commune à tous les Serbes, et à laquelle on se conforme dans tout le Monténégro, est celle qui consiste à choisir un très-jeune garçon que la mariée prend par la main pour lui faire franchir le seuil de la demeure du mari; elle le soulève au-dessus de sa tête et le fait tourner trois fois: cela fait, la prospérité et la force entrent dans la maison avec l'enfant mâle.

Tandis que les fêtes du mariage durent longtemps dans quelques provinces du sud, la cérémonie ne dure qu'un seul jour au Monténégro: elle ne diffère pas sensiblement des rites pratiqués chez les Slaves du Sud; mais, une fois le côté officiel de cette cérémonie accompli, de singuliers usages qui se pratiquent à l'intérieur, et qui échappent à l'observation du voyageur, constituent des mœurs très-spéciales à la Principauté monténégrine.

XII

Les Monténégrins, comme tous les Slaves du Sud, vivent en communauté, en groupes de parents à tous les degrés, tous issus d'un même aïeul, et un village se compose d'un ensemble de ces groupes. Dans un ouvrage publié par M. Perrot, l'auteur a montré ces associations fonctionnant dans la Slavonie et la Croatie, sous le nom de *zadruga*, qui signifie *association* en langue serbe. Le nom n'est pas le même pour toutes les parties de la presqu'île des Balkans. Ainsi, par exemple, en Herzégovine, au lieu de dire « l'association » ou la « maison associée », *zadrugna kuca*, on dit *le foyer*, *la cheminée* ou même *la fumée*, prenant alors le contenu pour le contenant. Nous ne nous occuperons ici que de ce qui est spécial au Monténégro, où l'ensemble de la communauté s'appelle *dom* (maison), le chef de la famille *domacin*, et sa femme la *domaćica*; mais il faut faire observer tout d'abord que la *domaćica* peut ne pas être la femme du *domacin*, si celle-ci n'a pas les qualités requises.

Quand une jeune fille se marie et quand elle entre dans une nouvelle communauté, celle de son mari, la communauté d'où elle sort n'est plus *dom* (maison), mais *rod* (parenté). Ces communautés comprennent un nombre d'individus qui varie suivant les régions. M. Bogisic, dont nous avons déjà cité le nom, et auquel on doit des observations extrêmement intéressantes à ce sujet, estime qu'au Monténégro la moyenne des familles se compose de vingt à vingt-cinq individus.

La vie en commun n'entraîne pas de la part du chef une autorité absolue; il faut, pour que les résultats soient efficaces, que la soumission de chaque individu au *domacin* élu par l'association soit toute volontaire. Comme le Monténégro n'a jamais été soumis aux Turcs, il en résulte que ces associations y sont restées intactes; elles ajoutent d'ordinaire à l'ancien nom de famille le nom du chef du groupe, et c'est là qu'on peut le mieux étudier la constitution de la famille serbe soumise aux usages anciens.

La communauté a pour premier intérêt la mise en jouissance du bien de tous par tous, et pour le plus grand intérêt de tous et de chacun. Les champs, les prairies, les jardins, les instruments de labourage forment le bien commun et inaliénable de la famille. Le chef ou *domacin* est élu par la communauté; il n'est pas indispensable que ce soit le plus âgé, parce que, malgré le respect dû à la vieillesse — respect que les Serbes pratiquent plus que toute autre race — il faut de la vigueur et de l'énergie pour assumer la responsabilité; mais si un fils aîné très-intelligent a pris par l'élection la direction effective, la dignité apparente et le pouvoir officiel restent l'apanage du plus vieux. En un mot, c'est la capacité évidente qui désigne le chef. Généralement, s'il y a un frère aîné, c'est lui qui succède au frère décédé; on peut même élire une femme, si on lui a reconnu un esprit administratif, et si une fille montrait ces qualités à un haut degré, malgré l'infériorité apparente de son sexe elle pourrait exercer ces fonctions; mais dans ce cas-là elle n'a pas le titre, et c'est le fils, l'héritier direct, qui le porte, fût-il au berceau.

L'élection d'un chef se fait toujours avec solennité; l'Eglise est appelée à la consacrer, et c'est généralement le jour de Noël qu'on accomplit la cérémonie.

Le chef préside les assemblées de famille et représente les intérêts de la communauté, il administre, il surveille et réprime. Il gère l'emploi de l'argent et fait les approvisionnements; dépositaire de la masse, il ne peut rien en distraire, même pour son entretien ni celui de ses enfants. L'honneur de la maison lui est confié, et, s'il est habile, il faut aussi qu'il soit brave; car nous sommes dans un pays où les haines de famille entraînent parfois de sanglants résultats.

Cependant il doit maintenir la paix, calmer les différends, protéger les veuves et les orphelins. On l'entoure de vénération, il a la chaise haute au bout de la table et sert chaque convive ; lorsqu'il entre dans la maison, tout le monde se lève. Si l'on veut se distraire au foyer, ou chanter en s'accompagnant de la guzla, on lui demande son assentiment ; on ne peut même pas fumer devant lui sans qu'il ait fait un signe. Sa juridiction au foyer est toute restreinte à la famille ; il n'a pas le droit de réprimande sur une femme en puissance de mari, et il faut qu'il se garde d'adresser des reproches à un homme devant une femme, afin de ne pas porter atteinte au principe d'autorité. S'il y a crime ou délit dans l'association, une première décision dans le sein de la famille exclut le coupable (qui n'en reste pas moins d'ailleurs sous le coup de la loi monténégrine). C'est l'assemblée de ces chefs, électeurs au second degré, qui nomme les candidats aux hautes fonctions de l'État, quand on convoque l'assemblée générale du peuple.

Le domacin ne peut prendre aucune décision importante ; mais s'il a une très-grande autorité comme administrateur, il peut à la rigueur aliéner et ne rendre compte qu'après. Pour le destituer, il faut l'unanimité absolue. L'incapacité évidente, la caducité, l'ivrognerie, enfin l'abandon des intérêts qui lui sont confiés, seraient des causes inéluctables de destitution. Cet acte doit s'accomplir avec une certaine solennité, afin de ne pas porter atteinte au caractère de l'institution. C'est le soir après souper, en présence de tous, que l'aîné de la famille, se faisant l'organe des griefs de tous, fait le procès public du domacin et le somme de se démettre avant qu'on procède à l'élection.

XIII

La *domacica*, femme du domacin, conserve sa dignité même après la mort de son mari et jouit d'une grande considération à son foyer ; elle a la haute main sur le ménage et recueille les produits de la laiterie et de la volaille, dont elle fait une masse à part qu'elle remet aux maïs du domacin ; elle dispense le travail, le répartit, assigne à chacune sa fonction et son lot. Elle a aussi la direction de l'éducation, enseigne les prières aux enfants, les guide dans la voie du travail et du devoir, les rassemble les soirs d'hiver autour du foyer, leur transmettant la tradition des récits merveilleux qu'elle a reçus de sa mère, les contes populaires, les chants nationaux, l'histoire en vers du peuple monténégrin dont chaque chef est un barde, chaque prince un rapsode qui ajoute au fonds national des *Pesmas*. Les devoirs de la domacica s'étendent aussi aux morts : tous les samedis, elle va au cimetière ou à la messe des trépassés, et c'est elle qui fait la *Prière des morts*, une des scènes les plus dramatiques dont nous ayons conservé le souvenir pendant nos divers séjours chez les Slaves du Sud.

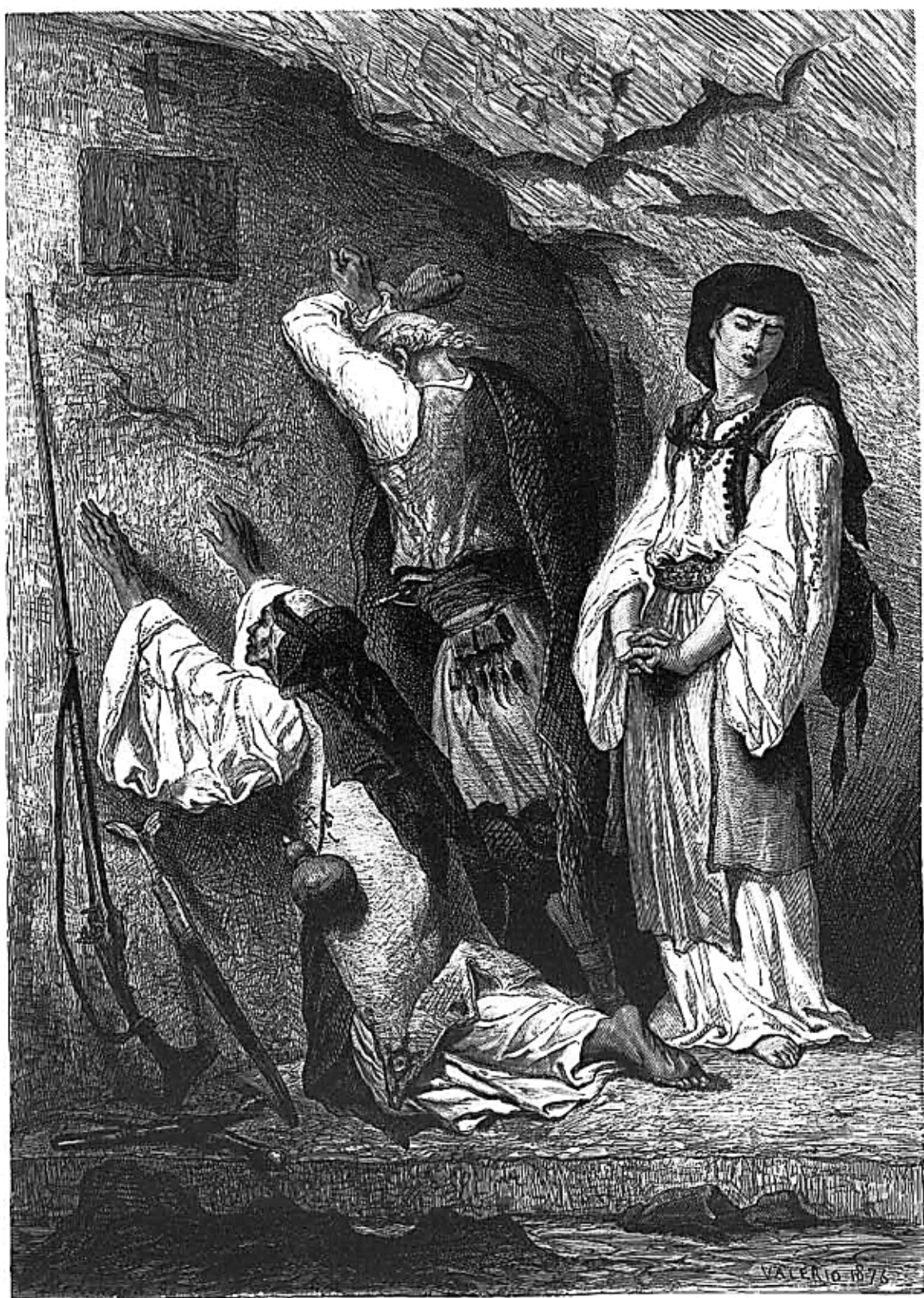
Nous allons voir à quoi s'engage chacun des membres de cette association de famille et quels sont les avantages que rapporte la coopération. Tout individu a sa quote-part des bénéfices, il a droit à la nourriture, au logement et à l'habillement, fournis par le fonds social. Il n'y a ni privilège ni degré dans l'association, mais l'âge et le sexe peuvent restreindre l'étendue de ces droits. A partir de dix-huit ans, un jeune homme peut voter ; par conséquent il acquiert le droit de partage. Les femmes n'ont pas voix délibérative dans les circonstances habituelles : on les consulte seulement dans les cas exceptionnels, par exemple s'il s'agit d'émigrer, de vendre ou de changer du tout au tout l'exploitation. Les conseils se réunissent le soir après le repas quand tous les travaux sont finis ; l'été on les tient en plein air, et le domacin rend compte de sa gestion ; c'est d'ordinaire assez bref et toujours calme : les majorités sont constantes et ne se déplacent presque jamais, les minorités n'affectent aucune turbulence et se soumettent toujours ; il arrive même le plus souvent qu'on n'a pas recours au vote : les

comptes présentés sont ratifiés et les propositions faites pour l'avenir de l'exploitation sont approuvées par un simple acquiescement et sans opposition. A côté de cette confiance évidente et constante, le domacin ne devra jamais engager la communauté sans son consentement s'il s'agit d'une vente ou d'un achat de bétail ou d'instruments dont le prix est élevé, ou enfin d'un emprunt à une autre communauté. Comme les mariages au Monténégro sont soumis à un certain ordre (par exemple, l'union de la fille aînée avant celle de la fille cadette, et l'union des filles d'âge nubile avant celle des garçons), le domacin doit faire observer ces règles, et ne procéder aussi à des unions que d'une façon discrète, parce que tout groupe uni est un fardeau pour l'association.

Tout gain fait par un associé, de quelque façon qu'il ait été réalisé, doit profiter au bien-être de tous ; et celui qui voudrait frauder de ce chef pourrait être rayé de la communauté. En un mot, le *pécule* n'est pas admis, il n'est autorisé que pour des cas très-limités ; ainsi le butin de guerre appartient au vainqueur ; les popes, dans une famille, gardent les dons personnels, mais ils versent leurs appointements ou taxes annuelles à la masse. Si pourtant un membre de la communauté voyage (et c'est un droit qu'on leur reconnaît), il est considéré comme ne faisant pas momentanément partie de la communauté, et les bénéfices qu'il a faits pendant son expatriation lui appartiennent. Comme tout musulman doit une fois dans sa vie aller à la Mecque, tout Monténégrin reçoit de la communauté l'autorisation de faire un pèlerinage au mont Athos, dans ces fameux couvents grecs fondés par les rois de Serbie, qui ont été récemment étudiés et décrits dans un excellent volume par le vicomte Eugène Melchior de Vogüé. Les règles relatives à la situation des membres absents varient suivant les provinces et sont presque toujours l'objet de conventions spéciales. Si jamais, une communauté ayant été ruinée ou éprouvée par un fléau ou par des circonstances exceptionnelles, un de ses membres pourvu d'un *pécule* particulier lui fait une avance, il doit renoncer à recouvrer cette somme, car la charité à l'égard du prochain est une des vertus des Serbes ; mais quand la communauté a prospéré, elle acquitte presque toujours sa dette, et souvent elle la rembourse avec les intérêts.

XIV

En dehors de la domacica, quelle est la position de la femme dans la communauté ? Comme nous le disions en commençant ce chapitre, il faut pénétrer dans la vie intime du Monténégrin pour se convaincre que l'être frère condamné au dur labeur et qui représente dehors la bête de somme du ménage, est cependant l'objet d'égards relatifs : il voit son sort assuré et ses intérêts sauvegardés par la communauté avec une touchante sollicitude. Si la femme porte les lourds fardeaux sur les routes, on lui réserve la tâche la moins pénible dans les travaux des champs ; c'est l'homme qui laboure, qui fauche, qui bat le blé ; elle fane ou elle glane. A l'intérieur, dès qu'elle a l'âge du travail, elle en prend sa part ; on se divise les travaux : les femmes tirent au sort pour savoir lesquelles d'entre elles iront aux champs, et lesquelles auront les soins de l'intérieur. Chacune a charge d'âmes à l'égard des siens propres ; le mari passe le premier, puis les enfants ; après eux viennent les frères et les orphelins non mariés. Une jeune fille doit absolument avoir une dot, si mince qu'elle soit, et, pour y arriver, on lui laisse la faculté de consacrer un certain nombre d'heures par jour au travail. Les résultats de ces heures de travail accumulées lui permettront de constituer cette dot. Dans aucun cas le mari ne peut s'emparer de ce *pécule*. Elle garde aussi l'héritage de ses parents, qui jamais ne va à la masse. Ces monnaies brillantes qui ornent leurs poitrines, ces bijoux en repoussé, incrustés parfois de cabochons, ces lourdes boucles d'oreilles



LAMENTATIONS ET PRIÈRES SUR LES MORTS.

ces ceintures bizarrement ornées, leur appartiennent en propre et iront à leurs enfants. Quand elle travaille dans la communauté, tout va à la masse; mais si l'on chôme et qu'elle se lève au dehors, elle ajoute son gain à son pécule. On constate généralement dans les familles une certaine indulgence à l'égard des femmes au point de vue de l'observation des règles de la communauté, et la domacica peut profiter de l'autorité de sa position pour accorder aux filles quelques avantages, leur donner des douceurs, fournir à leur toilette. L'association leur doit la chaussure, la coiffure et le manteau, qui d'ordinaire est un don du mari; mais en dehors de cela tout se fait à la maison, depuis le tissu jusqu'à la broderie, et ce qui est parure et ornement est à la charge de chacune.

Ainsi donc, dans la famille, égalité des droits pour la femme, tolérance et indulgence à son égard : voilà ce qui résulte de l'étude des coutumes monténégrines et des faits observés par des hommes aussi compétents que M. Bogisic; grande tendresse pour les enfants et dévouement touchant du frère pour la sœur : c'est ce que nous apprennent aussi tous les chants serbes, les *Pesmas*, qui reflètent si exactement les mœurs du pays et sont l'expression la plus parfaite de cette société. L'étranger cependant ne voit et n'observe que des faits et des tendances qui sont en désaccord avec ceux que nous constatons dans la vie habituelle de la communauté. En premier lieu, si les chants sont des témoignages irrécusables, les dictons nationaux ont leur prix en fait de mœurs nationales, et, malheureusement, on dit couramment au Monténégro : *Le nostre donne sono nostre mule* (Nos femmes sont nos mules). Delarue, qui est certainement un des hommes les plus compétents, et qui a fait une étude plutôt politique que sociale, dit d'elles en deux mots : « Elles sont considérées par tout le monde et bien traitées par leurs maris. » C'est ce que nous venons de dire quand nous avons parlé de la communauté; elles sont pourtant spécialement chargées des transports à dos, et, pour un franc soixante-dix centimes, elles portent vingt-cinq kilogrammes à une distance de vingt kilomètres dans la montagne. Voilà le tarif, et le fait seul que ce genre de travaux leur soit réservé établit déjà la situation cruelle qui leur est faite. La même chose, si on se le rappelle, nous a frappé à Fiume, où nous avons dessiné ces pauvres femmes slaves descendant du haut du Terzato et disparaissant littéralement sous le poids de leurs énormes fardeaux de fourrage. C'est ce qui a si souvent offensé nos regards chez les Kabyles, dans les régions de l'Atlas, et les observateurs attentifs pourraient peut-être établir une grande similitude entre les habitudes de ces deux tribus si éloignées l'une de l'autre.

L'étranger qui, en voyage, se trouve tout d'un coup en face de mœurs aussi différentes des siennes, doit se garder de juger sur des apparences, et la recherche de la vérité en pareille matière est très-difficile, parce qu'il faut dire hardiment que d'ordinaire on ne pénètre pas bien avant au foyer intime d'aucun habitant, même quand il est hospitalier et cordial. Un homme qui a la mesure exacte des choses, Wilkinson, a résumé son opinion dans ces termes, à la suite de son séjour : « En Turquie comme au Monténégro, l'homme est un despote et la femme une esclave; mais la différence entre les deux contrées, c'est que chez l'une elle est un objet de caprice, un des éléments de sa maison, comme un des chevaux de son écurie, tandis que chez l'autre elle est sa bête de somme et le remplace dans ses tâches les plus difficiles. Mais la femme monténégrine a l'avantage de vivre dans une société chrétienne, et, si durs que soient ses devoirs, elle est la compagne de son mari et n'est pas abaissée à la condition de femme de harem. Elle est son associée, la seule mère de ses enfants. Elle trouve une grande compensation à la rigueur de sa situation dans l'amour que lui témoignent ses fils, qui sont peut-être plus attachés à leur mère, dans cette partie du monde, que dans toute autre société civilisée. »

MM. Frilley et Johan Wlahovitz, qui ont vécu longtemps dans le pays et ont écrit un livre

plein de renseignements intéressants sur le Monténégro, disent sans périphrase : « L'histoire de la femme monténégrine peut se résumer en deux mots : travailler et souffrir. » Lady Strangford, elle, pousse un long cri de douleur, miss Mackensie s'indigne, Tozer fait de même. Si je dois résumer mon impression, j'établirai un système de compensation, parce que j'ai voulu apprendre ce qui se passe au foyer et dire avec impartialité comment le droit coutumier des Monténégrins considère la femme et la protège. Si je m'en étais tenu à ce que j'ai vu dans la basse classe, mon cœur se serait ému comme au pied du Terzato quand ces meules ambulantes gravissaient péniblement les montagnes ; mais j'ai voulu observer plus loin, entendre les deux cloches et les deux sons. — Oui, le fait qui saute aux yeux du voyageur et qui l'afflige, a des compensations dans le sein du foyer ; et plusieurs fois, passant de longues heures dans des chaumières serbes, au sein d'une pauvreté réelle, j'ai assisté au spectacle d'une franche effusion entre de jeunes époux, j'ai vu des faces épanouies, des joies franches, une liberté entière, une union sans contrainte. Après ces manifestations consolantes, je voyais la femme monténégrine, l'heure venue, reprendre son dur labeur sans sentir une humiliation dans l'accomplissement d'une tâche que nous trouvons trop lourde sans doute, et qu'il nous semble impie de lui imposer, surtout parce que le labeur des hommes est moins dur. J'insiste beaucoup sur ce point, car c'est le côté neuf de la question : il y a incompatibilité ou plutôt contraste entre la condition sociale de la femme monténégrine et sa condition physique. Fille, sœur, épouse et mère, *sa situation est plus sauvegardée que celle de la femme française et de la femme anglaise*, par conséquent plus que celle de toute autre personne de son sexe, dans la société des pays d'Europe. — Et je le prouve : épouse, quand elle est sortie de la communauté où elle est née pour entrer dans celle de son mari, jamais l'association qu'elle a quittée ne se désintéresse d'elle. Si ses droits étaient méconnus dans sa nouvelle famille, elle aurait pour avocats, pour tuteurs et pour vengeurs les membres de son ancienne communauté. Veuve, elle peut revenir dans son ancienne famille, et on l'y reçoit avec joie. Dans aucun cas elle ne reste sans soutien et ne devient une étrangère ; le droit lui-même, le droit écrit ; étant désormais contraire, l'usage prévaut contre lui et les sentiments du peuple sont plus humains que cette loi même. Tout outrage à une fille, à une veuve, réclame le *prič du sang* ou la réparation exigée par la famille qui, je le répète, n'abandonne jamais et ne perd jamais de vue celle qui est née à son foyer. Orpheline, elle trouve un père dans tout père de famille qui vit dans la communauté ; son frère la mariera, sinon ne se mariera pas lui-même, afin de lui rendre la vie plus douce. Je pourrais aller plus loin encore dans cet ordre d'idées et dire des faits tout à l'honneur de cette race serbe, où cependant, en nommant sa femme, le mari dit, à notre grand scandale : *Da prostite moja žena* (Ma femme, sauf votre respect!), comme dirait un paysan normand qui nomme l'hôte de sa porcherie.

Voilà la vérité, et je ne cacherais pas non plus le côté regrettable de ces mœurs, puisque j'ai dit celui qui est digne d'admiration. Les hommes qui semblent les mieux informés n'ont même pas signalé cette tendresse de cœur, cette prudence et cette prévision du législateur anonyme et patriarcal. Nous devons tenir compte de ces tendances-là, car elles sont consolantes, humaines, conformes à la doctrine chrétienne et à la philosophie. En lisant les études des Serbes et des Russes qui ont colligé tous ces renseignements épars constituant le droit coutumier des Monténégrins, on sent passer dans ces mœurs comme le souffle de ces idées humanitaires qui ont inspiré les rêveurs célèbres, depuis Babeuf jusqu'à Saint-Simon, Fourier, Cabet, Victor Considérant, et tant d'autres esprits, qui ont pu se tromper, qui étaient loin d'être pratiques, mais dont il faut parler avec respect, parce qu'ils aimaient l'humanité et la voulaient heureuse.

Si j'ai touché à des questions si hautes, c'est qu'il est toujours permis à un voyageur de tenter de s'instruire au contact des peuples divers et de transmettre à ses lecteurs le résultat de son enquête désintéressée ; mais je n'ai pas renoncé, puisque j'ai parlé de deux cloches et de deux sons, à étonner et peut-être à émouvoir celui qui lit. Nous allons nous trouver maintenant dans l'observation des mœurs ou plutôt des manifestations extérieures du peuple monténégrin ; quelques-unes d'entre elles revêtent un caractère absolument bizarre.

Malgré la protection touchante que l'usage lui accorde au sein de la communauté, la femme monténégrine ne pourra jamais s'immiscer dans les affaires de son mari : il ne parlera jamais d'elle, elle ne parlera jamais de lui ; ne prononcera jamais son nom propre et l'interpellera comme un étranger : « Oh ! viens ! » et lui, répondra : « Oh ! toi ! » Elle cachera ses effusions, même les plus innocentes, à un tel point qu'on ne saura jamais, en entrant dans une communauté, quel degré de parenté unit les différents individus qu'on a sous les yeux. L'homme pourra être violent, et il le sera quelquefois ; il devra même affecter à son égard une indifférence rude : cela fait partie de son costume, de sa dignité d'homme. Jamais il ne sort à son côté que quand la communauté tout entière s'assemble. Chose très-singulière, il ne devra pas la rencontrer sur son chemin, et si, sortis tous deux chacun de son côté, le cas se présente, le mari fera semblant de ne pas la voir, prendra un prétexte, plausible ou non, pour se dérober ; il rattachera l'opanka, rajustera sa ceinture ou soulèvera sa strouka. Tandis qu'un voyageur inconnu recevra d'elle des soins vulgaires, qu'elle lui présentera l'eau pour laver ses pieds fatigués d'une longue route et lui parlera avec une certaine affection pour l'accueillir au foyer, il lui sera interdit de donner de tels soins à son propre mari. Malade, à son lit de souffrance et même à son lit de mort, elle ne le soignera pas, elle ne s'approchera pas de sa couche ; à peine, le moment fatal venu, pourra-t-elle manifester sa douleur, et, en tout cas, ce n'est point à elle qu'il appartient de faire retentir l'air de ses lamentations.

C'est un spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire que celui de ces *Lamentations* ; il m'a fait comprendre la profondeur de l'émotion qui a dicté aux grands tragiques grecs leurs immortelles inspirations.

C'était près de Grahovo, un jour de marché ; je logeais chez un Dalmate, qui m'avait prévenu que je devais sortir le matin de bonne heure, si je voulais voir réunis sur la place du marché les paysans serbes des environs dans leurs costumes de fête. Je m'étais installé au bazar, sur un de ces petits tréteaux à un demi-pied du sol, devant le maigre étalage d'un pauvre diable qui vendait des opankes, des oignons, des gousses sèches et du bois en fagot : je fixais les silhouettes au vol, à mesure que passaient les groupes, notant une couleur, précisant un détail d'ajustement, fixant enfin ces précieuses observations faites sur nature. Bientôt je fus frappé par un bourdonnement, monotone comme une prière dont les mêmes versets reviendraient fréquemment. Un groupe assez compacte s'était formé à l'angle de la place, et peu à peu, du centre de ce groupe, le même bruit, plus persistant, plus plaintif, coupé de vifs éclats et de cris gutturaux, arrivait à mes oreilles avec une insistance fatigante. Le Serbe que j'interrogeai ne détourna même pas la tête ; il ne répondit à mes questions que par ce geste indifférent des Orientaux, qui consiste à lever la main et la tête sans mot dire.

Une femme jeune encore, complètement vêtue de noir, la tête recouverte d'un lambeau de la même étoffe, avait fixé sur un poteau qui se trouvait là une heretta monténégrine, d'où pendait (exactement comme une barbe de dentelle attachée à un masque) une chevelure humaine cousue tout autour, et là, debout, les bras en avant, avec de grands gestes épiques, elle s'adressait à ce symbole.

Elle était venue là en public, au bazar, à la face de tous, rendre hommage à un des siens qui n'était plus, et elle exaltait sa mémoire dans une lamentation dramatique en se lacérant le visage

et le labourant de ses mains nues. Ce n'était ni un chant, ni une prière, ni un récit; un même refrain revenait sans cesse, et, rapidement répété, sans repos, sans trêve, déterminait chez elle une sorte de râle qu'on croyait devoir amener un épuisement et le silence. Mais bientôt elle retrouvait de nouvelles forces, et les sanglots succédaient aux sanglots avec des hoquets de douleur, et ses cris frappaient l'air. Autour d'elle, au lieu de la consoler, de l'arrêter, de mettre un terme à cette scène déchirante, la foule parlait doucement, gravement, et paraissait la louer et l'admirer. Quelques hommes passaient, s'approchaient, écoutaient un instant et s'éloignaient; d'autres s'avancèrent dans le cercle et lui parlaient avec une certaine affection et une grande



LAMENTATIONS DEVANT LES MURS DU MONASTÈRE.

réserve. Et je ne comprenais rien à cette scène navrante, et personne ne pouvait me l'expliquer. Pendant une grande demi-heure, elle ne cessa pas un instant ses lamentations; elle arriva enfin à un tel épuisement, qu'elle se laissa tomber assise sur ses talons, murmurant encore faiblement des mots que je ne saurais écrire, mais qui, pour mon oreille, répondaient aux sons bizarres de *ku ko e ko, ku ko e ko*.

Froidement et cruellement attaché à mon observation, je vis qu'au commencement de cette lamentation les larmes ne coulaient point; puis, graduellement, à mesure qu'elle s'exaltait et qu'elle meurtrissait son visage, ses paupières se mouillaient et des pleurs abondants sillonnaient ses joues. Enfin, elle était tombée là, prostrée, ramassée sur elle-même, épuisée; la voix éraillée pouvait à peine émettre encore des sons perceptibles, et le son *ku ko e ko*, entrecoupé de sanglots, s'entendait comme une plainte touffée. Un homme âgé, qui n'avait pas assisté à

la scène et qui jusque-là faisait ses provisions au marché, vint à nous, portant à la main le sac de tapisserie bariolé des femmes serbes rempli de légumes; il fendit la foule en traînant un enfant par la main et, sans mot dire, emmena de force la pauvre créature épuisée qui voulait rester sur la place.

J'ai revu la même scène une seconde fois à Belgrade, dans un cimetière; mais cette fois c'était une mère qui, debout sur une tombe, appelait son fils et accusait la mort, « l'oiseau de malheur, » qui le lui avait ravi. De temps en temps elle se couchait sur la pierre, appelait le mort, et collait son oreille comme si elle attendait sa réponse. Elle avait apporté des gâteaux pour son bien-aimé, avec quelques pâles fleurs d'automne qu'elle avait répandues sur la tombe. Ma patience se lassa avant que ses lamentations eussent cessé; une heure tout entière s'écoula avant d'arriver à la prostration complète, qui la laissa presque inanimée sur le sol humide détrempé par la pluie. Une heure! toute remplie de ces plaintes cruelles improvisées, de ces chants de douleur dont les mères serbes trouvent la poésie dans le fond de leur cœur! Nous étions absolument seuls dans ce grand cimetière qui commence aux portes de la ville et, sans clôture et sans limite, va s'affaissant au versant d'une colline d'où le voyageur découvre le cours du Danube et de la Save, avec Semlin, Baziach et les plaines inondées jusque vers la Hongrie, tandis qu'il foule aux pieds les tombes turques des vainqueurs de Kossovo, proscrits aujourd'hui du champ des morts, comme ils le sont de la Ville Blanche où ils régnaient naguère en maîtres, et où se dressent encore les minarets de leurs mosquées à côté des coupoles dorées des temples orthodoxes. Et en face de ce panorama de la Serbie où allait couler tant de sang, où deux armées allaient se ruer l'une contre l'autre, renouvelant les anciennes luttes des Chrétiens contre les Ottomans, nos yeux se mouillèrent en pensant à ces pauvres mères qui, par milliers, n'auraient même plus de tombes pour se lamenter sur leurs fils tombés aux champs de bataille autour d'Alexinatz.

Afin que le lecteur ait une idée de la forme littéraire de ces improvisations, je donne ici, en l'empruntant à la traduction de MM. Frilley et Wlahovitz, le texte d'un chant funèbre qu'une jeune fille privée de sa mère vient réciter sur sa tombe.

« Ma mère, mon âme; ma mère, mon trésor; ma mère, ma défense; ma mère, mon ornement; ma mère, ma joie; ma mère, ma vie; ma mère, ma mère!

« Trois jours je t'ai assistée, trois jours je t'ai soignée; trois jours je t'ai consolée; je t'ai servie toute ma vie, et tu as été assez cruelle pour m'abandonner. Seule tu me laisses ici, comme une pauvre orpheline!

« Hélas! ils me l'emportent, ils la conduisent à son éternel repos; ils me l'emportent! ils me l'emportent! — Allez doucement, allez doucement, attendez; n'allez pas si vite, attendez, n'emportez pas si vite ma mère! — Oh! regarde-moi, ma mère; regarde cette malheureuse qui pleure; regarde cette pauvre infortunée. Ah! tu ne la regardes plus, tu continues ton chemin.

« Oh! j'étais née pour le malheur! Mon frère, mon frère, maintenant finit la sixième année, depuis que tu m'as abandonnée; mais ma mère me restait; et maintenant elle aussi m'est enlevée, il ne me reste plus personne. Je suis une pauvre délaissée, trop malheureuse!

« Je donnerais tous les trésors, je donnerais l'univers entier; je sacrifierais ma vie, ma vie et mon âme; mais en vain je délire, on me l'emporte. Oh! infortunée! oh! vraiment infortunée!

« J'ai tout perdu, j'ai perdu mon trésor, j'ai perdu ma vie, j'ai perdu mon âme, j'ai perdu ma mère, ma mère!

« Comment retournerai-je à la maison? Que ferai-je seule ainsi? A qui adresserai-je mes paroles? Personne ne me répondra, je resterai délaissée, pleurant sans cesse. Toujours j'appellerai ma mère, et elle ne me répondra plus...

« La cloche t'appelle, le moine prie pour toi, et nous, nous te pleurons. La tombe est ouverte, ah! ils vont te mettre en terre! Je vous prie, ne partez pas si vite; je veux encore pleurer sur elle; je ne peux plus embrasser ma mère. »

XV

La religion professée par les Monténégrins est la religion des Grecs orthodoxes; il y a quelques musulmans du côté de l'Albanie, mais ils sont à la frontière des Kutchi, et la dernière délimitation de territoire en a même rattaché le plus grand nombre au pachalik de Scutari.

Le chef spirituel des Monténégrins est désormais le *Vladika*, métropolitain du Monténégro, des Berda, de Scutari et des Primoré, qui occupe le siège épiscopal de Cattigné, et réside au couvent principal, seul monument de la ville. Le mot *vladika*, sinon dans sa signification directe, au moins par l'idée qu'il éveille dans l'esprit, désignait le chef spirituel et temporel des Monténégrins à l'époque où les deux pouvoirs se confondaient dans la personne des princes, plutôt que l'évêque purement spirituel. Le titulaire actuel, Hilarion Ragonovitch, qui occupe le siège depuis 1863, n'exerce que cette dernière juridiction, et se renferme absolument dans ses fonctions épiscopales. Il ne reçoit pas de traitement de l'État, et prélève une somme de cinq mille francs sur les revenus des terres appartenant aux monastères de Cattigné et d'Ostrog. L'Église du Monténégro est indépendante; elle ne reconnaît pas de chef, et plusieurs fois elle a protesté contre les prétentions du patriarche grec de Constantinople et celles du synode russe; mais quand un évêque doit se faire consacrer, il est obligé de se rendre à Moscou. Ce fut le cas pour les deux derniers métropolitains. Dans la ville d'Ipek résidait le patriarche des Slaves du Sud qui habitent entre la Slavonie, la Save et la Drave; ce patriarche recevait autrefois l'hommage librement consenti du métropolitain du Monténégro. Dans une assemblée générale du peuple, le 3 juillet 1804, les Monténégrins revendiquèrent en ces termes l'indépendance de leur Église, dans un document adressé au représentant de la Russie, Ivelitch :

« Le synode russe ignore peut-être que les peuples slavo-serbes avaient un patriarche dans leur Église gréco-orientale-illyrique (résidant à Ipek), duquel les évêques du Monténégro relevèrent jusqu'en 1769. Durant la guerre de la Russie contre la Porte, qui avait éclaté alors, le patriarche serbe, Basile, se rendit par notre pays en Russie, à cause de la persécution des chrétiens, et parce qu'il était menacé d'un grand danger. Il mourut à Saint-Petersbourg. Il fut le dernier patriarche de la ligne slavo-serbe. Le siège des patriarches d'Ipek resta vacant jusqu'aujourd'hui. Par conséquent notre évêque est resté indépendant plus que tout autre prélat. Selon l'histoire ecclésiastique, nous reçûmes la foi des Grecs, et non pas des Russes... Nous n'avons jamais su, jusqu'à présent, que le synode russe ait exercé un pouvoir quelconque sur les peuples slavo-serbes qui vivent en dehors des confins de l'empire russe ¹. »

Comme le Monténégrin est extrêmement attaché aux pratiques extérieures de la dévotion, il semblerait à tout étranger qu'une foi ardente anime son cœur; on le voit s'agenouiller fréquemment, faire le signe de la croix, se découvrir quand la cloche sonne. Pour le voyageur qui n'est pas prévenu, ces milliers d'individus, réunis dans une plaine ou sur une place, se signant tous à la fois au premier son d'une cloche dont le bruit ne l'aurait pas frappé sans cette manifestation, c'est assurément là un de ces spectacles qui doivent lui faire supposer que le Serbe du Monténégro est très-religieux. Il l'est sans doute dans une certaine mesure; mais les meilleurs observateurs regardent les Monténégrins un peu comme les libres penseurs de la race slave du Sud, car les églises sont à peu près vides aux heures des offices, et c'est justement la pratique extérieure et le côté superstitieux de la religion qui les intéressent plus que le fond même. Là encore, on est forcé de constater une grande inconséquence entre le fond et la forme. Ainsi, les églises sont très-nombreuses; on en compte quatre cents dans une principauté où il

¹ La souveraineté du Monténégro et le droit des gens moderne de l'Europe, par Jean Vaelik. Leipzig, 1858.



LE COUVET DE CETINJE, RÉSIDENCE DE L'ÉVÊQUE DU MONTÉNÉGR.

n'y a pas tout à fait deux cent mille âmes ; les prêtres sont au nombre de cinq à six cents, les aumônes sont abondantes, les jeûnes très-observés, on ne permet pas la construction d'une église consacrée à un autre culte que le culte orthodoxe, et cependant on ne peut pas dire que ces démonstrations correspondent à une conviction profonde et à une foi effective et sincère.

Les popes sont d'une ignorance profonde, et toutefois ils jouissent d'une autorité considérable sur le peuple, parce qu'ils sont du peuple, et qu'ils prennent part à ses luttes, la croix d'une main et la bannière de l'autre. Il existe quelques monastères : l'un, dans la Moratcha, dont j'ai déjà parlé, et qu'on croit fondé par Douchan, le roi de Serbie ; l'autre à Ostrog, c'est le plus célèbre, celui où, depuis 1873, on a transporté le séminaire ou *bogostaria* ; et enfin à Kern, là même où s'élève l'église dont le vladika Pierre II était l'archimandrite, mais il n'y a que fort peu de moines, et ce sont surtout des popes qui desservent ces différents édifices.

Le pope monténégrin a l'allure du pope russe et du pope serbe de la Croatie, de la Bosnie et de la Serbie ; on le reconnaît à sa barbe flottante, à ses longs cheveux et à son vêtement ample d'un port assez noble ; mais il n'en est pas moins très-difficile à l'étranger de savoir à quoi s'en tenir sur le caractère sacré de celui qui est le représentant de la religion, car on rencontre dans la Principauté une quantité considérable de prêtres vêtus comme les autres Monténégrins, les cheveux courts, les armes à la ceinture, ayant l'allure militaire de tous les montagnards, et qui sont cependant consacrés. Tout popes qu'ils sont, ils restent assis dans les auberges ou les cabarets, fumant leur pipe en buvant de l'eau-de-vie, ou au besoin racent la guzla, comme celui dont j'ai fait



TYPE DE JEUNE POPE MONTÉNÉGRIN.

le portrait dans l'auberge de Cettigné, et dont la servante me vantait le courage en me montrant les médailles qu'il avait méritées sur le champ de bataille.

Toutes les églises que nous avons visitées sont d'une simplicité primitive. Il y a un type général qui rappelle l'église de *Sbandati*, que nous avons publiée dans la première partie de notre voyage ; la disposition intérieure est celle de l'église grecque, avec la division habituelle ; l'iconostase, qui cache l'officiant, s'ouvre à certains moments, et laisse arriver jusqu'aux assistants, avec les rayons d'une vive lumière, les parfums de l'encens et de la myrrhe. Le peuple se tient debout pendant tout l'office, et les princes eux-mêmes sont tenus de le faire. On doit laisser les armes à l'entrée des églises et les confier à quelque vieille femme, comme la *Gardeuse d'armes* dessinée par M. Valerio. Les frais du culte sont payés par le peuple, qui est taxé suivant ce qu'il possède. A Ostrog, au monastère où l'on va chaque année adorer la

châsse de saint Basile, on recueille jusqu'à dix mille francs pendant le pèlerinage. Les fêtes sont très-nombreuses dans le calendrier grec, et c'est une des plaies du peuple que l'habitude qu'il a contractée, au lieu de se recueillir ces jours-là, de les chômer et de les fêter avec un excès de dépense qui est une cause réelle de misère. Dans les pays voisins du Monténégro, là où la population est catholique, les franciscains ont pris le parti de flétrir ceux qui, en ces occasions, dépensent en un jour un mois des revenus de la famille. Ces fêtes d'Église, qui n'ont rien à voir avec les solennités obligatoires, telles que les saints jours de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Toussaint, de l'Assomption et de la Noël, entraînaient d'ordinaire de tels désordres, que le prince Danilo a cru devoir agir par l'organe de tous les papes de la Principauté. D'ailleurs c'est un des grands vices du peuple que cette tendance à la dépense en réjouissances et en banquets sans fin ; le jour de la fête du chef de la communauté la table est mise parfois pendant huit jours, et l'on voit une famille gaspiller ce jour-là le gain de toute une saison, et se préparer de la sorte la misère pour l'hiver. L'article quatre-vingt-six du code de Danilo a prohibé définitivement ces usages, et il est interdit d'échanger des présents qui ne sont point en rapport avec l'état de fortune de ceux qui les donnent ; la peine encourue de ce chef s'élève à quelques jours de prison, ou à deux talaris d'amende.

A côté de cela, pour montrer la bizarrerie de ces mœurs, le Monténégrin est si rigoureux observateur des jeûnes (très-nombreux, comme chacun sait, dans la religion orthodoxe), qu'il fait maigre cent quatre-vingt-onze jours pendant l'année, que son carême dure dix-neuf semaines, pendant lesquelles il ne doit manger ni œufs, ni beurre, ni poisson. Dans le cours de l'année il compte quinze jours pendant lesquels il ne lui est même pas permis de boire du vin ; en cela il imite son voisin le Turc, si rigoureux observateur du Ramazan. Les Monténégrins sont assez tolérants, et ne font point de propagande dans les marchés où viennent les Turcs ; il n'y a jamais de rixes qui aient pour origine première la persécution au point de vue des idées religieuses, et les hauts dignitaires n'ont point de fanatisme de cette nature.

Le couvent de Cettigné, par suite de cette indépendance du métropolitain, est le quartier général, le Vatican de la Principauté. Nous en donnons deux vues, prises, l'une en temps ordinaire, l'autre un jour de grande fête, au moment du baptême du fils du prince actuel par le métropolitain, cérémonie qui fut surtout remarquable par sa pompe toute militaire. L'édifice est assez pittoresque, mais son aspect n'a rien de monumental. Destiné en principe à être une forteresse autant qu'un monastère, il se compose de deux étages percés d'arcs très-bas comme des cloîtres, reposant sur des piles trapues, adossées au rocher. Il contient une église, la principale école du Monténégro, et aussi une prison. Il sert de résidence au métropolitain et à son coadjuteur. Tout y est relativement moderne, car ce palladium de Cettigné a été brûlé deux fois : on peut même dire qu'il ne reste rien de la troisième reconstruction, à cause des tremblements de terre et du passage des Turcs ; le seul vestige qu'on montre du premier couvent serbe mis à feu et à sang par l'ennemi, c'est une sculpture où se voit encore l'aigle de Serbie. On peut passer du couvent et de l'église dans une sorte de jardin en terrasse où sont disposées les ruches ; on pratique là le même système qu'en Grèce et sur l'Illyette, c'est-à-dire que les abeilles font leur miel dans des troncs d'arbres creusés qu'on recouvre, à la partie supérieure, d'une écorce d'arbre aplatie ; cette série de gradins, partant de la terrasse et montant jusqu'aux parois du rocher, avec les troncs d'arbres de soixante centimètres de haut, placés comme des statues sur un piédestal, offre un singulier spectacle à ceux qui ne sont pas habitués à ce mode d'apiculture.

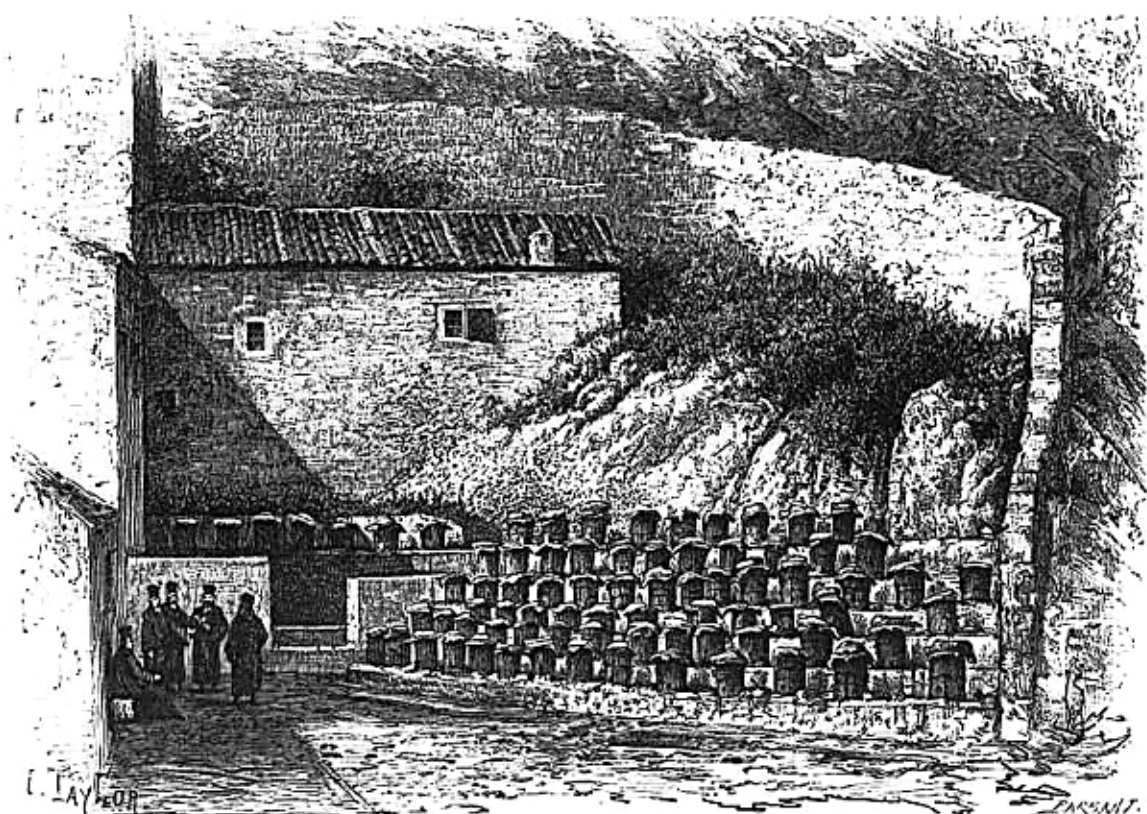
L'église est très-simple, mais le culte est assez pompeux : les ornements, assez riches, sont tous modernes et dus à la munificence des souverains. Il ne reste absolument rien des bijoux et des objets sacrés composant le trésor dont parlent les anciennes Chroniques des



GARDEUSE D'ARMES A L'ENTREE D'UN MONASTERE.

voyageurs vénitiens, trésors donnés par les rois serbes aux princes et aux primats de Zéta et dispersés lors des invasions turques.

Cette chapelle, car c'est plutôt une chapelle qu'une église, est intéressante parce qu'elle contient, avec les tombeaux des deux princes, le corps du vladika Pierre I^{er}, considéré comme un saint par tous les Monténégrins et vénéré comme tel. L'Église monténégrine se regardant comme indépendante et ne relevant ni du Saint-Synode russe, ni du Phanar de Constantinople, ni même de Diakovo, on doit en conclure que ce sont les Monténégrins eux-mêmes qui ont canonisé leur vladika Péter, quatrième descendant de la ligne directe des Niégosch. Cependant on m'a



CETTIGNÉ : LES DUCHES DANS LE JARDIN DE L'ARCHIMANDRITE.

dit qu'on en avait référé au Synode en cette occasion. Péter I^{er} est le vrai fondateur de la dynastie, quoique le quatrième du nom, et c'est en considération des services qu'il a rendus à sa patrie que la dignité de vladika est devenue héréditaire dans cette famille. On raconte dans le pays que, son corps ayant été déposé au couvent de Stanjevitch, un jeune voyant parcourut la région en chantant des chants religieux, s'arrêtant dans chaque village pour raconter la vision qui lui était apparue. Le vladika mort, rayonnant de lumière, le labarum en main, était venu à lui dans sa pompe et sa gloire. Ce jeune illuminé rallia un certain nombre de partisans et, après sept années, on ouvrit le cercueil, qui montra le corps dans un état parfait de conservation. Cet événement fit une très-grande impression dans le pays, on canonisa le vladika et la relique fut transportée dans la chapelle du couvent de Cetigné, où tout le pays se rend en procession pendant le mois de juillet. A droite et à gauche de la porte, on s'arrête devant les tombes des

deux frères : Danilo I^{er}, le prédécesseur du prince, mort assassiné, et Mirko, le Vaillant, l'Épée du Monténégro, père du prince actuel. Avec les écoles, l'église, et le prestige qui s'attache à l'idée religieuse, voilà certes de quoi faire du couvent de Cetligné le palladium du Monténégro. Il ne faut pas oublier un détail caractéristique : c'est que l'évêque jouit du droit d'asile, basé sur la coutume et la tradition, et que tout fugitif qui se réfugie sous les voûtes du cloître est regardé comme sacré.

J'ai eu tout le loisir d'errer dans le couvent sans que personne songeât à s'inquiéter de moi; sous un portique surbaissé dont je donne le croquis, Mgr Hilarion Ragonovitch, dans son beau costume, grave, avec ses longs cheveux et sa barbe soyeuse flottant sur sa poitrine, y fumait tranquillement son chibouk en se chauffant au soleil. A deux pas de lui, des habitants



GALERIE SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE : INTÉRIEUR DE YADIKA.

de la ville faisaient jouer les batteries de leurs mousquets en réparant leurs armes, assis sur le plancher de la galerie. Ce personnage important, très-populaire dans le Monténégro, est de proportion colossale : il a joué le rôle important dans cette cérémonie du baptême du prince dont j'ai déjà parlé précédemment et dont je donne ici la reproduction. Malgré son saint ministère, c'est un guerrier fameux ; il a pris, quoique jeune encore, une part très-effective à la lutte de 1862 contre les Turcs, et comme il est né en Herzégovine, on lui confia alors le commandement des montagnards dont le district borde ce territoire. Les appartements du métropolitain sont assez confortables, mais je dois dire qu'ils sont dépourvus de caractère ; ils sont meublés comme les maisons des villes dalmates de la côte, c'est-à-dire à l'italienne.

Si, sortant du couvent par le petit jardin où s'élèvent les ruches, on s'engage dans la montagne du Lovchen à laquelle le monument est adossé, on arrive, au premier étier, à la tour qui domine et couronne le monastère. Élevée sans doute comme un ouvrage défensif qui devait dominer la plaine et surtout l'éclairer (puisque le mont Lovchen est là pour les pas-

sages des Bouches de Cattaro); cette annexe n'a jamais été terminée, et on ne sait comment y pénétrer, puisqu'il n'y a pas même de porte; la construction a changé de caractère et sert aujourd'hui de clocher. Il est plus que probable que la tour primitive datait de la puissance serbe et que les fondations sont de cette époque; mais au-dessus du sol les matériaux sont modernes, car Pierre II l'a reconstruite. Jusqu'en 1848, cette défense recevait, au pourtour



LE VLADIKA, MÉTROPOLITAÏN DU MONTÉNÉGRO.

de sa muraille, les têtes des Turcs coupées dans les combats. J'ai déjà dit que Wilkinson a laissé à Londres un croquis dessiné sur nature, où l'on pouvait compter les sanglants trophées. Ces temps sont passés, et malgré l'amour de la couleur locale, nous ne saurions les regretter.

Quand on gravit péniblement le Lovchen, si l'on parvient à dépasser les assises du roc aux flancs duquel poussent les taillis où broutent encore les chèvres, on découvre une vue admirable en regardant vers Rieka. Les montagnes, au midi, s'abaissent à mesure qu'on s'élève; la plaine

s'enfonce, et on revoit sous un aspect plus intime, moins panoramique, avec des premiers plans qui la rendent plus accessible à l'homme et plus vivante, l'admirable scène qu'on découvrait du haut de ces rochers où, à notre arrivée, nous avons découvert dans la brume argentée le lac de Scutari. Bien haut, plus haut encore, presque dans les nuages, comme s'il avait voulu reposer dans le sein de Dieu même, le poète national de la Serbie, Pierre II, le grand vladika, le cinquième des Petrovicz, a demandé à ses neveux de creuser sa tombe au sommet du Lovchen, dans les lieux hantés par la *Vila*, la fée du Yeserski-V'rh, dont le nom revient si souvent dans les contes populaires des Monténégrins. Je n'ai point fait l'ascension jusqu'en haut; ou la dit très-dure, et il eût fallu pour la tenter y consacrer au moins tout un jour. Je me suis borné à monter jusqu'aux augez d'Ivan Tsernoïevicz, Ivan le Noir, qui, dit-on, découvrit la fraîche source dont l'eau nous parut délicieuse après l'ascension. C'est une oasis dans la montagne; l'endroit forme un plateau abrité du vent du nord par la hauteur qui reste encore à franchir. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu m'asseoir sur le gazon, à l'ombre d'un arbre. La source a été captée à sa sortie de la montagne, elle est recueillie dans des conduits en troncs d'arbres creusés portés sur de petits chevalets; l'eau est délicieuse au goût, mais, comme si elle venait des neiges éternelles des sommets, elle est glaciale; et le voyageur doit combattre le désir qu'il a d'y porter ses lèvres après une pénible ascension.

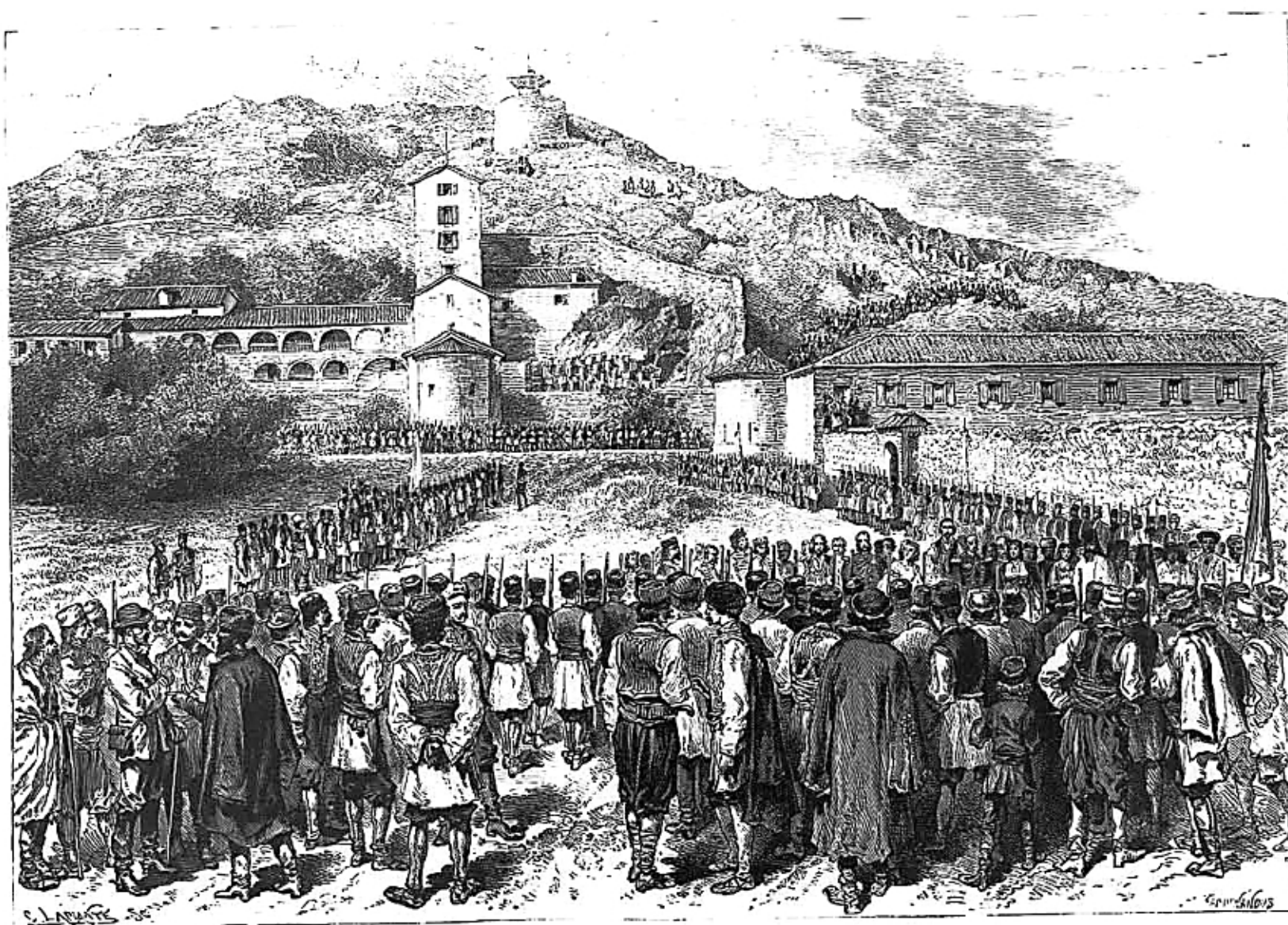
XVI

Le Monténégrin est essentiellement guerrier, il est né pour la lutte, il n'admire rien tant que le courage, et ambitionne avant tout d'être réputé le plus brave; ses armes sont le plus cher de ses biens, toute son histoire n'est qu'un long récit de combats, qui commence à Kossovo et qui dure encore.

On aura compris désormais les sentiments de haine qui animent ces deux rivaux, le Turc et le Monténégrin, haine sans trêve et sans merci, que les traités, les conventions et les armistices n'ont fait que suspendre sans jamais y mettre fin. Nous allons voir comment la Principauté est organisée au point de vue militaire, quelles sont ses ressources, quelles sont ses habitudes de combat et ses mœurs guerrières; mais quoi que nous disions à ce sujet, malgré les progrès réalisés et les importations étrangères, malgré les tentatives faites par le gouvernement pour arriver à régulariser la lutte et lui imprimer cette précision qui tourne au profit des armées modernes: à peine est-il besoin de dire que le naturel du Monténégrin ne saurait se plier à toutes nos habitudes de discipline, à la régularité de nos mouvements, à la muette obéissance qui font de cent mille bras une armée unique, souple et passive, à la disposition d'un cerveau bien organisé pour la stratégie.

Je ne remonterai pas plus loin qu'au voyage de Viala de Sommières: il était, comme on sait, colonel de l'armée française, gouverneur de la province de Cattaro, chef de l'état-major de la deuxième division de l'armée d'Illyrie à Raguse et, comme tel, il habita le pays de 1807 à 1813. On doit à Viala deux volumes sur le Monténégro, dont il faut tenir compte malgré les notions qu'on a acquises depuis; il était regardé comme un officier de grande distinction, et, se confiant à la loyauté des Monténégrins, il était venu chez eux seul, sans aucune escorte, pour étudier le pays et ses ressources. Les choses militaires ont dû par conséquent le frapper vivement; voici le résultat de ses observations personnelles et de ses renseignements à la date de 1812.

Le nombre d'hommes d'armes inscrits dans tout le territoire de la principauté s'élevait en 1812 à treize mille trois cents; mais, comme tout ce qui peut porter un fusil, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, accourt sur le théâtre de la lutte, ce nombre pouvait en vingt-quatre heures



LE BAPTÊME DE FILS DU PRINCE PAR LE MÉTROPOLITAÏN, A LETTIGNÉ.

s'accroître jusqu'à vingt mille. Les plus actifs marchaient en avant, les vieillards gardaient les défilés, assuraient les communications, le service des vivres et observaient les mouvements de l'ennemi; les enfants portaient les ordres ou épiaient les marches; les femmes enfin, dans les replis de la montagne, traînaient les blessés pour les secourir et venaient apporter la nourriture à ceux de leurs villages. Les derniers rapports des provéditeurs de la République de Venise à Cattaro, et des documents inédits que nous communique M. Armand Baschet (*Rapport de Basilio Petrovicz, métropolitain du Monténégro, au comte Woronzoff, vice-chancelier de S. M. l'Empereur de toutes les Russies. — Archives de Venise*) montrent que vers le milieu du dix-septième siècle l'ensemble des combattants qu'on pourrait dire *inscrits* (si toutefois on les inscrivait alors), ne dépassait pas huit mille, dont le huitième seulement était armé d'arquebuses: les autres avaient la lance et l'épée.

La division des forces est restée la même depuis les temps les plus reculés jusqu'à ces dernières années; la commune est l'unité, et la réunion de plusieurs communes forme une compagnie sous la conduite d'un capitaine. L'ensemble des compagnies de toute une province ou *nahie* forme le régiment (quoiqu'il ne porte pas ce nom tout moderne). Ces forces groupées sont commandées par le voïvode, qui réunit sous ses ordres tous les capitaines, et, enfin, la réunion de toutes les nahije et de tous les voïvodes est sous le commandement général du prince.

Le vladika Pierre II est le premier qui ait constitué un corps de soldats réguliers; jusqu'à lui il n'y avait pas, à proprement parler, d'armée permanente. La guerre éclate, on appelle aux armes, on se groupe autour du plus brave, du plus ancien, du plus heureux ou du plus riche, et on court au combat. Là chacun lutte pour son compte et tire de son côté, sans cohésion, sans but préconçu; il s'agit de faire le plus de mal possible à l'ennemi: on le harcèle, on le divise, on le fatigue, et, en somme, cette guerre disséminée, cette guérilla incessante, facilitée par la nature du champ de bataille, est peut-être la plus efficace et la plus meurtrière pour l'ennemi, tandis qu'elle est presque sans danger pour le Monténégrin. Les progrès modernes, la stratégie ingénieuse, l'artillerie meurtrière, les longues portées, sont sans action et sans profit dans de telles circonstances, et il faut bien le dire, à part les récentes améliorations apportées par les conseils et l'appui des Européens, on ne croyait pas jusqu'à l'étonnante campagne du Danube de 1877 que les ennemis fussent mieux armés que les Monténégrins eux-mêmes, excepté pour l'artillerie. Pierre II a créé le corps des *Périaniki*; mais ce corps ne dépasse pas cent hommes, qui portent le costume national et ne se distinguent des autres que par une sorte de plumet, aigrette fixée au bonnet (*périaniza*): c'est à la fois une garde pour le prince, un corps de police et une force qui reste à la disposition de la loi. Après Pierre II, Danilo, son successeur, l'oncle du prince actuel, se constitue une garde personnelle plus restreinte et composée aussi d'hommes d'élite. C'est en 1853 que, pour la première fois, Danilo, préoccupé d'organiser l'armée, ouvre dans chaque province les registres d'inscription; là sont écrits les noms de tous ceux qui ont atteint l'âge de dix-huit ans et qui n'en ont pas dépassé cinquante; ce n'est pas à dire pour cela qu'à partir de cet âge, où le Monténégrin est encore plein de vigueur, il renonce au service des armes; mais son action devient seulement facultative.

On procède à la constitution des cadres, et on remonte de la commune à la province: il y a dans chaque commune un décurion, dans chaque réunion de communes un centurion qui commande une compagnie de cent hommes, et la réunion des compagnies est aux ordres des capitaines, qui, à leur tour, obéissent aux serdars et aux voïvodes. Cette organisation n'a pas été immédiatement complétée par une instruction militaire solide; le véritable but que poursuivait Danilo était d'apprendre à chacun sous quel drapeau il devait se ranger, le nom de son

chef immédiat et la marche à suivre pour le groupement : ce que nous appellerions aujourd'hui la mobilisation. Quant à l'armement en usage alors, il est resté le même jusqu'au règne du prince actuel : le yatagan ou *handjar* et le fusil albanais ou *douga pouchka*, avec les pistolets : le gouvernement distribuait la poudre, mais ce que nous appelons la manutention et l'intendance n'existait pas. Chaque homme était tenu de pourvoir à sa subsistance, et comme compensation il avait droit au butin.

C'est l'organisation sommaire de Danilo qui, mise en œuvre par son frère, le vaillant Mirko, a valu aux Monténégrins l'éclatant succès de Grahovo. En 1862, la campagne difficile soutenue par la Principauté contre Omer-Pacha a fait comprendre la supériorité des armes modernes employées par les Turcs, mais c'est une question difficile, dans un pays aussi pauvre que celui-ci, que celle de la réforme de l'armement : aussi, profitant d'un mouvement de sympathie qui s'était éveillé en Europe à la suite des derniers événements, le Monténégro obtint-il du gouvernement français d'organiser à son profit, à Paris, une grande loterie dont le but avoué était l'achat de douze mille carabines Minié ; ces armes furent distribuées dans toute la principauté à ceux qui semblaient les plus dignes de s'en servir. C'est encore aujourd'hui le fond de l'armement de l'armée ; on a pu depuis opérer encore de nouvelles réformes, mais il serait facile de retrouver ces armes dans l'ensemble du territoire, chaque citoyen étant habitué à les conserver avec le plus grand soin. Jusque-là, chaque Monténégrin était son propre armurier et son propre artificier : il réparait ses armes, il fondait ses balles. M. Xavier Marmier a raconté une scène tragi-comique dont il a été témoin à Niégosch, dans une chaumière qui servait d'hôtellerie : les hôtes, groupés près du feu d'un brasier, fondaient des balles, le chibouk aux lèvres, pendant qu'une jeune fille, à côté d'eux, versait la poudre dans les cylindres de cartouches sans paraître se douter qu'une étincelle pouvait faire sauter toute la maison avec les voyageurs et les hôtes. L'introduction des armes de précision dans la Principauté eut naturellement pour corollaire la fondation de deux établissements indispensables, un arsenal et une fabrique de poudre. Il était absolument indispensable de s'affranchir de la contrainte que la nature impose à ce pays en le forçant à soustraire par la contrebande aux deux pays qui l'enclavent l'entrée de ses munitions de guerre. Je puise dans les renseignements assez complets recueillis par MM. Frilley et Wlahovitz les détails relatifs aux différentes missions données à des officiers étrangers pour aider le prince actuel dans l'organisation et l'armement de l'armée. Dès 1866, le prince Michel, qui régnait en Serbie et qui est mort assassiné, avait envoyé auprès du prince Nicolas un mécanicien chargé de monter un arsenal à Obod. Le Monténégrin est ingénieux, surtout en matière d'armement : on créa vite un petit corps d'ouvriers spéciaux destinés à l'entretien et à la réparation ; on en arriva même à trouver une ressource dans les vieilles armes enlevées aux Turcs, qui semblaient ne devoir figurer que comme des trophées aux murs des chaumières. J'ai visité la poudrière de Baits, à l'entrée de la plaine de Cettigné, et le Laboratorium, petit arsenal destiné aux réparations urgentes, situé à quelques pas de la rue principale de la ville ; on était en plein travail, à la veille de la dernière guerre, et l'activité était grande ; mais le grand centre de travail est toujours Obod, à la source même de la Rieka-Tsernoïevitza.

Ce n'était pas tout d'avoir des armes, il fallait des instructeurs : ce fut encore le prince Michel de Serbie qui aida le prince Nicolas dans cette tâche ; la petite armée serbe, qui n'a pas été heureuse dans la dernière guerre qu'elle a soutenue contre les Turcs, avait cependant pour noyau un corps de six à huit mille soldats réguliers admirablement instruits et dont nous avons souvent admiré la précision et la solidité dans les manœuvres ; elle compte aussi des officiers instruits aux grandes écoles des armées de l'Europe, qui auraient mérité de n'être pas noyés dans des masses confuses et peu préparées à d'aussi rudes assauts. Trois de ces officiers furent envoyés à Cettigné pour organiser les établissements, et la mission portait avec elle

le matériel nécessaire pour leur installation. A l'époque où nous étions au Monténégro, tout était préparé pour soutenir la lutte et l'armée était approvisionnée à cinq cents coups par homme. Vers 1869, le prince Nicolas, qui revenait de Russie, frappé des progrès de l'armement et sous le coup de l'impression produite en Europe par les rapides victoires de l'armée allemande, acheta deux mille fusils à aiguille et introduisit dans ses arsenaux les procédés destinés à confectionner les cartouches de ce système.

Enfin en 1870 une nouvelle mission, confiée au capitaine Johan Wlahowitz (le même auquel nous empruntons ces détails), amena l'organisation actuelle de l'armée, celle qui vient d'être mise à l'épreuve dans la guerre de 1876. On a divisé l'armée en deux corps de dix mille hommes, armés chacun d'une batterie de montagne, la seule d'un usage facile sur un tel terrain. Chaque corps comprend deux brigades, et chacune de ces brigades cinq bataillons de mille hommes. Quatre de ces bataillons ont reçu pour armement la carabine Minié, le dernier a le fusil à aiguille du système Sederl. Il va sans dire qu'on a confié ces armes aux plus habiles tireurs.

Les cadres sont constitués de la façon suivante : le bataillon a à sa tête un commandant assisté d'un capitaine adjudant-major, et se divise en huit compagnies de quatre-vingt-dix hommes, commandés par un chef de compagnie (*tchetnik-stotinatchi*), un porte-drapeau (*bariaktar*), deux sous-officiers, dix caporaux et un clairon.

Pour l'artillerie, on a adopté le système du général Dufour : quatre pièces par batterie servies par quarante-huit hommes, commandés par trois officiers. On voit que le bataillon, plus fort que le nôtre (huit cent cinquante hommes), correspond, toute proportion gardée, à notre régiment. Mais, étant donnée la nature du terrain, les officiers qui correspondent à nos capitaines, c'est-à-dire les chefs de compagnie, gardent l'initiative et l'importance, parce que, dans un terrain aussi tourmenté, il est presque impossible de faire mouvoir avec profit sur un seul point des forces supérieures à l'effectif d'une compagnie.

L'état-major général de l'armée, placée tout entière sous les ordres du prince commandant en chef, se compose d'un voïvode, le sénateur Elia Plamenatz, qui remplit les fonctions de chef d'état-major et auquel sont attachés un certain nombre d'officiers, de deux généraux de division qui ont dix mille hommes à peu près sous leurs ordres avec le titre de voïvodes, et de quatre autres voïvodes généraux de brigade.

Les officiers ont été pris naturellement parmi les chefs de l'ancienne organisation, qui ont dû se mettre au niveau de l'instruction nouvelle en venant se concentrer pendant deux mois à Cetigné, depuis le chef de bataillon jusqu'aux sous-officiers ; ils ont été soumis à des exercices, à des appels réguliers, ils ont pris part à des manœuvres couronnées par des examens, et, une fois pourvus de l'instruction, ont reçu à leur tour mission d'instruire les sous-officiers ; enfin on a pris soin de dresser un tableau d'avancement. C'était substituer au courage personnel, qui dicte les actes d'héroïsme et fait souvent un chef d'un hardi soldat d'aventure, la marche lente et régulière adoptée dans les armées d'Europe ; mais on a créé en même temps des distinctions honorifiques qui ont conservé un grand prestige et excitent l'émulation des troupes. Ce qui est très-caractéristique du Monténégrin, c'est que le jour où l'on a voulu procéder au recensement indispensable pour établir les registres de l'armée dans chaque commune, au moment où il a fallu retirer à des vieillards débiles l'arme qui devait être plus utile aux mains d'un enfant devenu jeune homme, ces vieillards ont protesté hautement, et, les yeux pleins de larmes, le cœur plein d'indignation, on les a vus supplier et venir jusqu'aux genoux du prince demander comme une faveur qu'on les considérât toujours comme dignes de mourir les armes à la main.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler de la cavalerie monténégrine et on se

demandera comment, dans une contrée comme celle que j'ai essayé de décrire, la cavalerie peut jouer un rôle. Cependant il existe un effectif qui figure sur les états de l'armée de la principauté. Après la guerre de 1870, on a constitué à Cetigné un escadron, à vrai dire un escadron *in partibus*, très-bizarre d'allures, très-pittoresque, un peu dépareillé, curieux assemblage d'espèces et de types divers : les cavaliers appartiennent aux diverses provinces de la Principauté et les harnais fantaisistes viennent de toutes les provenances. Le commandement de cet escadron, qui fait partie de l'armée actuelle, appartient en ce moment à un ancien officier de la cavalerie autrichienne, Steva Radonich. Les frais qu'entraîne l'entretien des chevaux ne sont d'ailleurs pas en proportion avec les services que l'arme peut rendre, car dans la Tseruagora les fourrages sont tellement rares, qu'on estime à plus de cinq cents francs par an la nourriture d'un cheval; dans les Berda, au contraire, on pourrait assez facilement pourvoir à cet entretien; mais jusqu'aujourd'hui, faute de routes, il est impossible de transporter les fourrages d'un bout à l'autre de la Principauté. C'est pour la même raison que l'artillerie occupe une place aussi restreinte dans la défense; le pays d'ailleurs manque de vues et le champ de tir est trop loin ou trop près : trop loin s'il s'agit de canonner du haut des montagnes, trop près si l'on doit opérer dans les défilés qui font des zigzags à l'infini et paralysent l'action. Les obusiers de montagne portés à dos de mulet, ceux que toutes les armées de l'Europe emploient dans les défilés, sont les seuls dont on puisse attendre des services réels. Il a donc fallu s'exercer à l'usage de ces obusiers; le commandant Yovanovitz a dirigé les exercices lors de sa mission; aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de la Principauté, Macho Verbitza, élevé dans nos écoles, a la direction de l'arme et son commandement.

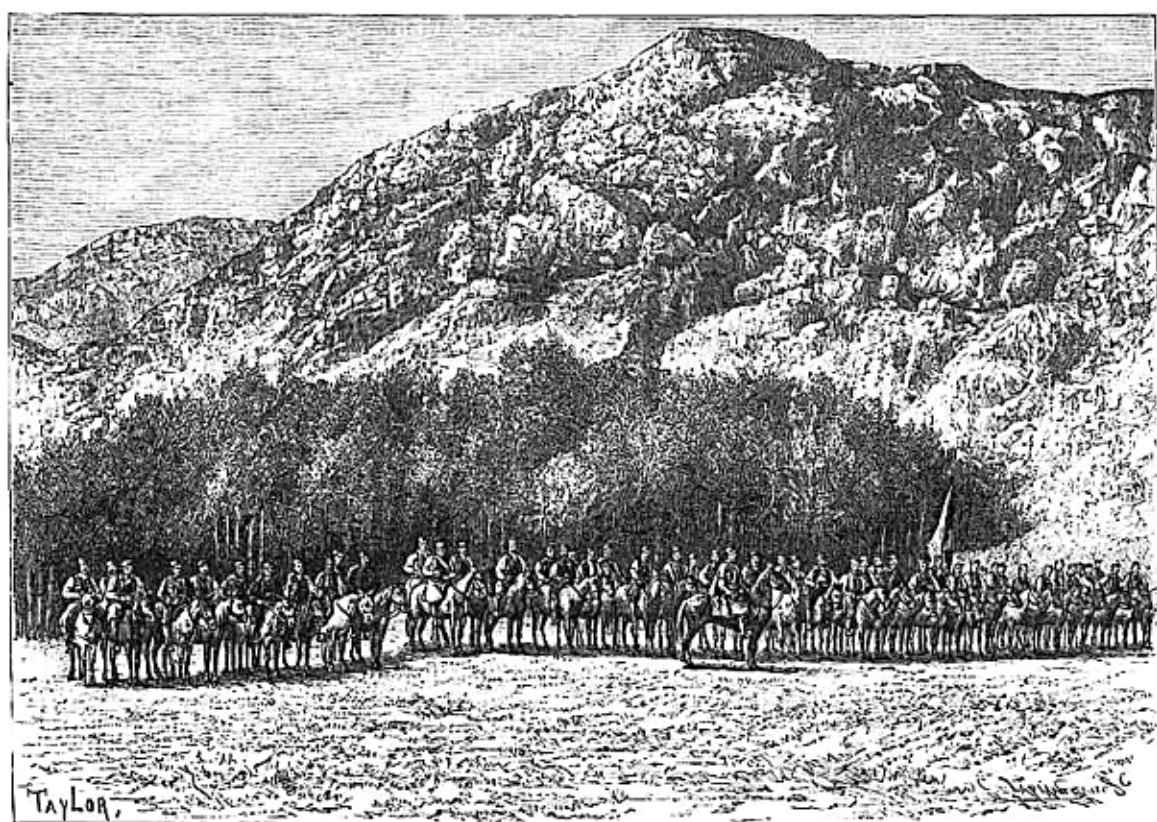
Nous venons de dire les ressources de la guerre *officielle*, pour ainsi dire; il était indispensable de donner au lecteur une idée exacte des forces, de leur organisation et des effectifs : il nous faudra désormais parler de l'initiative individuelle, qui joue un si grand rôle chez les Monténégrins, et essayer de peindre leurs mœurs guerrières. On a bien fait sans doute de suivre, dans la mesure du possible, les progrès modernes; de modifier en l'améliorant l'armement des masses, de les grouper, de les organiser, d'apprendre à chacun à connaître son chef et à se rallier à lui; mais c'est l'avis de l'un des organisateurs, M. Wlahovitz, que ce serait un danger de parquer le Tsernagorste dans une discipline trop étroite, car il deviendrait, à sa place dans le rang, une unité qui n'aurait même plus la valeur réelle du simple soldat d'Europe. Il faut au Monténégrin l'air libre et la décision rapide du champ de bataille, un lieu d'action sans autres limites que celles de son courage et de sa valeur individuelle, une certaine élasticité enfin et une grande tolérance dans la discipline qu'on lui impose. C'est au chef à savoir fermer les yeux, si, sans compromettre le but qu'il veut atteindre, un de ses hommes s'est laissé entraîner au delà de la limite fixée à ses efforts.

XVII

La mort sur le champ de bataille est regardée par le Monténégrin comme la réalisation d'un idéal, et nous avons dit qu'à la naissance d'un fils on ne trouve pas de meilleur souhait à lui faire que celui de ne pas mourir dans son lit. Son corps est resté dans un défilé de la montagne ou dans la plaine, à la place même où il est tombé; ses compagnons l'ont enseveli. La veuve, de retour au village, ne se regarde pas comme quitte envers sa mémoire; elle convie ses compagnes; elle a gardé ses armes, ses vêtements, sa *strouka*, ce plaid qui lui servait à la fois de manteau, de sac et de lit pour reposer; elle l'étend devant la porte de sa chaumière comme un tapis, y jette son béret et ses armes, et, les mains levées au ciel, commence ses

lamentations. Elle entonne ses louanges ; elle ne le plaint pas ; elle ne loue ni sa douceur, ni sa bonté, ni son grand cœur, mais son mâle courage, sa beauté, sa force, son mépris de la mort. C'est la scène des lamentations que j'ai déjà décrite, mais rendue plus grandiose et plus touchante par le trépas sur le champ de bataille et par l'image de la patrie qui plane au-dessus du tableau.

Danilo 1^{er}, qui dans ses voyages avait contracté une sorte de respect humain à l'égard des coutumes caractéristiques de sa patrie, avait voulu effacer des mœurs cet usage des lamentations, et dans le code qu'il avait promulgué, à l'article 87 il avait statué ainsi :



LA CAVALERIE MONTÉNÉGRINE DANS LA PLAINE DE CETTIGNÉ.

« Les barbares coutumes qu'ont les hommes et les femmes, lorsque quelqu'un meurt, de se tailler les cheveux, de s'égratigner, de se déchirer et de se défigurer pour longtemps, sont défendues à partir d'aujourd'hui, et tout montagnard ou berdiani qui le fera, payera, la première fois, deux sequins d'or d'amende, qu'il soit homme ou femme, indistinctement. »

À côté des chefs officiels, d'autres chefs existent dont l'influence est indiscutable pour les soldats : ce sont les *popes*, simples prêtres, ou archiprêtres, ou même métropolitains. Quand nous avons visité le couvent de Cettigné, j'ai montré le caractère de l'évêque brandissant tour à tour le labarum ou la croix et l'étendard de la guerre, et, de la même main qui bénit et qui absout, frappant vigoureusement l'ennemi et portant la mort dans ses rangs. M. Valerio a représenté un *pope en tenue de combat* ; j'ai eu l'occasion de voir maintes fois, en Croatie, en Bosnie, en Herzégovine et en Serbie, l'action singulière que ces prêtres exercent sur leurs

ouailles : ils vivent de leur vie ; comme eux ils ont une famille, des enfants, des intérêts et des soucis temporels. Ils ont les mêmes enthousiasmes, les mêmes passions, les mêmes haines, et, le jour venu, ce sont des officiers tout trouvés qui lèvent l'étendard de la révolte contre le Turc, et se mêlent aux troupes, comme ils l'ont fait l'année passée dans la campagne des raïas de l'Herzégovine.

Le nom du pope Zarko est resté célèbre dans la dernière guerre ; ce fut le plus prudent et le plus heureux des chefs. Sa résidence habituelle était le monastère de Banja, dont il était l'archimandrite ; il leva le premier l'étendard de la révolte, et avec cent soixante hommes assez bien équipés et armés aux frais du culte, — ce qui est caractéristique, — il s'embusqua dans le défilé de Thérina, au-dessus du village de Rahodina. Son premier fait d'armes fut de mettre en déroute un régiment de cavalerie envoyé de Constantinople en Albanie et d'Albanie en Bosnie. Pendant les deux premiers mois de la lutte il ne subit pas un seul échec, se donnant toujours pour principal objectif d'interrompre les communications des Turcs entre la Roumélie et la Bosnie, et de tenir ouvertes les voies qui mènent de Serbie au Monténégro. Zarko fut même assez audacieux pour menacer un instant la forteresse de Vichgrad, et, dans ce but, il était parvenu à grouper autour de lui plus de deux mille hommes. Joignant à l'audace, au courage et à un rare sang-froid une mâle éloquence, il enflammait les paysans serbes par ses proclamations enthousiastes. Je veux citer ici, pour donner une idée de la forme biblique que prennent ces proclamations des popes, quelques passages de celle qu'il lança avant de lever l'étendard, alors qu'il fermait derrière lui la porte de son monastère de Banja. Cela peint vivement le pays et le caractère du peuple ; ce sont de ces documents qu'on ne recueille malheureusement pas toujours, mais qui devraient appartenir à l'histoire.

« Que tous les peuples sachent et que tout le monde apprenne que la nation serbe est faite pour vivre libre. Frères, il y a longtemps qu'a été livrée la bataille dans les plaines de Kossovo ; mais depuis ce moment la nation endure incessamment des injustices, le pillage et le mauvais traitement de la part des Osmanlis dépravés : chaque pied de terrain est trempé du sang et des larmes de nos ancêtres. Les Turcs foulent toujours aux pieds la foi, la liberté, l'honneur et les biens des descendants des Nemanitchij, à la honte de la nation tout entière. L'heure de la vengeance a sonné. Écoute, mon peuple ! prends les armes, car le prix de la lutte est la liberté de la nation tout entière. Nous respecterons la foi, les droits, l'honneur et la propriété de tout le monde. Mais quiconque nous montrera de l'hostilité dans la lutte payera de sa vie sa trahison. Levez-vous, Serbes et Monténégrins ! arrosez les foyers de nos ancêtres du sang des tyrans ; le pays est à nous, le droit est avec nous, Dieu est avec nous ! »

On sent combien de telles paroles, prononcées avec emphase par un archimandrite, devaient avoir d'action sur des catholiques grecs, nés belliqueux, pleins d'imagination, passionnés, qui voyaient dans le prêtre un soldat, et dans le soldat un dignitaire de l'Église orthodoxe. Ce n'était pas le seul, du reste, qui échangeât alors la croix pour l'épée. Le pope Milo et l'igoumène Melantaja combattaient dans les rangs, et parmi les Monténégrins pas un prêtre ne voulut rester inactif. C'est surtout dans la partie voisine de l'Albanie, où les mœurs se sont conservées plus intactes que dans celle voisine de l'Adriatique, que l'ancien Monténégrin apparaît dans tout son caractère. Là, le costume, les usages, les superstitions ont conservé leur caractère primitif ; cependant ce caractère belliqueux n'empêche pas les popes de vaquer à leurs fonctions religieuses ; ils sanctifient les prières sur les morts et assistent aux lamentations des funérailles : scène dramatique qui est bien faite pour inspirer un peintre et que M. Valerio a vu se renouveler souvent dans son voyage. Un peintre slave d'un grand mérite, M. Cermak, qui s'attache à reproduire les scènes de mœurs monténégrines, a souvent exposé en France des toiles inspirées par divers épisodes de la guerre du Monténégro, scènes aux-



POPE MONTÉNÉGRIEN EN TENUE DE GUERRE PORTANT LA BANNIÈRE DE L'ÉGLISE.

quelles il a assisté en soldat, et qui sont presque toujours empreintes d'une certaine grandeur épique dont le caractère n'est pas une inspiration particulière du peintre, mais un reflet exact des mœurs du pays. Les *lamentations* et les *prières sur les morts*, les différentes scènes auxquelles peut donner lieu l'intervention des femmes pendant la guerre, leur fonction habituelle, qui consiste à ravitailler les compagnies, à apporter les vivres aux combattants, à charger les armes, cachées ou abritées derrière une aufractuosité de roche, à suivre en espions les marches de l'ennemi, ou à porter des dépêches d'un corps à l'autre lorsqu'elles sont plus hardies, tout prêle, en effet, au pittoresque et à l'épique dans une telle série de tableaux. Toute femme jeune ou même dans la force de l'âge se sent assez brave pour prendre part à la lutte, sinon le fusil à la main, — ce qui d'ailleurs arrive bien souvent, — au moins en apportant chaque jour aux troupes, à de grandes distances, des vivres et des munitions, en traînant les blessés derrière des abris et en leur donnant les premiers soins ; elles constituent ainsi une armée auxiliaire qui permet de ne pas distraire un seul homme des bataillons organisés. Aussi, dans les *Pesmas* (ces chants nationaux dont nous avons parlé plus haut, dans le chapitre intitulé *la Guzla*), on rend justice au courage de la femme, et chaque lutte, chaque nouvelle campagne soutenue contre les Turcs, ajoute à ce livre d'or des rapsodes le nom d'une guerrière qui s'est illustrée dans les combats et dont le souvenir devient légendaire. Il n'y a plus aujourd'hui de luttes personnelles et d'attaques locales ; le prince Nicolas, et déjà même son prédécesseur, ont imposé un nouvel ordre de choses ; le Monténégro est entré dans le concert européen ; dans l'habitude ordinaire de la vie, toute tentative audacieuse d'une bourgade ou même d'une famille contre un village au delà de la frontière turque ou autrichienne serait regardée, non plus comme un acte de turbulence individuelle, mais comme une violation de frontière d'État à État, et entraînerait la guerre. Autrefois, par exemple, on pratiquait l'usage des *razzias* sous le nom de *tchetas* ; à un moment donné, sans aucun prétexte, mais poussés souvent par le besoin et la misère, à la suite d'une épidémie ou d'une récolte insuffisante, plusieurs villages groupés ensemble, armés jusqu'aux dents, franchissaient la frontière, fondaient sur le territoire turc, faisaient main basse sur les troupeaux, sur les habitants même, et revenaient se réfugier dans les montagnes, où il était difficile de les poursuivre. On voit que c'est absolument la *razzia* des Maures et des Kabyles qui se retrouvait encore, au commencement du siècle, chez ces Monténégrins des frontières, dont nous donnons le type reproduit par M. Valerio. Danilo avait déjà proscrit sévèrement cet usage et lui avait donné son vrai nom : « le vol à main armée ». Le prince Nicolas n'a jamais eu à le réprimer d'une façon grave, et l'envahissement à main armée du territoire ennemi n'a plus le caractère d'une incursion, mais simplement d'un vol individuel.

Toutes les prescriptions faites par le prince sont respectées dans l'intérieur de la Principauté, mais dans les villages de la frontière il n'en est pas toujours ainsi. Comme il y a la *Vieille* et la *Jeune Turquie*, il y a nécessairement les vieux Monténégrins, qui estiment que toutes ces réformes ne sont pas orthodoxes. Ainsi, les lois et arrêtés qui concernent les lamentations restent souvent lettre morte dans des régions où les représentants de la loi eux-mêmes trouvent cette loi impie, puisque, au nom d'un cosmopolitisme qu'ils ne sauraient encore comprendre, on leur ordonne de manquer à un usage que tous regardent comme sacré. C'est surtout dans les régions voisines de l'Albanie, près des Mirdites, aux lieux mêmes où M. Valerio a dessiné la *Bergère de la frontière d'Albanie* et le *Monténégrin des frontières*, et aussi dans les Berdas, que le voyageur peut contempler dans tout leur caractère les scènes de mœurs qui rendent le pays monténégrin si curieux pour le voyageur et qui font encore de la Principauté une région à part dans l'Europe.

XVIII

Nous allons voir comment, au jour de la lutte, vers juillet 1876, les forces monténégrines se sont comportées devant les Turcs, quels résultats elles ont obtenus, comment ce petit peuple a soutenu l'effort des armées que la Porte lui a opposées, et comment le soldat tseruagorte, fidèle à son génie naturel et seconant la tactique moderne à laquelle on essayait de le soumettre, est revenu à la stratégie qui lui est particulière.

Nous n'avons pas à retracer ici les événements qui avaient réuni autour des drapeaux monténégrins tous les hommes valides de la Principauté dès les premiers jours de 1876. Dès 1875, au mois de juillet, l'insurrection avait éclaté en Herzégovine ; des collecteurs turcs du district de Nevesinjé s'étant présentés chez des Serbes de la province, — *raïas*, c'est-à-dire sujets chrétiens de la Porte, — dans le but de percevoir des contributions déjà acquittées quelque temps auparavant, ces derniers se refusèrent à payer. Des commissaires turcs furent envoyés pour faire une enquête ; et comme ils étaient escortés de *zaptiés* ou gendarmes turcs, les habitants attaquèrent l'escorte, le sang coula, et les chrétiens coururent aux armes. Les Turcs ont expliqué autrement l'origine du conflit : ils disent qu'à la même époque, des habitants de Nevesinjé ayant attaqué une caravane appartenant à des négociants de Mostar, les marchandises et les vivres furent pillés, les gendarmes massacrés, et les coupables se réfugièrent dans les défilés du Monténégro. En demandant un refuge à leurs coreligionnaires de la Montagne-Noire, ennemis acharnés des Turcs, les coupables, au dire des Musulmans, n'avouèrent pas leur méfait ; ils alléguèrent pour prétexte à leur fuite les exactions des fermiers de l'impôt et demandèrent au prince Nicolas d'intercéder en leur faveur auprès de la Porte afin qu'ils pussent rentrer dans leurs foyers sans crainte de représailles. Les pillards, réintégrés dans le district et forts de leur impunité, se seraient refusés alors à payer tout impôt et auraient soulevé quatre villages.

Quelles que soient les causes réelles de la révolte, la basse Herzégovine, et surtout la partie limitrophe de la province de Katounska, depuis Grahovo jusqu'à la Moratcha, fut bientôt en proie à l'insurrection ; les bandes s'organisèrent ; les Serbes, ennemis traditionnels des Turcs, se soulevèrent à leur tour ; enfin, circonstance terriblement aggravante, le bruit se répandit des exactions et des massacres de Bulgarie. L'année 1876 vit donc se développer encore la rébellion, qui trouvait un appui dans la déclaration de guerre de la Serbie. En juillet 1876, le Monténégro, à son tour, entra en lice, et comme la lutte était constamment portée sur les limites de ses provinces, le prince Nicolas partit pour la frontière le 2, et lança le 4 juillet sa proclamation de guerre.

L'armée de la Principauté, suivant l'organisation que nous avons décrite, fut divisée en deux corps : le corps d'armée du Nord, composé d'une forte division à deux brigades de cinq bataillons, et le corps d'armée du Sud, exactement de la même force.

L'artillerie comptait sept batteries de campagne. Toute cette armée était composée de fantassins ; les batteries étaient des batteries de montagne ; un petit escadron de trois à quatre cents cavaliers formait la réserve, pour évoluer suivant les rares circonstances où la nature du terrain pourrait s'y prêter. Le prince eut le commandement en chef des deux armées et se porta d'abord au nord avec le voïvode Pétrar Vukotitch, son beau-père, investi du commandement du corps d'armée de cette région. L'armée du Sud était aux ordres de Bojo Petrovitch, cousin du prince et président du sénat. Le chef d'état-major général était Stanko Radonich, ancien élève



UNE BERGÈRE DES FRONTIÈRES DE L'ALBANIE.



de notre école de Saint-Cyr, l'agent habituel de Nicolas I^{er}, chargé maintes fois de négociations importantes. L'artillerie était commandée par Elia Plamenatz et l'escadron de cavalerie par Stern Radonich, ancien officier de cavalerie dans l'armée autrichienne. L'ensemble de l'effectif ne dépassait pas vingt mille hommes; mais on formait une brigade sur la Moratcha, et à Cettigné on organisait un corps étranger, composé de Dalmates, d'Herzégoviniens, et de quelques indi-



MONTÉNÉGRIEN DES FRONTIÈRES DE L'HERZÉGOVINE.

vidus, écumeurs cosmopolites que la poudre attire et qui viennent volontiers s'enrôler sous les drapeaux des nations soulevées.

Depuis longtemps on sentait venir la guerre au Monténégro et, dans la mesure des ressources de ce petit pays, on la préparait. Au lieu de ces moyens sommaires, nés de la nécessité, qu'on emploie ordinairement pour soigner les blessés dans ces pays Slaves du Sud, on avait dès le principe adhéré à la convention de Genève, centralisé des fonds versés par les Russes

sympathiques à la cause et par les patriotes de tous les pays, organisé enfin des hôpitaux. L'un de ces établissements, soutenu par les Russes, était sous la direction de M. Panioutine, ancien gouverneur de Vilna sous Mourawiew lors de l'insurrection de Pologne; l'autre était celui de Cettigné; un troisième s'élevait à Grahovo, l'*Hôpital de Sang*, destiné à évacuer les ambulances portatives de l'armée du Nord; le dernier enfin était à Joupà. C'était là beaucoup plus de régularité et de précautions qu'on n'en prend d'ordinaire dans ces régions; mais le pittoresque ne perdait pas ses droits, car, forcés cette fois de trainer avec eux des vivres et des *impedimenta* contre la coutume des Monténégrins, les femmes et les vieillards incapables de soutenir la lutte s'étaient chargés du soin de constituer le train des équipages.

Le Monténégrin se groupe autour du drapeau, et l'étendard pour lui est un cher symbole; chaque compagnie avait sa bannière, et dans chaque compagnie, par une innovation, deux soldats remplissaient l'office d'infirmiers, portant le brassard de Genève et munis de linge de pansement, d'une petite boîte de médicaments et de charpie, avec une petite civière très-légère et très-pratique. Dès que le prince passa la frontière, les insurgés vinrent se présenter à lui, ne voulant pas d'autre chef. Mais on conçoit que Nicolas I^{er}, qui poursuit un but pour lequel il lui faut la sanction de certaines puissances, voulait échapper à cette protection ouverte, quoiqu'il fût pratique et politique de profiter des éléments qui venaient s'offrir. On organisa donc les volontaires des frontières en bataillons; on leur donna des armes, des munitions; on leur nomma des officiers; il y eut même une distribution de drapeaux, et Mgr Hilarion, le métropolitain dont nous avons parlé au chapitre *Couvent de Cettigné*, bénit les étendards dans une cérémonie d'un assez beau caractère, où le prince parut revêtu de ses ordres, en grand costume de généralissime, assisté de son état-major et du général en chef Vukotitch. Tous les portedrapeaux de l'armée s'étant groupés, on passa les forces en revue.

L'objectif de Vukotitch, au début de la campagne, était évidemment de donner la main aux Serbes de l'autre côté de Novi-Bazar; bien des circonstances firent abandonner ce plan; la lutte, du côté du nord, se localisa dans le triangle formé par la pointe de Grahovo, Mostar et le sommet du Dormitor jusque vers Priepolie. Les environs de Trébigné furent le théâtre de luttes incessantes, de marches et de contre-marches; on avait en face de soi dans cette région un homme de guerre, Mouktar-Pacha, qui depuis a pris sa revanche, mais perdit là, par de sanglantes défaites, une réputation, bien assise, de soldat valeureux. Deux grandes victoires furent successivement remportées par les Monténégrins.

Il faut toujours être en garde contre les dépêches slaves; elles ont un caractère d'exagération tel, qu'on se prend à sourire, au milieu des tristesses de la guerre, en supputant le nombre des morts et des blessés, car la plupart du temps il est égal, sinon supérieur, à celui des forces engagées. Pour rendre hommage à la vérité, il faut dire que, soit au nord, soit au sud, quand les Monténégrins ont eu l'avantage, il y a eu une disproportion considérable entre leurs pertes et celles qu'ils ont infligées au Turc. C'est évidemment à la stratégie personnelle du Monténégrin et à son initiative sur le champ de bataille qu'est due cette circonstance.

Il y eut quelques échecs, sans doute, et même des déroutes qui ne sont pas dans le caractère du soldat monténégrin; mais les Turcs ne furent vraiment pas heureux dans cette campagne.

L'armée du Nord s'illustra dans deux batailles dont les noms resteront: l'une amena la prise de Gatsko, l'autre est la défaite d'Urbizta entre Trébigné et Bajnani. Mouktar-Pacha s'était avancé sur un terrain difficile, entouré d'ennemis presque accotés à leur frontière, ayant une ligne de retraite toujours ouverte; il paya cher cette imprudence. Ce fut un désastre pour son corps d'armée; on constata trois mille hommes manquants, tant tués que blessés et prisonniers. Osman-Pacha, l'un des généraux à l'insubordination desquels Mouktar attribua sa défaite, fut fait prisonnier et envoyé à Cettigné, où on le traita avec humanité. Osman n'est

pas mahométan ; c'est un Hongrois dont le nom en magyare signifie « loup » : comme un grand nombre de ses compatriotes, il s'est fait musulman et a atteint le grade de général dans l'armée turque. Trois cents nizams furent capturés avec lui ; l'armée turque perdit aussi dans cette rencontre Selim-Pacha, Ali-Hussein-Aga, Kurchid-Bey, Hadji-Nouri-Aga et trois colonels ; on lui enleva cinq canons Krupp, plusieurs drapeaux et des munitions. Les Monténégrins



PÉTER VUKOTITCH, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE DU NORD.

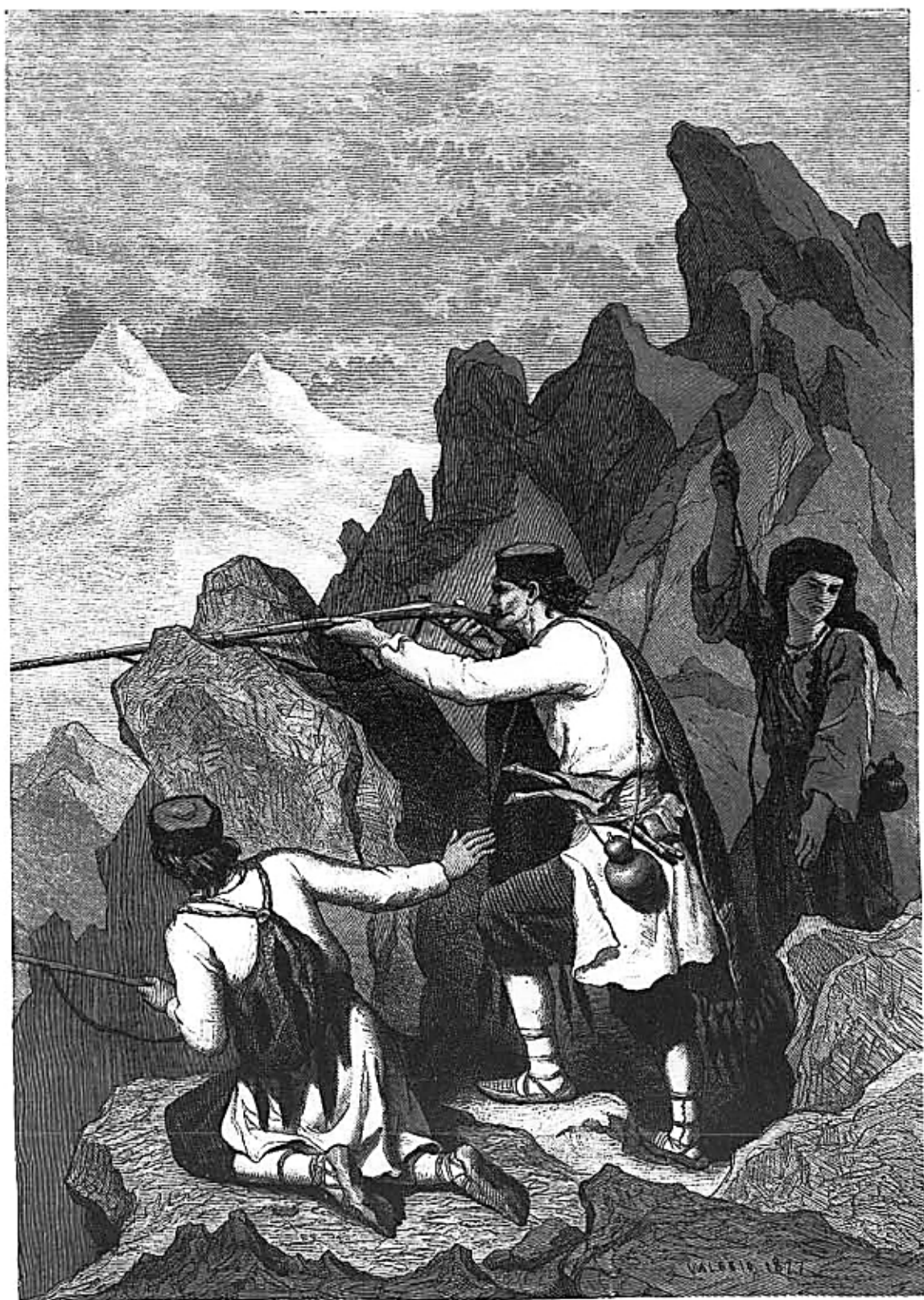
comptaient dans leurs rangs quatre parents du prince qui firent vaillamment leur devoir, et l'un d'eux fut blessé.

Mouktar, légèrement atteint à l'oreille, s'était comporté avec une grande énergie au moment de la déroute ; mais il avait échoué dans ses efforts pour ramener ses troupes au feu ; désarçonné et poursuivi l'épée dans les reins, il avait dû fuir à pied jusqu'à Bilek ; là, sans perdre un instant courage, il avait rallié ses troupes pour aller s'enfermer un jour dans Trébigné et y prendre des vivres et des munitions, avec la ferme intention de ne pas laisser Bilek tomber au pouvoir des Monténégrins. Mustapha-Pacha lui amena bientôt trois mille hommes de secours, et le

projet du prince Nicolas de marcher droit sur Mostar fut abandonné, d'autant plus que Djaleddin-Pacha, au bruit de la défaite de Mouktar qu'on savait engagé depuis quelques jours, avait formé en toute hâte une nouvelle division de rédifs, pour l'amener au secours du général.

Pendant que ceci se passait au nord, Mahmoud-Pacha, qui commandait l'armée d'Albanie, avait en face de lui l'armée monténégrine du Sud, aux ordres de Bojo Petrovich, cousin du prince et président du Sénat (dont nous avons parlé au chapitre consacré à la petite cour de Cettigné); il voulut, par une marche hardie qui avait pour objectif l'invasion du pays, attirer tout l'effort des Monténégrins et dégager ainsi Mouktar. La position devint critique pour le prince Nicolas, car il était pris entre deux feux. En effet, Djaleddin et Mustapha avaient groupé du côté de Grahovo quarante et un bataillons, y compris ceux de Mouktar qui allaient tenir l'Herzégovine, mal défendue jusque-là par les Turcs, mais où en somme toutes les places fortes étaient en leur pouvoir. Les Turcs avaient repris l'offensive de ce côté, par Klobuk, et menaçaient Grahovo, tandis qu'au sud Dervich-Pacha et Mahmoud avec l'armée d'Albanie se préparaient à envahir la Principauté. Le prince résolut de quitter l'armée du Nord : il la laissa aux ordres de son beau-père, Pétrar Vukotitch, et se porta sur Niksich.

Bojo allait soutenir l'effort de Mahmoud et de Dervich; le dernier avait appris la guerre avec Omer-Pacha; il connaissait la tactique des Monténégrins et le pays dans lequel il allait opérer; voulant pénétrer dans le pays et piquer droit sur Cettigné, il concentra ses forces vers Spouz et Jabliak, à la pointe nord du lac de Scutari. Bojo avait compris son plan et coupait les communications entre Medun (place forte qui allait être vivement attaquée et bien défendue) et Podgoritza, village important au point de vue stratégique, de l'autre côté de la Moratcha. Ces forts turcs de Medun et Podgoritza sont situés sur la frontière sud du Monténégro, dans un pays entièrement dépourvu de routes; il en résulte qu'ils sont très-facilement bloqués, et que chaque fois qu'on veut les ravitailler, il faut livrer combat; c'est ainsi que s'expliquent pour nous les nombreuses dépêches se rapportant, tantôt à Gatsko, tantôt à Niksich, tantôt à une autre place, dépêches qui ressemblent à des redites et nous parlent constamment de blocus et de ravitaillements. Pour entreprendre ces opérations difficiles, les colonnes qui portent les vivres doivent s'avancer avec la plus grande précaution dans des défilés souvent inextricables, où elles sont exposées à des surprises; ce fut ce qui détermina l'affaire de Medun, qui fournit à Bojo l'occasion de la terrible défaite de Mahmoud-Pacha. Décidé à secourir cette dernière place depuis longtemps tenue en échec par Bojo, le général turc avait mis en mouvement toutes les forces groupées à Podgoritza : réguliers, irréguliers bosniaques, bachi-bozouks de l'Asie Mineure. Afin de se défendre contre toute surprise et pour se garder une ligne de retraite, il avait élevé une ligne de retranchements le long de la route, et laissé derrière les épaulements nombre de tirailleurs destinés à les défendre. Bojo se disposa à attaquer les colonnes avec quatre mille hommes et quelques Albanais; il se jeta sur les avant-postes, qui se replièrent vers la première tranchée, où, bien armés, bien épaulés et bien abrités, les Turcs reçurent très-bravement leurs ennemis. Le succès enhardit les Musulmans; ils escaladèrent leur tranchée et se précipitèrent en avant, bien massés et offrant une forte résistance. Si les montagnards avaient suivi cette fois la nouvelle tactique qu'on leur avait imposée en leur enseignant la discipline des troupes européennes, ils n'auraient évidemment pas résisté, car le soldat musulman fuit rarement et tient ferme; mais, revenant instinctivement à leur nature, on vit les Monténégrins se séparer, se fractionner à l'infini en abandonnant le fusil pour le yatagan, et se jeter sur l'ennemi un à un, corps à corps, luttant avec une fougue irrésistible : en même temps une force de montagnards qui se tenait en réserve de l'autre côté de la Moratcha, voyant l'impétuosité de l'attaque de leurs compagnons, se lança dans la rivière, très-guéable sur ce point, et prit les Turcs en



LES SOLDATS MONTÉNÉGRIENS PENDANT L'ACTION.

flanc. Ceux-ci durent regagner leur première ligne de défense, puis la seconde, puis la troisième : ce fut une effroyable mêlée; les irréguliers d'Asie Mineure furent écharpés. Mahmoud, vieux soldat habitué aux hasards de la guerre, battit solidement en retraite sans laisser entamer ses réguliers; mais la déroute des premiers prit des proportions considérables; tout homme à terre devenait un cadavre, et un cadavre mutilé; on commit ce jour-là des atrocités sans nombre des deux côtés. Le surlendemain, Mahmoud, rentré dans ses lignes, télégraphia au consul anglais de Scutari d'Albanie de se rendre avec ses collègues à Podgoritza, pour voir dans les hôpitaux le nombre de soldats turcs dont on avait coupé le nez et les oreilles, afin de constater *de visu* sur les Musulmans les mutilations qu'on accusait les Monténégrins de pratiquer sur leurs ennemis; mais de son côté Bojo Petrovicz pouvait faire les mêmes constatations dans ses lignes sur ses propres soldats.

Mahmoud avait eu le sort de Mouktar, et la campagne était fatale aux Musulmans; mais le Turc est tenace et ses généraux ont de l'opiniâtreté. Dervich, qui opérait plus haut dans la même région, essaya de reprendre l'offensive et voulut, en s'emparant de Piperi, couper les Koutchi du Monténégro. Ce fut encore Bojo qui soutint le choc. Là, deux rivières, la Zeta et la Moratcha, forment un triangle dont la pointe est entre Spouz et Podgoritza. Une moitié des Turcs avait passé la Zeta, une moitié se tenait en réserve sur l'autre rive. Dervich eut le même sort que Mahmoud, et c'est la même tactique, c'est-à-dire la dispersion et la lutte individuelle, qui amena le même résultat : la fuite et le désordre du corps d'armée musulman. Les Turcs laissèrent plus de huit cents hommes dans la Moratcha; un grand nombre perdit la vie dans le combat, le reste se retira en désordre dans Podgoritza. La Moratcha franchie dans cette chasse à outrance, Medun était enveloppé, bloqué sans retour possible de l'ennemi; la forteresse capitula. La garnison comprenait cinq cents nizams ou réguliers, cinq officiers supérieurs et un certain nombre d'officiers de rang subalterne; on se rendit à discrétion. Dervich était encore menacé même dans sa fuite; il évacua les positions de Malja et de Visocica. Les Turcs avaient envahi le territoire de ce côté et porté la guerre dans la Principauté; les Monténégrins les poursuivirent jusqu'en Albanie, et ne s'arrêtèrent que dans le Liechopol, au delà de Spouz, entraînés par l'idée de conquérir le territoire et de faire du butin. Voici la dépêche que Bojo Petrovicz adressa au prince de Monténégro le jour de la capitulation de Medun : « Depuis quatre mois vos héroïques troupes assiègent Medun; sous ces murs, notre armée a dû supporter deux attaques, dans lesquelles elle est restée victorieuse; sous ces murs, sont tombés dix mille Turcs, mais aussi beaucoup des nôtres ont trouvé la mort. Oublions ces sacrifices; Medun est tombé aujourd'hui en notre pouvoir. Cinq cents prisonniers de la garnison turque, les canons, toutes les munitions, sont entre les mains de nos troupes. Vive le prince! vive la princesse! vive le prince héritier Danilo! »

L'échec de Dervich-Pacha termina la campagne de 1876; il retira ses troupes jusqu'au delà de Mala-Hotti, dans l'Albanie, ne laissant à Spouz et à Podgoritza que les garnisons habituelles. L'armée d'Albanie fut même dissoute et une partie des forces dirigée vers la Bulgarie et le Danube, tandis que quinze bataillons rentraient à Constantinople. De ce côté, c'est-à-dire au sud du Monténégro, l'action, de la part des Turcs, avait été offensive : Bojo n'avait fait que défendre les passages qui mènent à Cattigné, objectif de l'armée turque d'Albanie, décidée à envahir la Principauté. On avait ainsi gagné la fin de la saison; les Serbes, du côté d'Alexinatz, avaient été moins heureux et s'étaient vus forcés de demander l'armistice; les Monténégrins allaient donc se trouver seuls en face des Musulmans, et supporter toute l'action de forces considérables qu'on aurait rappelées des frontières de Serbie. C'est pour cela qu'on résolut dès le principe de marcher d'accord sur les questions de traité de paix et de suspension d'armes, et de n'opérer que simultanément et collectivement; mais l'entente avait été interrompue par

deux circonstances : la première, par l'issue des combats soutenus par les Monténégrins, toujours favorable, et qui ne faisait pas de la suspension d'armes une chose nécessaire ; et la seconde, par le mécontentement qu'avait causé dans les rangs de l'armée tchernagorste la nouvelle de la proclamation du prince Milan comme roi de Serbie.

Une convention sérieuse, faite au moment de l'échauffourée de Tchernafief, avait débarrassé



BOJO PETROVICZ, PRÉSIDENT DE SÉNAT, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE DE SERBIE.

la Porte des dangers dont la menaçait l'armée serbe : la Turquie n'avait désormais en face d'elle qu'un seul ennemi, de force bien inférieure aux siennes, quoiqu'il suppléât au nombre par un courage et une opiniâtreté extraordinaires, et aussi par les terribles difficultés du sol monténégrin. Le prince Nicolas crut donc de son intérêt de signer un armistice et se chargea de ravitailler les forteresses. On forma une commission de délimitation internationale, composée d'officiers pris dans les diverses armées d'Europe, et on établit la ligne de démarcation. Le prince Nicolas avait la mission de ravitailler Niksieh, les Turcs devaient transporter les vivres depuis Gatsko jusqu'à l'entrée du défilé de Douga ; là, les Monténégrins étant dans leurs

lignes, ils se chargeraient d'escorter eux-mêmes les convois. Le ravitaillement consistait en deux mois de vivres pour trois mille hommes.

XIX

Depuis ces événements (2 novembre 1876), deux chefs monténégrins dont nous publions les portraits, Bojo Petrovich et Stanko Radonich, ont reçu la mission de se rendre à Constan-



STANKO RADONICH, CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MONTÉNÉGRINE.

tinople pour obtenir une rectification de frontière et la cession de certains points destinés, les uns à faciliter la vie des Monténégrins et à améliorer leurs conditions économiques, les autres à mettre un terme, par une délimitation plus naturelle, à un état presque constant de discussions avec la Turquie.

La conférence des puissances ayant été ouverte le 22 décembre 1876, la question a été

portée, devant les ministres de la Porte d'abord, puis devant la conférence elle-même ; voici les termes dans lesquels était conçue la réclamation de Nicolas I^{er} :

« La mer nous est fermée, dit le prince dans sa lettre au sultan, nous n'avons pas de campagnes fertiles, nous n'avons pas de stations pour notre commerce, et les froides montagnes oppressent le pauvre peuple. La plus grande partie de la Zéta et des Berdas ne peut absolument pas nourrir la population. Sur les cinquante-quatre mille carrés que mesure le Monténégro, quarante seulement sont à peu près habitables ; cette surface ne peut absolument pas nourrir cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf personnes. En outre, en 1862, lorsque Omer-Pacha assaillit sans motif les Monténégrins, non préparés, la Porte nous a imposé des frontières impossibles à conserver. Votre Majesté ne nous donnera pas tort, si nous déclarons, dans de telles circonstances, remettre à notre épée le soin de régler notre sort. »

Les délégués monténégrins avaient remis à Savfet-Pacha une note exposant leur demande : ils réclamaient pour leur pays le port de *Spitza*, entre Antivari et Budua, à la côte de l'Adriatique (voy. la *Carte du Monténégro*), et trois des îles du lac de Scutari. Par la Tsernitsa, le pays pourrait accéder à la mer et ne serait plus ainsi tributaire de l'Autriche, qu'on est obligé de traverser pour arriver à Cattaro et recevoir les marchandises et approvisionnements de toute nature qu'il faut forcément demander aux grandes villes du littoral. Le bon vouloir des Autrichiens fût-il à jamais assuré, la nature a mis entre la capitale et Cattaro une de ces formidables barrières dont le génie de l'homme ne saurait facilement triompher, quoique nous vivions dans un siècle qui a vu le percement de l'isthme de Suez et celui du Mont-Cenis. On fera des routes de Cettigné à Cattaro ; nous verrons là un jour peut-être des services réguliers et les moyens de locomotion en usage dans nos villes ; mais quel est le Lesseps ou le Sommelier qui supprimera les *soixante-treize* lacets du chemin qui mène de Verba à Cagliari et à Cattaro ?

La conférence a donc eu à connaître de ces propositions et demandes du Monténégro et on a vu s'ouvrir la même discussion que celle déjà relatée plus haut ; mais le 13 mars 1877 le conseil des ministres de la Porte a notifié aux délégués son refus formel de céder Spitza, Spouz et Niksich ; tout au plus a-t-il proposé, dans ses résolutions les plus généreuses, d'ouvrir au commerce des Monténégrins la petite rivière de la Bojana, qui sort du lac de Scutari à sa pointe nord, près de la ville même, et aboutit à la mer Adriatique. Mais traverser un pays turc par la voie d'une rivière très-étroite, c'est être à la merci de la Porte. On s'est alors rejeté sur des rectifications de frontières plus ou moins avantageuses au Monténégro, mais qui ne compensent même pas les territoires que des attributions antérieures leur ont enlevés (comme la pointe des Koutchi-Drukalovitch, donnée à la Turquie en 1858). C'est sur cette négation que, le 26 mars 1877, le grand vizir a clos la discussion avec les envoyés du prince dépêchés à Constantinople pour faire succéder à l'armistice un traité de paix définitif ; quelques heures après, le prince Nicolas aurait reçu le télégramme suivant : « L'armistice arrêté entre la Sublime-Porte et le Monténégro a expiré aujourd'hui. Les négociations pour amener le rétablissement de la paix étant restées malheureusement sans résultat, je crois devoir prévenir Votre Altesse que la Porte a décidé que la suspension d'armes ne serait ni renouvelée ni prorogée. »

C'est donc la guerre entre le Monténégro et la Turquie, et les deux implacables ennemis se retrouvent en présence dans des conditions qui ne sont pas faites pour rendre la lutte moins cruelle, car la fameuse circulaire de la Porte en réponse à la notification du protocole du 31 mars 1877, fidèle à cet esprit de suite qu'il faut hautement admirer chez les Turcs — qui sont, après tout, les premiers diplomates du monde, — maintient, dans un de ses articles, que « le Monténégro fait partie intégrante de l'Empire ». Voilà de quoi faire tressaillir les liers

montagnards depuis les Koutchi jusqu'à Grahovo, depuis les sommets du Dormitor jusqu'au mont Lovchen.

XX

Nous avons essayé de faire comprendre la question dans son ensemble, de peindre le pays, les mœurs, de dire les ressources de la Principauté ; on suivra peut-être désormais avec plus d'intérêt les événements qui vont se dérouler. Avant de clore cette relation, nous voulons dire un mot d'une tribu voisine des Monténégrins, dont le nom revient fréquemment, depuis quelque temps, dans les télégrammes datés de Raguse ou de Cattaro, et dans les dépêches des consuls de Scutari d'Albanie : nous voulons parler des Mirdites, Albanais catholiques habitant, au nombre de près de vingt-deux mille, au-dessus de Scutari, dans le territoire de l'Albanie turque. Ces Mirdites seraient, à en croire certaines correspondances, décidés à se joindre aux Monténégrins et à entraver l'attaque de leurs frontières par l'armée d'Albanie, qui cherchera encore cette fois à s'ouvrir la route menant à la vallée de Cettigné ; mais, à l'heure où nous écrivons, il semble évident que la Principauté ne saurait compter sur eux, car ils sont bloqués dans leurs montagnes par les forces turques.

Toute l'Albanie, depuis Scutari jusqu'au mont Kom et jusqu'aux Mirdites, est habitée par des tribus soumises nominalement à la Porte, mais indépendantes de fait, et jouissant de droits, de privilèges et d'immunités auxquels la Porte ne pourrait toucher sans danger. Ces Albanais sont les voisins les plus immédiats du Monténégro ; ils appartiennent les uns à la religion musulmane, les autres au catholicisme, quelques-uns sont grecs. Les *Hottî*, situés sur le lac même, sont au nombre de quatre mille et comptent à peine parmi eux une centaine de musulmans, tandis que tous les autres sont catholiques ; les *Kastrati* sont tous catholiques et au nombre de trois mille six cents ; ceux de *Gruda* sont trois mille, dont deux mille catholiques et mille musulmans ; ils sont encadrés entre Podgoritza et les *Clementi*, tribu qui compte six mille quatre cents catholiques. Puis viennent les *Poutati*, six mille cinq cents catholiques ; — les *Skrelli*, trois mille catholiques et douze cents musulmans ; ceux de *Coussimé*, entre Ipek, siège de l'ancien patriarcat serbe, et Sakovar ; les derniers, vers Novi-Bazar et au pied des monts Kom, sont Slaves et du rite grec, ou Slaves convertis au mahométisme.

Les *Mirdites*, eux, occupent l'Albanie du Nord et ils s'élèvent à plus de vingt mille ; ce nombre est très-supérieur à celui que donne M. Élisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie universelle* ; mais c'est le chiffre indiqué par Delarue, qui a visité la région, et c'est celui que je lis dans les rapports du regretté Hecquard, consul de France à Scutari d'Albanie, qui avait fait de cette question sa spécialité. La tradition fait descendre la famille de leurs chefs des princes de Dukadjini, qui, après la mort de Scanderbeg, roi d'Épire et d'Albanie, quittèrent la plaine pour conserver leur indépendance en même temps que leur liberté religieuse, et se réfugièrent dans les montagnes avec ceux des compagnons de Georges Castrioto qui n'avaient pas voulu abandonner l'Albanie pour suivre son fils dans le royaume de Naples. Les Turcs firent de vains efforts pour les réduire ; ils étaient réfugiés là dans des défilés, à des hauteurs inaccessibles ; on en vint à une capitulation et on reconnut leur chef. Il fut stipulé qu'ils se gouverneraient comme ils l'entendraient, ayant droit, avec la liberté de leur culte, à l'exemption de tout impôt. Mais on convint aussi qu'ils fourniraient en temps de guerre un contingent formé à raison d'un homme par famille, contingent d'ailleurs conduit ou par leurs chefs ou par un des leurs, sous leur propre drapeau. Suivant les Mirdites, ces privilèges et capitulations datent du temps d'Amurat, qui les ratifia ; ils prétendent que c'est au lendemain de Kossovo qu'ils reçurent le firman, et qu'on l'a conservé longtemps écrit sur une plaque de fer-blanc.

C'est de ce moment qu'ils auraient pris leur nom de *Mirdites* (braves). Le matin même de la bataille, le sultan aurait accueilli leur chef, en vantant leur courage, et l'aurait salué du mot *Mir-Di*, qui est un salut et un bonjour. C'est la légende courante dans la tribu; mais M. Hecquard, dans son *Histoire et description de la haute Albanie*, fait justice de ces assertions et établit que la Guégaria ne fut soumise que sous Mahomet II, puisque Georges Castrioto affranchit son pays, dans lequel il revint après avoir été l'otage du sultan. C'est une légende historique des plus curieuses et des plus dramatiques que celle de ce Castrioto; elle reste vivante encore chez les Albansais et les Mirdites.

On ne peut pénétrer dans la *Mirditie* que par trois gorges difficiles; et lorsque la guerre éclate entre les Turcs et les Monténégrins, la Porte fait les plus grands efforts pour se concilier les montagnards, auxquels, tout récemment, elle a concédé encore de nouveaux privilèges, en reconnaissant d'anciennes prétentions auxquelles les Mirdites ne renoncent jamais. Encore qu'elles soient chrétiennes, ces tribus se délient des Monténégrins; il est possible qu'à un moment donné elles se déclarent pour eux, mais les Mirdites ne prennent conseil que de leurs intérêts. Jusqu'à ce jour, en somme, ils ont combattu dans les rangs turcs; mais en ce moment leur attitude est tout autre.

Toute la Mirditie forme une république oligarchique; les lois sont celles du droit coutumier, qui se conserve intact par la tradition; un conseil des anciens assiste le prince, les délégués représentent les intérêts de chaque tribu ou *bannière*. Quand on prend les armes en masse, on marche sous dix bannières: deux de la plaine, trois de la montagne et cinq autres qui, sans faire partie de la Mirditie, s'allient à elle en temps de guerre; ce sont celles de Lech. Le prince d'Orochi est le premier des chefs par son titre.

Les mœurs du pays sont empreintes du double caractère des mœurs slaves et des mœurs orientales; c'est là qu'on retrouve ces scènes qui ont inspiré les poètes et les peintres, ces enlèvements de jeunes filles ravies aux tribus musulmanes de la plaine, qu'on emporte palpitantes sur la selle des coursiers jusque dans les repaires de la montagne; c'est là que les scènes de la fiancée d'Abydos ou celles des ballades des *Orientales* pourraient trouver leur théâtre. Là règne encore l'inflexible vendetta, et l'hospitalité se réfugie dans une retraite inviolée; la femme adultère y est lapidée par la tribu tout entière, tandis que le guerrier ne craint pas d'enlever une fille à sa mère ou une fiancée à son fiancé pour en faire sa compagne.

XXI

Nous avons mis sept heures pour franchir la montagne au départ; en revenant nous ne mîmes que cinq heures et demie, malgré le détour que nous voulûmes faire pour mieux voir, sur le plus haut sommet du mont Lovchen, le tombeau du dernier vladika.

Le merveilleux panorama des montagnes d'Albanie et du lac de Scutari, qui nous avait charmé quand nous traversâmes pour la première fois les défilés, nous retint aussi un instant et nous apparut plus séduisant encore à la pleine heure de midi, alors que le soleil, dans toute sa force, à la moitié de son cours, « tombait en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu ».

Nous fîmes halte dans ce même village de Niégosch où nous avions déjeuné chez le sénateur; mais, comme nous étions seul et que, malgré le caractère hospitalier des Serbes, nous ne désirions point nous présenter sans le compagnon de route qui nous avait servi d'introduit, nous laissâmes à notre guide le soin de choisir le lieu où nous mettrions pied à terre pour nous reposer et nous restaurer un peu. Le *han*, ou caravansérail modeste où il nous conseilla de nous arrêter, était assez pittoresque pour tenter notre crayon. C'était une sorte de hangar

en planches reposant sur des pierres posées comme celles des murs cyclopéens, sans ciment et sans joints, adossé à une cabane peu profonde et sans autre jour que la porte qui y donnait accès. Séparée en deux parties par une cloison, dans l'une d'elles on avait installé un foyer et dans l'autre une soupente. Une vieille femme silencieuse et d'un aspect craintif sortit de cette habitation de troglodyte; portant un fauteuil de bois très-bas et une petite table turque plus basse encore et à trois pieds, elle m'installa sous le hangar : un chat familier vint prendre place sur un banc en pierre qui formait soubassement à la muraille; on me servit deux œufs durs, un flacon de vin et un peu de fromage. Je ne sais rien de ridicule comme la nécessité où se trouve un voyageur de ne pas échanger un mot dans un pays où tout l'intéresse. Seul au retour et sachant à peine quelques mots serbes, j'eus toutes les peines du monde à faire entendre à l'hôtesse que je la priais de saluer la famille de Niégosch qui m'avait si bien accueilli lors de mon passage. Je compris cependant que l'opération de la castradina était finie et que mon hôte avait envoyé trois mille moutons à Trieste, ce qui peut passer partout pour une affaire assez sérieuse.

Je passai la nuit à Cattaro, que j'eus le temps de revoir à loisir, n'ayant plus hâte désormais de quitter la ville, attiré par le mystérieux pays monténégrin. Toute la soirée s'écoula sur la *Riva* au Giardinetto, en compagnie de l'aimable représentant du Lloyd, qui, dans ce coin perdu, est la Providence des voyageurs. Le gouverneur général de la Dalmatie, le baron Rodich, était arrivé le soir même; cette circonstance donnait un peu plus d'animation à la promenade publique. Nous considérions notre voyage comme terminé en ce qui concernait la rive orientale du golfe Adriatique et nous ne devions songer au départ que le lendemain.



RETOUR A NIÉGOSCH : LA HALTE.

